ARCHÉO AT ARCHÉOTHÉMA 30
Histoire et archéologie
septembre-octobre 2013

Les samouraïs

La société féodale

Villes et châteaux

Bouddhisme et *sutra*

Le Japon médiéval
au temps des samouraïs

Avec le soutien de UNIVERSITÉ DE GENÈVE

www.archeothema.com

L 13248 - 30 - F: 8,00 € - RD

ARCHÉOLOGIE AÉRIENNE
Deux villas d'exception en Bourgogne

FAREINS (AIN)
Une nécropole romaine

DRÔME
Un couvent franciscain à découvrir

AT Édito

par Bruno Bioul
Rédacteur en chef

L'histoire multi-séculaire du Japon a connu une période tout à fait étonnante entre la fin du XII[e] et la fin du XVI[e] siècle que l'on appelle, par pure convention, « médiévale ». Le terme peut surprendre. Il possède toutefois une certaine justification comme vous le découvrirez au fil des pages qui suivent : les Japonais parlent volontiers de « période intermédiaire » c'est-à-dire située chronologiquement « au milieu » ou « entre » deux phases considérées peut-être comme plus marquantes. Pierre-François Souyri explique bien dans son article introductif la raison d'une telle dénomination.

Le Moyen Âge japonais correspond à une réalité qui, en effet, n'est pas sans rappeler la période médiévale en Occident. Sans faire pour autant des raccourcis incongrus et anachroniques, on peut relever un certain nombre de parallèles frappants entre les sociétés médiévales, japonaise et européenne. Par exemple : une hiérarchisation de la société où l'on retrouve les principales catégories sociologiques comme les paysans, les marchands, les guerriers, les seigneurs et le souverain, les moines ; une religion dominante, le bouddhisme, qui régit la vie des croyants, puissants ou pauvres ; une histoire mouvementée, fruit des rivalités et des alliances entre seigneurs (mais cela n'est pas le propre du Moyen Âge) et qui, le cas échéant, nécessite la construction de châteaux en hauteur où viennent se réfugier le maître et sa famille ainsi que les habitants des alentours ; des villes et des villages qui se développent et marquent encore aujourd'hui le paysage de leur empreinte.

L'archéologie japonaise qui s'est considérablement développée ces cinquante dernières années, confirme notamment l'existence de châteaux en très grand nombre ainsi que la présence de sites urbains que les sources écrites ne mentionnent pas ou presque. Ce dossier fait la part belle aux avancées archéologiques de ces toutes dernières années qui viennent confirmer et même compléter les données de l'historiographie officielle. Vous y trouverez des articles rédigés par les spécialistes japonais sur les châteaux, les villes et les villages mis au jour récemment, sur la société féodale : son organisation et ses principales caractéristiques, sur le commerce et les échanges, sur les pratiques religieuses et le développement du bouddhisme japonais fortement marqué par le shintoïsme, sur la production céramique et l'utilisation de la monnaie (où l'influence de la Chine est remarquable, comme dans d'autres domaines d'ailleurs). Bref, se dessine, à la lecture de ce dossier, une image du Japon à la fois originale (le personnage et la fonction du shôgun par exemple) et très familière qui ne manquera pas de vous passionner. AT

AT ARCHÉOTHÉMA
Revue d'histoire et d'archéologie

Revue bimestrielle - 6 numéros par an
Rédaction : Archéothéma
11, rue de l'Auxois – 21121 Fontaine-lès-Dijon
06 73 38 55 15 / b.bioul@archeothema.com
Diffusion : MLP
Abonnements et ventes de numéros :
À ADRESSER À : Archéothéma–Archeodunum
500, av. Juliette Récamier, 69970 Chaponnay
TÉL : 04 72 89 40 53. FAX : 04 72 89 54 04
Tous les numéros de la revue sont disponibles
Archéothéma est éditée par
Archeodunum SAS, 500, av. Juliette Récamier
69970 Chaponnay / **04 72 89 40 53**
info@archeothema.com
DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Frédéric Rossi
RÉDACTEUR-EN-CHEF : Bruno Bioul
DIRECTEUR ARTISTIQUE : Wladimir Dudan
RÉDACTION : Josselin Derbier
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION : Valérie Pagliasso / 04 72 89 40 53
RESPONSABLE DES PUBLICITÉS : Jacqueline Vivian
06 30 61 20 73 / pub@archeothema.com
Revue imprimée en France par l'Imprimerie Moderne de l'Est
N° de commission paritaire : 0117 K 90184
Dépôt légal à parution – ISSN 1969 - 1815

© 2013 Archeodunum SAS
Toute reproduction de textes et d'images interdite sans autorisation de la rédaction

Encarts joints : documents ARCHEOTHEMA

Coordination : Pierre-François Souyri et Josselin Derbier

ONT COLLABORÉ À CE NUMÉRO
- Pierre-François Souyri, professeur d'histoire japonaise à l'université de Genève
- Takahashi Kazuki, professeur à l'université Musashi
- Kojima Michihiro, directeur d'études au *National Museum of Japanese History* de Sakura
- Senda Yoshihiro, professeur à l'université de Nara
- Ono Masatoshi, archéologue, ancien directeur-adjoint du *National Museum of Japanese History* de Sakura
- Ôba Kôji, archéologue, directeur du patrimoine culturel enfoui de Hakata
- Sakakibara Shigetaka, archéologue, chargé des fouilles de Tosaminato
- Muraki Jirô, chargé de recherche au *National Museum of Japanese History* de Sakura
- Yaegashi Tadao, archéologue, ancien chargé de fouilles de la ville de Hiraizumi
- Nakajima Keiichi, professeur à l'université de Keiô
- Endô Hiromi, archéologue, ancien chargé de fouilles des mines d'Iwami

Contrairement à l'usage occidental, les auteurs japonais sont mentionnés avec leur nom suivi de leur prénom.

Sommaire

nº 30 | septembre-octobre 2013

Le Japon médiéval

au temps des samouraïs

4 **Introduction : le Japon médiéval**
par Pierre-François Souyri

10 **Chronologie générale du Japon**
par Pierre-François Souyri

12 **Le processus de féodalisation et les samouraïs**, par Pierre-François Souyri

18 **Villages, châteaux et villes du Moyen Âge japonais**, par Takahashi Kazuki et Kojima Michihiro

26 **Les châteaux médiévaux**, par Senda Yoshihiro

32 **La ville médiévale d'Ichijôtani**
par Ono Masatoshi

38 **Hakata : un port avec son quartier chinois**, par Ôba Kôji

44 **Kusado sengen, Kusado-les-mille-maisons**
par Ono Masatoshi et Pierre-François Souyri

46 **Les vestiges de Tosaminato et le clan seigneurial des Andô**, par Sakakibara Shigetaka

48 **Le bouddhisme japonais**, par Bruno Bioul

50 **Enfouir les *sutra*. Sur les traces des croyants dans le Japon médiéval**
par Muraki Jirô

56 **Les temples de Hiraizumi**, par Yaegashi Tadao

62 **Archéologie et recherches sur la céramique**, par Ono Masatoshi

68 **Les monnaies japonaises médiévales**
par Nakajima Keiichi

74 **La mine d'Iwami et ses enjeux techniques**, par Endô Hiromi

Les actualités

84 **Histoire en bouche : les lentilles**, par Sylvie Campech et Amélie Rullier

86 **Deux villas d'exception en pays lingon : Lux sur la Tille, Attricourt sur la Vingeanne**, par René Goguey et Sandrine Cordier

96 **Fareins (Ain). Une nécropole romaine de l'Antiquité tardive**, par Audrey Pranyes

100 **Château-Neuf-de-Galaure (Drôme) : le couvent franciscain de Charrière**, par Jean-Jacques Vidal

102 **Expositions, livres**

Partie supérieure d'une armure de samouraï. Paris, Musée Guimet. Cliché Pom2, 2008. Wikimedia Commons.

Introduction : le Japon médiéval

Par **Pierre-François Souyri,** professeur d'histoire japonaise à l'université de Genève

Le Moyen Âge japonais correspond à une époque qui court du XII^e^ à la fin du XVI^e^ siècle et qui se caractérise par une grande fragmentation des pouvoirs politiques et la montée puis l'hégémonie d'une couche sociale de spécialistes de la guerre qu'on désigne sous le nom de *bushi* (guerriers) ou samouraïs (voir p. 13). Ce groupe se caractérise par des liens d'homme à homme, notamment des relations de vassalité, et impose un système de privilèges hiérarchisés sur la terre qui lui permet de dominer une paysannerie de petits tenanciers. Le monde médiéval est aussi placé sous la domination de la religion bouddhiste qui joue dans les représentations un rôle central (voir p. 48).

Au niveau politique, on assiste à une division des centres de pouvoir : à l'ancienne aristocratie de Cour de la capitale Kyôto s'appuyant sur l'institution impériale, s'ajoute une autre structure de pouvoir, le régime shôgunal (shôgunat ou *bakufu* en japonais) installé depuis les années 1180 dans l'est du Japon, à Kamakura, dominant la classe guerrière à travers la personne du *shôgun*, monarque féodal, suzerain de la vassalité des samouraïs. Le shôgunat se déplace à Kyôto vers 1336 et s'installe définitivement en 1378 dans le quartier de Muromachi (d'où l'appellation de shôgunat de Muromachi).

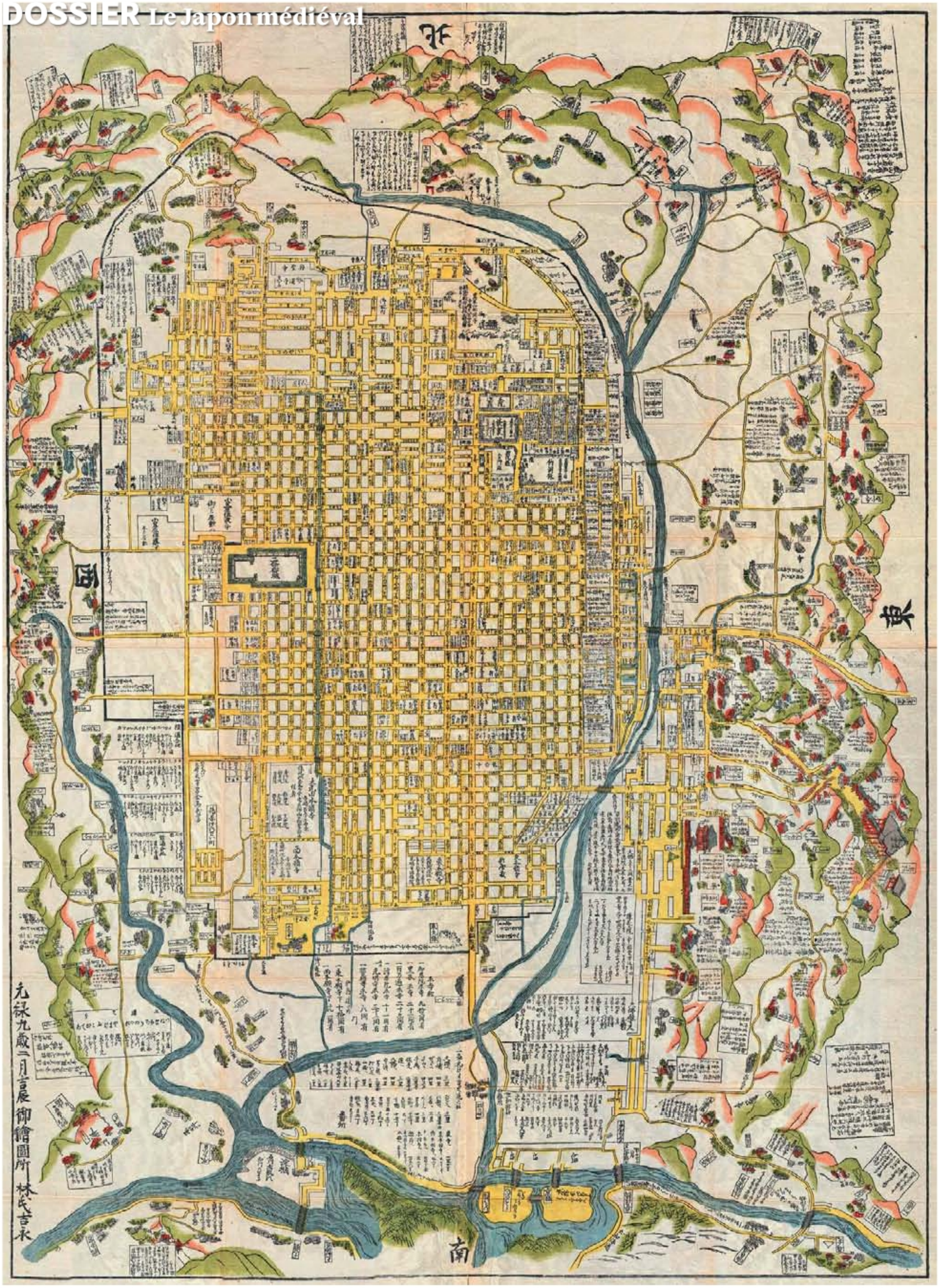
Cette structure bicéphale qui réunit l'est et l'ouest du Japon, correspond à une alliance entre la noblesse de Cour de Kyôto, les grands monastères bouddhistes et les grands vassaux guerriers du *shôgun*, puissants notamment dans la plaine du Kantô, à l'est de l'île de Honshû. Selon l'historien Kuroda Toshio qui émet cette thèse dans les années 1960, cette alliance fonctionne non sans difficulté entre la fin du XII^e^ siècle et le milieu du XV^e^ siècle avant de se déliter avec les guerres seigneuriales d'Ônin (1467-1477), laissant place à une franche anarchie politique.

Désormais, communes villageoises, villes autonomes, ligues provinciales de petits seigneurs alliés, parfois encadrées par les ligues amidistes de la secte Ikkô (voir p. 80), disputent le pouvoir à de nouveaux seigneurs de la guerre ou *sengoku daimyô* qui surgissent dans les provinces, princes en leurs terres, alors que l'empereur comme le *shôgun* deviennent à Kyôto les jouets de coteries diverses. Il faut attendre le dernier tiers du XVI^e^ siècle avec la montée en puissance d'hégémons centralisateurs, Oda Nobunaga (1568-1582) puis Toyotomi Hideyoshi (1582-1598), pour qu'un État puissant se reconstitue, pavant la voie à un nouveau shôgunat, celui de la dynastie des Tokugawa, installé dans Edo (1600-1867), la future Tokyo. On sort alors du Moyen Âge à proprement parler pour entrer dans les temps pré-modernes (*early modern*).

LE JAPON AVANT LE MOYEN ÂGE

Ce n'est guère avant le VI^e^ siècle de notre ère que l'archipel s'extrait de la Protohistoire avec la mise en place d'un état impérial dans le Yamato, au cœur de la région du Kinai. Le Japon bascule alors dans ce qu'il est convenu d'appeler la période ancienne ou Antiquité japonaise. Le Yamato – qui ne devient le Japon, le « pays du Soleil Levant » que dans les années 680 –, importe massivement au cours des VI^e^-VIII^e^ siècles les éléments principaux de la civilisation chinoise, elle-même en plein apogée avec l'empire Sui (589-618) et Tang (618-907) (voir *Archéothéma* 19). Écriture, techniques d'administration, idéologie confucianiste, religions bouddhiste et taoïste, architecture religieuse, poésie, etc... viennent imprégner en profondeur le monde de la capitale japonaise installée à Nara d'abord (710-784) puis à Heian (Kyôto) dès 794. Kyôto restera la capitale impériale du Japon jusqu'en 1869.

Portrait de Oda Nobunaga (1568-1582) sur un rouleau de l'époque Edo. Encre sur soie. Cliché Wikimedia Commons, 2008.


元禄九歳三月吉辰御繪圖所 林氏吉永
北
南

◂ Plan sur bois de Kyôto de 1696. Il représente la ville proprement dite et ses environs immédiats. Les quatre caractères sur les côtés indiquent les points cardinaux. Les textes ont été rédigés en étoile depuis le centre de la carte. L. 152,4 cm ; l. 114,3 cm. D'après *Geographicus Rare Antique Maps*. Wikimedia Commons, 2011.

▸ Tête de en terre cuite. VI[e] s. apr. J.-C. Art Institute de Chicago. Cliché Daderot, 2012. Wikimedia Commons.

▾ Scène de la guerre de Gempei sur un panneau de papier peint du XVII[e] siècle. Cette guerre civile du Japon médiéval a duré cinq ans (1180-1185) et a opposé deux clans : celui des Minamoto et celui des Taira. La guerre s'achèvera avec la victoire décisive du clan Minamoto à la bataille navale de Dan-no ura qui marque la fin de la période Heian et le début de la période Kamakura. Cliché Wikimedia Commos, 2009.

Fascinée par les modèles chinois qui paraissent aux élites aristocratiques japonaises comme le summum de la civilisation face à la barbarie, la Cour impériale de l'époque ancienne se bureaucratise en même temps qu'elle se sinise. Le processus de civilisation passe alors par l'adoption des cadres de la pensée chinoise. Et la maîtrise de l'écriture chinoise, son adaptation à la langue japonaise avec l'invention de syllabaires au cours de la période, marquent des moments où la classe dirigeante ne se comprend elle-même que dans son rapport à une écriture maîtrisée. Les sources écrites, de nature diverse, qui nous parviennent de cette époque sont relativement nombreuses (certainement plus nombreuses que celles de l'Occident des temps carolingiens). Le Japon de Nara et de Heian avec sa culture poétique et ses dames de la Cour qui se muent en romancières (on cite souvent Dame Murasaki Shikibu qui conçut, dans les premières années du XI[e] siècle, le fameux *Roman de Genji,* voir p. 80), est certainement, vers l'An Mil, l'un des plus grands foyers de culture dans le monde.

Or, depuis le début du X[e] siècle, l'État central a de plus en plus de mal à maintenir l'ordre dans les provinces de l'archipel où sévissent l'insécurité, le brigandage, la piraterie. Les notables locaux commencent à se militariser pour défendre leurs biens, leurs récoltes, mieux contrôler une paysannerie pas toujours très motivée pour travailler une terre sur laquelle pèsent de trop lourdes charges. Peu à peu, la militarisation des administrateurs des domaines de l'aristocratie de Cour devient la norme. La guerre privée devient souvent le meilleur moyen de régler un différend avec son voisin. À la tête de leurs domaines et de leurs samouraïs, les chefs guerriers installés dans des manoirs légèrement fortifiés, tiennent les campagnes et finissent par se regrouper dans de vastes coalitions vassaliques, celle des Taira et des Minamoto à la fin du XII[e] siècle (guerre de Gempei, 1180-1185), celles des Cours du Sud et du Nord au XIV[e] siècle, des armées de l'Est et de l'Ouest au cours des guerres d'Ônin (1467-1477).

▲ **Carte du Japon médiéval avec les principaux sites mentionnés dans le dossier. Carte J. Derbier.**

UNE CHRONOLOGIE « À L'EUROPÉENNE »

Le terme de Moyen Âge (en japonais *chûsei*, littéralement « période intermédiaire ») apparaît dans le vocabulaire des historiens japonais au tout début du XX^e^ siècle pour signifier que l'archipel connut aussi sa période médiévale

« comme en Occident », dominée par des samouraïs dont les codes de l'honneur (le *bushidô*) ressemblaient aux codes de chevalerie de l'Europe de l'Ouest. Cette préoccupation de faire « coller » les temps médiévaux japonais et européens domina l'historiographie japonaise pendant longtemps. De tradition positiviste ou marxiste, celle-ci s'appuyait sur une riche documentation écrite (archives d'État, chartes seigneuriales ou monastiques, cartulaires, journaux personnels, œuvres littéraires, etc...) dans un pays où les classes dirigeantes se faisaient fort, depuis au moins le VII[e] siècle, de maîtriser l'écriture chinoise.

Comme en Europe, l'histoire japonaise s'intéressa d'abord aux archives officielles et mit en place un récit de la domination de l'État et de ses grandes figures. Les écrits médiévaux très diversifiés permettent de comprendre en partie le fonctionnement de la société, et le travail d'édition critique de ces textes, fruit d'une vieille tradition remontant au moins au XVII[e] siècle, constituait pour les historiens, toutes obédiences idéologiques confondues, le travail scientifique valorisant par excellence. Dans ces conditions, en se fondant pour l'essentiel sur les archives officielles, les descriptions historiques, les lois et règlements, les notes personnelles, l'histoire politique et institutionnelle prenait le pas sur toutes les autres. Ce n'est guère qu'à partir des années 1920, notamment sous l'influence du marxisme, que naquit une histoire économique et sociale, mettant en scène la résistance paysanne à l'exploitation seigneuriale, les révoltes mais aussi les famines et les ravages de la guerre.

Jusque dans les années 1960, l'intérêt des historiens médiévistes pour l'archéologie resta limité. Comme ailleurs, l'archéologie était alors comprise comme une méthode valable pour les sociétés sans écriture, c'est-à-dire limitée aux périodes préhistoriques et protohistoriques. Pourtant, sous l'impact de la Haute Croissance des années 1955-1973 qui fut à l'origine de travaux publics de grande envergure, les fouilles de sauvetage se sont développées, suite à une intelligente législation mise au point dès le début des années 1970. Les travaux des archéologues, plus nécessairement cantonnés aux périodes très anciennes, ont permis de mettre au jour des sites historiques médiévaux en grand nombre. L'archéologie a modifié sensiblement les représentations que l'on se faisait du Moyen Âge sur plusieurs points importants.

LES AVANCÉES DE L'ARCHÉOLOGIE MÉDIÉVALE JAPONAISE

On peut dire que l'archéologie médiévale a accompli des avancées dans deux domaines majeurs : l'étude des sites castraux et celle des sites urbains.

Elle a montré notamment **l'existence de châteaux** en plus grand nombre (on parle de 40 000 sites !) et surtout beaucoup plus anciens (les premières résidences fortifiées dès le XI[e] siècle dans le nord du Japon) que ce que pensaient les historiens « classiques » pour qui la naissance du château était un phénomène relativement récent (XVI[e] siècle). Avant le XVI[e] siècle, les guerriers résident dans des manoirs de plaine et de vallée, faiblement défendus. Or les enquêtes ont montré que presque tous les seigneurs tiennent aussi des « châteaux de montagne » situés sur des nids d'aigle, jouant de reliefs tourmentés pour créer des sites défensifs difficiles d'accès. Ces châteaux de montagne servent de point d'appui et de refuge en cas de guerre. Ce sont des sortes de citadelles munies de fossés, parfois de douves et de remblais, au sein desquelles une partie de la population locale peut se réfugier, sous la protection du seigneur et de ses samouraïs. Ils constituent donc un ensemble fonctionnel qui unit le manoir de plaine, centre de la vie quotidienne et de l'administration avec le site défensif en hauteur. Autre aspect important, le nombre de céramiques retrouvées sur les sites fouillés tend à montrer l'importance (comme en Occident) des sociabilités seigneuriales, le maître passant une grande partie de son temps à « recevoir », ces réceptions pouvant être comprises à la fois comme des rituels de renouvellement de la domination, des moments d'échange et de contre-échange, voire des moments de redistribution. Les céramiques retrouvées dont certaines viennent de Chine montrent que les seigneurs, loin de vivre en autarcie, participaient d'une économie d'échange plus importante que ce que l'on pensait il y a encore peu.

L'importance de cette économie d'échanges est l'autre « découverte » des archéologues japonais, à travers **l'exhumation de sites urbains**, pour certains inconnus ou presque des sources écrites. La plupart de ces sites sont des ports de commerce, c'est ici le cas de Hakata, de Kusado sengen ou de Tosaminato (pp. 38, 44 et 46). D'importance variable, ces sites montrent comment l'archipel s'inscrit depuis le début du Moyen Âge dans des circuits de circulation de biens qui l'unissent à la Chine et à la Corée, comment les confins septentrionaux, le Nord-Est mais aussi l'ancienne terre d'Ezo (actuelle Hokkaidô) s'inscrivent au sein de l'économie japonaise de manière bien plus intense que ce que l'on pensait autrefois. Les campagnes de fouilles menées depuis les années 1980 sur le site d'Hiraizumi ont permis également de rectifier l'image que l'on avait de cette petite capitale du Nord au XII[e] siècle. Décrite comme telle par les sources de l'époque, les historiens voyaient-là une exagération des chroniqueurs jusqu'à ce que les archéologues révèlent l'ampleur de cette cité, sa richesse, la beauté de ses temples et ses jardins, confirmant en quelque sorte des sources dont les historiens doutaient (voir p. 56). Enfin, les découvertes dans les plus infimes bourgades de monnaies, de plaquettes de bois décrivant les marchandises en vente voire les reconnaissances de dettes, de céramiques parfois de riche facture, sont autant de preuves d'une société plus dynamique et moins repliée sur elle-même que ce que l'on croyait (voir pp. 62 et 68).

C'est l'objet de ce numéro d'*Archéothéma* que de montrer l'ampleur des découvertes des archéologues japonais et les changements de perspective que leurs travaux ont provoqués depuis un demi siècle.

▸ Armure de Murai Nagayori, XVIe siècle. © Ishikawa-ken History Museum (objet présenté dans l'exposition *KANAZAWA, aux sources d'une culture de samouraïs* – Voir p. 83).

▾ Torse en terre cuite. Ve-VIIe s. apr. J.-C. *Art Institute* de Chicago. Cliché Daderot, 2012. Wikimedia Commons.

LE JAPON PRÉHISTORIQUE ET PROTOHISTORIQUE

Période Jômon
(vers 12000 av. J.-C. vers 400 av J.-C.)
Époque mésolithique, poterie cordée, économie prédatrice de chasseurs-cueilleurs semi-sédentarisés.

Période Yayoi
(vers 400 av. J-C. - 300 ap. J-C.)
Débuts d'une riziculture inondée, introduction au Japon du bronze et du fer.

Période des *kofun*, les « tertres anciens » (IIIe s.-VIe s.)
Embryon d'État dans le Yamato, nom ancien du Japon.

LE JAPON ANCIEN (DU VIE AU XIIE SIÈCLE)

Période Asuka (VIIe siècle)
Adoption rapide de la culture chinoise par la cour du Yamato ; grandes réformes inspirées de la Chine des Tang ; système de l'État régi par les Codes : tentative de création d'une monarchie centralisée et bureaucratique.

Période de Nara (710-784)
Création d'une capitale fixe à Nara. Compilation des anciens mythes impériaux. Le bouddhisme se développe et influence le gouvernement.

Période de Heian (794-1185)
Création d'une nouvelle capitale impériale à Heian (Kyôto) en 794. Renouvellement spirituel du bouddhisme au début du IXe siècle : création des écoles Tendai et Shingon. La famille Fujiwara ne cesse d'étendre son influence sur la vie politique à la cour. Lent réveil économique et politique des provinces.
• **935-941**. Soulèvement de Taira no Masakado dans le Kantô. Première manifestation de l'existence d'un groupe social autonome de guerriers.
• **1051-1087**. Guerres dans les provinces septentrionales. Les Kiyowara, devenus Fujiwara du Nord, installent leur capitale à Hiraizumi au tout début du XIIe siècle.
• **1156-1159**. Des luttes de factions déchirent la cour : troubles de Hôgen et de Heiji. L'empereur Go Shirakawa allié à Taira no Kiyomori l'emporte sur les factions adverses.
• **1160- 1180**. Taira no Kiyomori tout puissant à la tête de l'État.
• **1180-1185**. Guerres civiles entre les clans guerriers Taira et Minamoto.
• **1185**. Victoire définitive des Minamoto qui détruisent le clan Taira. Yoritomo fait nommer ses vassaux comme gouverneurs dans les provinces et intendants dans les domaines afin d'y faire régner l'ordre. Il est désormais le seul habilité à entretenir une force armée publique.

LE JAPON MÉDIÉVAL (FIN XIIE - FIN XVIE SIÈCLE)

Période de Kamakura (1185-1333)
Le premier régime des guerriers (shôgunat de Kamakura).
• **1192**. Yoritomo obtient le titre officiel de *sei i tai shôgun*, « général en chef chargé de la pacification des barbares ». Essor d'une nouvelle religiosité zen, amidisme, secte du Lotus. Aux XIIIe et XIVe siècles, les moines zen dont certains viennent de Chine, multiplient la construction de monastères avec l'appui des autorités shôgunales. Hônen prêche avec succès la doctrine du Bouddha Amida. Il est expulsé de Kyôto en 1207 mais ses disciples vont fonder la secte de la « Terre Pure » (*Jôdo shû*). Shinran radicalise la doctrine amidiste à partir de 1232 et prêche à travers le pays. Ses disciples seront à l'origine de la « Véritable école de la Terre pure » (*Jôdo shinshû*). Nichiren enseigne l'importance des enseignements des *sutra* du Lotus dans les années 1260-1270 et fonde l'école Hokke (école Nichiren).
• **1274** et **1281**. Échec des débarquements mongols à Kyûshû. Le shôgunat de Kamakura étend sa domination sur les provinces occidentales, mais l'impossibilité pour le régime de récompenser les vassaux est à l'origine de la crise du système. Développement du brigandage et montée de la violence. La dynastie impériale coupée en deux branches qui prétendent chacune pouvoir régner.
• **1324-1331**. L'empereur Go Daigo tente à plusieurs reprises de renverser le régime de Kamakura.

Restauration Kemmu (1333-1336)
Une coalition hétéroclite met à bas le régime shôgunal de Kamakura et favorise une restauration impériale : l'éphémère régime Kemmu, dirigé par l'empereur Go Daigo en personne.

Période des Cours du Sud et du Nord (1333-1392)
Les guerres civiles du XIVe siècle entre partisans de la Cour du Sud exilée au

sud du Yamato et partisans de la Cour du Nord installée à Kyôto et soutenue par les nouveaux *shôguns* Ashikaga. Nouvelle étape dans la montée des classes guerrières.

• **1336**. Début d'une période de guerres civiles qui dure près d'un demi-siècle. Ashikaga Takauji crée un nouveau régime de guerriers avec l'appui de l'empereur de la Cour du Nord.
La guerre, entrecoupée de nombreuses trêves, ne semble pas entraver vraiment l'essor économique dans les campagnes. La piraterie dans l'ouest de l'archipel s'étend après 1350 vers la Corée : les pirates japonais, les *wakô*, ravagent les côtes de la péninsule et contribuent à l'effondrement de la dynastie royale de Koryo en 1392. Apogée du bouddhisme zen.

• **1378**. Le 3e *shôgun* Yoshimitsu inaugure à Kyôto son « palais des fleurs » de Muromachi et apprécie le nouveau théâtre nô. La paix est à peu près rétablie.

• **1392**. La Cour du Sud, vaincue, fait sa reddition. Yoshimitsu règne en maître sur le pays.

Période Muromachi
(vers 1378 - vers 1477)

Splendeur du régime shôgunal à la fin du XIVe et début du XVe siècle. Développement commercial, début d'une économie monétaire (fondée sur les pièces de cuivre chinoises), essor à Kyôto de nouvelles couches sociales : marchands, brasseurs de saké, usuriers, manieurs d'argent…

• **1403**. Début du commerce officiel sino-japonais des « étiquettes » qui continue, malgré des interruptions jusqu'en 1547. Instabilité sociale croissante : c'est le temps des révoltes (*do ikki*) et du « monde à l'envers » (*gekokujô*). Apogée de la civilisation du Japon médiéval : théâtre nô et notion de *yûgen* « le charme obscur du mystère », jardins zen et nouvelle esthétique du dépouillement.

• **1467-1477**. Guerres d'Ônin. Les féodaux Hosokawa et Yamana s'affrontent à la tête de vastes coalitions dans les rues de la capitale. Kyôto est dévastée.

• **1483**. Le *shôgun* Ashikaga Yoshinori s'installe dans une villa qu'il s'est faite aménager, le Pavillon d'Argent, dans le quartier Higashiyama à Kyôto

Période Sengoku (vers 1477-1573)

L'époque des « pays en guerre ».
Le mouvement d'autonomie rurale et urbaine s'accentue. Villages et quartiers des villes du Japon central organisent l'auto-défense et l'auto-administration. La culture du Moyen Âge finissant atteint sa plénitude dans la première moitié du XVIe siècle : notions esthétiques de *sabi* (beauté triste, patine du temps), de *wabi* (simplicité et solitude) de *seijaku* (sérénité dans la simplicité). De nouveaux potentats locaux s'imposent au niveau régional, les *sengoku daimyô* ou « seigneurs de la guerre ». Après 1550, des seigneurs à figure charismatique luttent dans les provinces pour établir leur suprématie : Takeda Shingen, Uesugi Kenshin, Môri Motonari… Échanges et production s'accroissent : le Japon devient une grande puissance commerciale en Extrême-Orient. Pour la première fois, le pays entre en contact avec les Européens, les armes à feu et le christianisme (arrivée de saint François-Xavier en 1549).

• **1560**. Victoire surprise du jeune Oda Nobunaga sur son puissant voisin Imagawa Yoshimoto. Début de l'ascension irrésistible de Nobunaga.

• **1568**. Nobunaga entre dans Kyôto.

• **À partir de 1570**. Allié à Tokugawa Ieyasu, Nobunaga détruit les uns après les autres les seigneurs hostiles à son hégémonie dans le Japon central et fait une guerre impitoyable aux monastères bouddhistes qui tiennent des forces armées.

• **1573**. Nobunaga chasse le dernier *shôgun* Ashikaga de Kyôto et met fin au régime shôgunal.

LE JAPON PRÉ-MODERNE

Période Azuchi-Momoyama
(1573-1603)

Une période de construction d'un nouvel État, l'Ancien Régime. Les seigneurs de la guerre sont peu à peu vaincus ou vassalisés. Les organisations religieuses à caractère militaire sont mises au pas et les ligues paysannes écrasées. En créant des marchés francs, Nobunaga et son successeur Hideyoshi brisent le pouvoir des corporations de marchands et d'artisans, et renforcent la montée de nouvelles couches bourgeoises. En arpentant systématiquement les terres (le cadastre de Hideyoshi), le nouvel État fait réajuster l'assiette de l'impôt et accroître la rentabilité fiscale des fiefs. En séparant les guerriers de la paysannerie et en les obligeant à venir vivre au pied des châteaux, les grands seigneurs (*daimyô*) accentuent la transformation de la classe guerrière : celle-ci prend la configuration d'une couche de fonctionnaires coupés de ses anciens liens à la terre. La classe des samouraïs devient une classe urbaine.

Période d'Edo (1603-1867)

Débuts de l'Ancien Régime. Depuis leur nouvelle capitale Edo (la future Tokyo), les *shôgun* Tokugawa dirigent un pays fractionné en fiefs (*han*) tenus par des grands seigneurs, les *daimyô*.

• **1867**. Le dernier *shôgun* rend son pouvoir à l'empereur.

• **1868**. Restauration impériale de Meiji.

Portrait supposé de Minamoto no Yoritomo, le premier *shôgun* de l'histoire du Japon. Peinture sur rouleau de soie. Temple Jingo-ji de Kyôto. Cliché Wikimedia Commons, 2007.

Le processus de féodalisation et les samouraïs

Par **Pierre-François Souyri,** professeur d'histoire japonaise à l'université de Genève

Malgré l'éloignement, une culture, une langue et des croyances différentes, il est intéressant – et surprenant – de constater que la société médiévale japonaise (1185-1573) a répondu à des problèmes semblables à ceux rencontrés par la société médiévale occidentale : un système – que nous appelons féodal par commodité – se met en place avec un État « central », des seigneurs plus ou moins importants qui règnent sur leur domaine, une classe de guerriers, des paysans et des religieux. Néanmoins, l'archéologie notamment a pu montrer que la société japonaise de ce temps était plus diversifiée et que les marchands, colporteurs et autres itinérants composaient une partie importante de la population.

À l'origine, les guerriers sont de petits notables qui exercent des charges publiques dans le cadre de l'État ancien et qui contribuent à des défrichements en rassemblant de la main d'œuvre. Devant l'effacement de l'État impérial et la montée de l'insécurité, ces notables locaux se militarisent, regroupant autour d'eux des hommes d'armes entraînés (*tsuwamono*), créant des « bandes de guerriers » (*bushidan*) dans le cadre de relations familiales où le chef de famille règne en maître sur sa maisonnée et ses dépendants. Mais cette structure qui tend à exclure les cadets (dont une partie intègre le clergé bouddhique) est victime de violentes tensions lorsque la limite des terres à défricher aux alentours est atteinte. Alors la guerre privée, puis la guerre généralisée, devient l'occasion de s'emparer de nouveaux domaines au détriment des vaincus de la coalition adverse. Ces hommes finissent par donner naissance à une culture très différente de celle de la capitale, dans laquelle la chasse et les exploits guerriers sont valorisés.

À la fin du XII[e] siècle, ces guerriers se regroupent dans deux organisations

▸ **Rouleau d'Ippen : le moine arrive à la porte de la maison d'un *gokenin*, un homme-lige du *shôgun*, administrateur d'un domaine seigneurial (*jit*). D.R.**

◀ L'organisation du territoire autour du château de Himeji. C'est l'exemple le plus achevé de l'organisation d'un fief : au centre, le château, construit en hauteur (*himeyama*), à 45,6 m au-dessus du niveau de la mer. Tout autour, un réseau de 83 constructions, 11 passages couverts, 16 tours, 15 portes et 32 murs en terre dont le plus élevé faisait 26m. Peinture. Cliché Wikimedia Commons, 2004.

▶ Évocation d'un samouraï des XII^e^-XIII^e^ siècles en armure. L'arc et le sabre sont les armes emblématiques de ce guerrier combattant à cheval. Dessin David Glauser.

vassaliques majeures, les Taira et les Minamoto, qui s'affrontent. Vainqueurs en 1160, les chefs Taira sont finalement vaincus par les Minamoto qui prennent en 1180 la direction de la révolte des guerriers de l'est du Japon et fondent, en 1185, un nouveau régime politique à Kamakura dans les provinces orientales. Le chef de ce régime, le *shôgun*, est reconnu par l'empereur comme le seul responsable de l'ordre militaire et policier. Il nomme des gouverneurs militaires (*shugo*) dans les provinces, qui peuvent mobiliser les guerriers en cas de guerre et leur imposent des tours de garde à Kamakura. Les vassaux, ou hommes-liges, reçoivent des chartes leur permettant d'assurer la « paisible possession » de leur domaine, ou encore sont nommés « intendants militaire» (*jitô*) sur des domaines qui appartiennent à l'aristocratie impériale ou aux monastères, et sur lesquels ils sont chargés du maintien de l'ordre. Ainsi, les guerriers du *shôgun* étendent leur emprise sur des terres dans les pays de l'ouest de l'archipel.

Les guerriers provinciaux ont alors pour occupation principale l'engrangement des redevances levées sur les domaines, l'organisation de leur transport vers la capitale, l'entretien des routes et des bâtiments publics, l'encadrement des forces de police, l'organisation ou la surveillance des cultes et des fêtes religieuses locales. Les charges qu'ils occupent leur procurent des revenus prélevés sur les redevances fournies par les domaines mais nécessitent des compétences et de l'entregent. Ces petits fonctionnaires forment une couche moyenne, une bureaucratie locale qui vit fascinée par les modèles dominants de la cour de Kyôto.

UN SEIGNEUR, UN MANOIR ET UN TERROIR

Mais chaque administrateur est aussi un chef d'exploitation agricole qui a su mettre en valeur des terres. Il a installé un point d'appui sur une hauteur, rassemblé des hommes et s'est lancé dans des opérations de mise en culture des rizières inondées, opérations qui nécessitent de lourds travaux : creusement des canaux et des réservoirs, construction de murets

Vue de la ville depuis le château de Himeji, construit entre 1346 et 1609 par les chefs du clan Akamatsu. Cliché Fbjon, 2005. Wikimedia Commons.

voire de digues, etc... Le maître obtient alors une exemption de paiement des redevances, pour un temps limité, exemption qu'il cherche à faire perdurer en exerçant des charges locales rétribuées éventuellement par l'exemption totale ou partielle des redevances publiques. Ce prestige acquis lui permet d'imposer son autorité sur les paysans mais aussi les petits notables du cru qu'il finit par considérer comme « ses hommes ».

Ceux qui ont le mieux réussi finissent par se bâtir une résidence au centre de la terre défrichée, entourée d'un fossé, d'une palissade ou de murs en terre battue. Le maître y vit avec sa famille, ses serviteurs, ses esclaves. Dans le manoir se trouvent aussi les écuries, les chenils, le dépôt d'armes, les ateliers avec la forge, les greniers, les ateliers de tissage. Devant le manoir sont souvent situées les meilleures terres, sorte de réserve seigneuriale cultivée par les dépendants directs du seigneur. Autour du manoir, les enclos, plus au loin les landes où le maître chasse avec ses compagnons. Le manoir est donc un centre artisanal et un lieu d'échange des produits. À ce titre, il rappelle la villa gallo-romaine, mais par son rôle militaire, il évoque aussi le grand domaine carolingien. Même si on y fabrique des armes et des kimonos, objets de cadeaux et parfois aussi de redevances, le manoir reste cependant le cœur d'un domaine agricole, le lieu à partir duquel s'organisent les défrichements et la mise en valeur des terroirs. Il constitue aussi un point d'appui militaire, voire un refuge dans des campagnes pas toujours sûres, souvent infestées de brigands. Peu à peu, le maître « case » ses frères, ses fils ou ses proches dans la campagne. De petits manoirs sont à leur tour construits et de nouvelles familles satellites (*bunke*) sont installées qui reconnaissent la suprématie de la branche principale en charge de rendre les cultes aux ancêtres du clan. Ce système facilite l'expansion du groupe seigneurial. Le chef de la famille-souche constitue le chef du groupement guerrier. Il conduit ses troupes à la bataille. Car – et c'est la caractéristique de cette couche sociale nouvelle – ces administrateurs à la tête d'un manoir et d'un terroir se militarisent progressivement et se muent en guerriers, en samouraïs, au cours des XIe et XIIe siècle, et tissent entre eux des relations de nature vassalique. Une féodalité dans la rizière en quelque sorte.

Portrait de Ashikaga Yoshimitsu, le troisième des *shôgun* Ashikaga (1368-1408) dans son costume de moine. XVe siècle. Cliché Takanuka, 2010. Wikimedia Commons.

QU'EST CE QU'UN SAMOURAÏ ?

Tour à tour admirés, craints ou méprisés, les samouraïs ont pendant un bon millénaire joué un rôle central par leur rôle politique, leur poids démographique (5% environ de la population au milieu du XIXe siècle), par la culture qu'ils ont contribué à façonner, par les mythes qu'ils ont contribué à créer. Les diverses figures dessinées par le mot samouraï renvoient à des étapes dans l'ascension même de la classe guerrière des *bushi*.

Ces guerriers (*bushi*) dont la naissance, dans les provinces orientales de l'archipel notamment, remonte au Xe siècle, s'emparent du pouvoir politique à la fin du XIIe siècle et créent un système monarchique particulier dirigé par un *shôgun*. Celui-ci tient sa légitimité de la reconnaissance impériale. Trois dynasties shôgunales se succèdent ainsi entre le XIIe et le XIXe siècle. La première s'installe à Kamakura, dans l'est du Japon, et est fondée par Minamoto no Yoritomo qui devient ainsi en 1192 le premier « général en chef chargé de la lutte contre les barbares de l'Est » (*seii taishôgun*), titre à vrai dire ronflant et déjà désuet en son temps, mais c'est celui que l'histoire va retenir. Le régime de Kamakura s'effondre en 1333. À partir de 1338, les Ashikaga, issus d'une branche cadette des Minamoto, s'emparent du shôgunat et le conservent jusqu'en 1573, date de la destitution du *shôgun* par Oda Nobunaga, le nouvel hégémon à Kyôto. Puis les Tokugawa fondent à leur tour un système shôgunal installé dans leur capitale Edo (1600-1867). Depuis les réformes de la fin du XVIe siècle menées par Hideyoshi, on n'entre plus dans le groupe des samou-

raïs autrement que par la naissance. Le statut de guerrier s'est alors, et pour plus de deux siècles et demi, mué en statut l'apparentant à l'une des formes de la noblesse, la noblesse militaire. Mais celle-ci est déjà fonctionnarisée : elle a été contrainte par les grands seigneurs (les *daimyô*) à s'installer dans les villes, au pied des châteaux, où elle exerce des tâches d'encadrement et d'administration moyennant une compensation financière, un fief-rente.

SAMOURAÏS GUERRIERS PUIS ADMINISTRATEURS

De spécialistes de la guerre, les samouraïs se muent alors en spécialistes compétents de l'administration. De leur statut de guerrier, ils gardent néanmoins le droit de porter les deux sabres à la ceinture. Bloqués dans le processus d'ascension sociale par la crise structurelle du régime depuis le début du XIXe siècle, les samouraïs voient dans la déstabilisation du régime favorisée par l'arrivée des Occidentaux après 1853, une brèche dans laquelle ils s'engouffrent : ils rejettent alors leurs traditions jugées obsolètes pour adopter les techniques et les savoir-faire venus d'ailleurs. Cette adoption a certes été rendue possible parce que l'archipel était engagé par ailleurs dans un processus de proto-modernisation. Mais ce sont bien les samouraïs qui ont conduit le processus qui, dès la fin du XIXe siècle, a permis de faire du Japon le seul pays moderne non-occidental.

Avec la restauration impériale de 1868 qui ouvre une ère nouvelle de modernisation, les anciens statuts sociaux disparaissent et les guerriers sont « invités » par l'empereur « à cesser de porter le sabre », privilège désormais réservé aux seuls officiers de la nouvelle armée impériale. La modernisation scelle donc le sort de la classe militaire japonaise traditionnelle.

▸ **Fukuzawa Yukichi (1834-1901), samouraï lettré devenu pédagogue et journaliste, joua un grand rôle dans la modernisation du pays entre 1860 et 1880. Cette photo a été prise au cours de son voyage à Paris en 1862 par Jacques-Philippe Potteau. Cliché PHG, 2004. Wikimedia Commons.**

LE SAVIEZ-VOUS ?

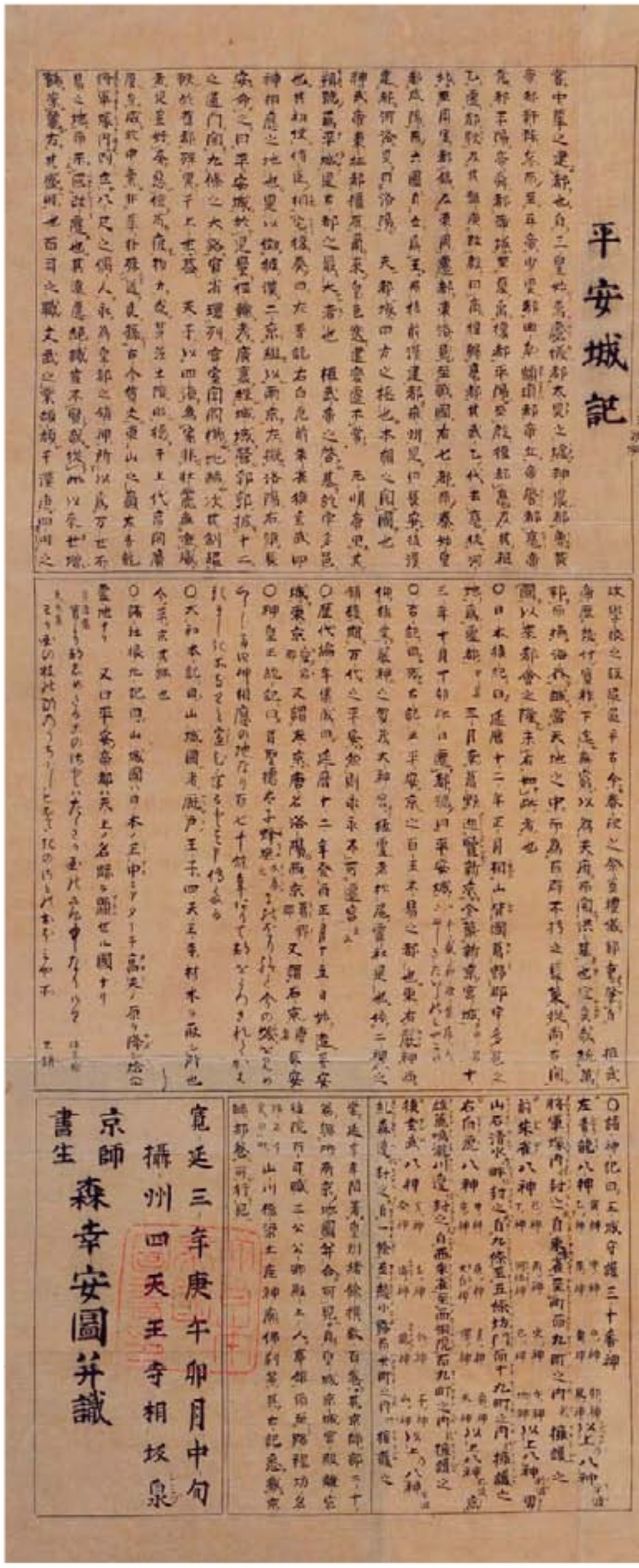
Un peu de vocabulaire

Quand naissent les guerriers, il n'existe pas de mot standard pour les désigner. Le *samuraï*, terme qui vient d'un verbe en japonais ancien, *saburafu*, qui signifie « être au service de », s'applique à l'origine à ceux qui étaient chargés du service auprès des nobles de Cour ou de l'empereur. À partir du XIe siècle, le mot est de plus en plus fréquemment associé à la notion d'escorte armée. Les samouraïs deviennent alors les gardes du corps, les serviteurs armés de la noblesse impériale ou des moines. Mais pour désigner les guerriers, l'on fait aussi appel à des notions renvoyant au métier des armes (*musha* ou *bushi*, l'homme en armes), à des qualités militaires (*mosa*, le farouche), à des fonctions dans l'administration (*kumon*, l'intendant préposé aux écritures), à la tête d'une exploitation foncière (*myôshu*, *daimyô*, maître de « lots de rizières ») ou d'une construction fortifiée (*jôshu*, le châtelain). Le guerrier pouvait être également désigné par le rapport vassalique qui le contraint ou l'honore : il est alors le *kenin*, l'homme de la maisonnée, c'est-à-dire le vassal, l'homme-lige. Les samouraïs des XIe-XIIIe siècles sont organisés en « hordes de guerriers » (*bushidan*) qui obéissent à un chef, leur suzerain. À partir du XIVe siècle, on voit souvent les guerriers se regrouper à l'échelle d'un canton ou d'une province pour former une ligue (*ikki*), c'est-à-dire une fédération d'hommes libres et égaux en droits. Ces ligues dotent leurs membres d'uniformes et commencent à manœuvrer sur le champ de bataille. Au XVIe siècle, les seigneurs de la guerre organisent leur vassalité en une organisation militaire cohérente et redoutable, le *kashindan*, qui regroupe les samouraïs selon une logique hiérarchique. À la relative liberté qui animait les organisations guerrières du Moyen Âge qui pratiquaient la « Voie de l'Arc et du Cheval », succède au XVIe siècle une organisation centralisée et hiérarchisée dans laquelle le samouraï doit obéir aux ordres. C'est alors que naît le *bushidô*, la « Voie du Guerrier », un système de valeurs plus rigide s'appuyant sur les notions de loyauté et de fidélité.

Villages, châteaux et villes du Moyen Âge japonais

Par **Takahashi Kazuki,** professeur à l'université Musashi
et **Kojima Michihiro,** directeur d'études au *National Museum of Japanese History* de Sakura.
Traduit du japonais par P.-Fr. Souyri.

Cette contribution présente l'état actuel de la recherche concernant les villages, les châteaux et les villes dans le Japon médiéval, en rendant compte des résultats de l'archéologie. En effet, les recherches archéologiques poussent à diviser le Moyen Âge japonais en deux grandes périodes : la première va de la seconde moitié du XIe à la fin du XIIIe siècle, et la seconde se situe entre la fin du XIIIe et la fin du XVIe siècle.



L'historiographie ancienne insistait beaucoup sur les documents écrits comme sources principales de l'histoire : la société médiévale japonaise était décrite comme un organisme dans lequel l'ancien État centralisé se dissolvait peu à peu alors qu'une classe de guerriers s'emparait du pouvoir pour mettre en place une société plus décentralisée. Il s'agissait aussi d'un processus au cours duquel naissait et grandissait une société villageoise nouvelle, fondée sur un antagonisme entre des guerriers dominateurs, c'est-à-dire des seigneurs, et des petits paysans exploitant leurs tenures.

Le développement récent de l'archéologie médiévale contraint cette manière de concevoir le développement de l'histoire fondée sur les sources écrites à une sérieuse révision dont voici quelques exemples : des échanges de biens et de personnes sur des aires plus larges que ce que l'on imaginait provoquent une évolution importante de Kyôto, la capitale, et la naissance de villes en province ; émerge également une nouvelle image des châteaux désormais pensés comme les points d'appui de la domination des seigneurs et des guerriers sur la société paysanne.

VILLES, VILLAGES ET CHÂTEAUX AU COURS DU PREMIER MOYEN ÂGE

Les villes

La société médiévale est fortement façonnée par le rôle central de la capitale Kyôto, l'ancienne Heian, la capitale impériale antique. Elle est le lieu des organes de l'administration de l'État, à commencer par le palais impérial. Néanmoins, Heian, la capitale antique, et Kyôto, la ville médiévale, ne coïncident pas exactement du point de vue géographique. Kyôto se développe entre le Xe et le XIe siècle en direction de l'est, la partie orientale de la ville (*Sakyô*) s'urba-

▲ Plan de Heian-kyo réalisé par Mori Koan en 1750. Kyôto est l'ancienne Heian, la capitale impériale antique. Elle était le lieu des organes de l'administration de l'État, à commencer par le palais impérial. Cliché Wikimedia Commons, 2009.

nisant encore plus à l'extérieur vers l'est (*Shirakawa*). En outre, au XII^e^ siècle, une nouvelle ville, Toba, naît sur les franges méridionales des limites de l'ancienne ville antique, tandis qu'au début du XIII^e^ siècle, l'urbanisation gagne les franges nord-ouest de l'ancienne ville et que se développe une agglomération à Saga.

L'aire urbaine correspondant à la partie gauche de l'ancienne capitale Heian continue à constituer le cœur de la ville, mais sur les pourtours de l'ancienne cité, avec des différences chronologiques, se développent de nouvelles villes autour des résidences impériales et des immenses ensembles monastiques ainsi

▼ Tuiles dites *nokimaru* (rondes d'auvent) et *nokihira* (plates d'auvent). Elles ornaient vraisemblablement les auvents du *Hôshô-ji*, l'un des six temples du *Rokuskô-ji* à Kyôto. Cet ensemble de temples fut édifié à la fin du XI^e^ siècle par l'empereur-retiré Shirakawa. Le *Hôshô-ji* fut complètement détruit pendant les guerres d'Ônin au XV^e^ siècle. © *National Museum of Japanese History* de Sakura.

◀ Vue de la façade du palais impérial de Kyoto. Cliché J. Derbier.

que des villas de l'aristocratie. Kyôto possède ainsi une structure globale multiple.

L'aspect général de cette ville nouvelle qu'est Kyôto telle qu'elle nous apparaît maintenant est le résultat de travaux archéologiques qui viennent s'ajouter aux diverses indications que nous donnaient les sources écrites. À Shirakawa et à Toba, d'immenses complexes monastiques sont construits sur ordre impérial au cours des XIe et XIIe siècles. Il existe des exemples de temples dont on a pu restituer, grâce aux fouilles, toute l'infrastructure jusqu'aux bâtiments et aux étangs dans les jardins. La date de construction de ces vestiges a pu être établie par les archéologues notamment grâce à l'étude des tuiles. On sait que celles-ci ont été fabriquées spécialement dans la province de Harima, à une centaine de kilomètres de la capitale. Les fonctionnaires supérieurs du gouvernement local de Harima ont tous été nommés parmi les puissants aristocrates au service de la famille impériale. Ils ont ainsi pu contribuer à la surveillance de la fourniture régulière de tuiles de bonne qualité pour les toits des nouveaux bâtiments.

Par ailleurs, les temples et monastères de ces nouvelles villes sont les lieux où étaient organisés les rituels d'État présidés par des membres de la famille impériale. Ce sont aussi les lieux où on célébrait de manière régulière les services commémoratifs bouddhiques pour l'empereur défunt ou les proches. Afin de répondre aux dépenses qu'impliquait la gestion quotidienne de ces temples et d'implémenter les frais des diverses cérémonies, la famille impériale devait se constituer de nouveaux domaines en province. Comme c'était le cas pour la province de Harima où étaient produites ces tuiles, les hauts fonctionnaires provinciaux étaient souvent choisis parmi les serviteurs de haut rang de la famille de l'empereur, et ils aidaient à la constitution de domaines privés impériaux. Ils recevaient alors en charge la gestion desdits domaines et en percevaient une partie des revenus. Le développement de la capitale et la formation du système domanial sont donc intimement liés à la force d'attraction de la famille impériale.

Domaines et villages

Les domaines sont fondés sur la préemption du surplus produit dans les campagnes par la famille impériale, les familles de l'aristocratie et les grands temples et monastères installés dans la capitale. Les premiers domaines apparaissent dans la seconde moitié du VIIIe siècle et durent, pour les derniers, jusqu'au XVIe siècle. Pendant toute cette longue période, la mise en place de ces domaines et leur gestion reste liée organiquement aux structures de l'État et aux organes administratifs dans les provinces. Par conséquent, ils ne peuvent être compris comme une simple appropriation privée de la terre. Pourtant, entre la période ancienne et le Moyen Âge proprement dit, la place de l'État et le poids de la société diffèrent grandement, ce qui implique de profondes modifications dans les structures domaniales. À l'arrière-plan de cette question, on trouve celle de l'évolution des rapports entre domaine et village.

Les domaines médiévaux ont été mis en place, pour l'essentiel, au cours du XIIe siècle, notamment par la famille impériale. Ces terres sont exemptées des impôts dus jusque-là à l'État, et les familles nobles de la capitale obtiennent le droit de percevoir directement les redevances. Ce sont donc des unités de perception fiscale qui sont reconnues et concédées par l'État. Ces domaines englobent fondamentalement deux types de terres : les rizières et les champs secs d'une part, les terres non cultivées d'autre part : montagnes boisées, friches ainsi que droits sur les produits prélevés sur les rivières et la mer. Sur les terroirs, se sont constitués les villages qui sont les lieux de vie et de travail des populations.

Les plans et cartes de domaines, dont beaucoup ont été fondés au début du Moyen Âge, nous aident à visualiser ces paysages. Ces documents ont été réalisés pour trois raisons. La première pour en dessiner les limites lors de la fondation du domaine ; la deuxième pour la gestion et le défrichement des terres cultivées et des voies d'eau au sein du domaine ; la troisième pour les conflits de limites territoriales entre domaines voisins. C'est pourquoi, le contenu de ces représentations cartographiées est déformé en fonction des objectifs qui ont présidé à leur réalisation, mais on peut quand même y voir les parcelles cultivées et les bâtiments, parfois numérotés, ainsi que les villages et les terres cultivées qui forment l'infrastructure du domaine. Sur les plans du XIIe siècle, dans les aires indiquées comme village, on peut voir deux ou trois résidences ainsi que des terres cultivées qui forment un parcellaire. Très fréquemment, les habitations sont placées sur les collines ou au pied des montagnes. Les maisons paysannes sont dispersées, et rares sont les résidences proches les unes des autres. En réalité, les fouilles, quand elles ont été réalisées, révèlent

▸ **Plan du village de Hineno, province d'Izumi. © Kunaichô Shoryôbu.**

que des parcellaires différents de ceux de la période ancienne apparaissent au XII[e] siècle notamment dans la région du Kinai, c'est-à-dire les provinces centrales autour de la capitale, et que les maisons paysannes sont complètement dispersées. Les parcellaires des champs et des rizières au sein d'un domaine sont bien visibles, et les habitations sont souvent reconstruites de génération en génération sur les mêmes endroits.

Les domaines médiévaux étaient ainsi composés de plusieurs villages et terroirs cultivés, ce qui constitue une différence notable avec les domaines de l'Antiquité. La mise en place des domaines médiévaux est très liée à l'existence des villages, mais on peut supposer aussi que les villages du XII[e] siècle ne possédaient pas encore un caractère communautaire très fort.

Or, à partir du XIII[e] siècle, on voit, sur les cartes et les plans, des villages groupés autour de plusieurs maisonnées. Les résultats de fouilles montrent que, notamment dans le Kinai où la production était plus forte, la séparation entre le lieu de résidence et les terres cultivées est plus grande et qu'elle progresse dans la seconde moitié du XIII[e] siècle. En même temps que la population se concentre et que de véritables villages se constituent, on voit apparaître des parcelles cultivées de plus en plus nombreuses ainsi que des systèmes hydrauliques plus perfectionnés, ceci expliquant cela, et une utilisation plus intensive de la terre. Mais ce schéma ne se vérifie pas partout. On trouve encore des villages avec des habitations dispersées au milieu des terres cultivées. Par ailleurs, dans les régions autres que le Kinai, il existe des exemples où le phénomène de concentration de la population en village n'intervient pas avant la fin du XIV[e] siècle. Le contexte historique de ce phénomène de concentration de la population en villages agglomérés n'a, pour l'instant, pas d'explication historique définitive. C'est une question en débat qui touche aussi à la relation entre domaine et village.

Les châteaux

La recherche fondée autrefois uniquement sur les sources écrites et les plans, montrait que dans les provinces, au début du Moyen Âge, apparaissaient des guerriers qui se transformaient en seigneurs. On pensait qu'ils se bâtissaient des manoirs qui fonctionnaient comme système de défense dans les friches à mettre en culture et qu'ils dominaient les villages de paysans. Ces manoirs étaient des résidences formant en gros des carrés de cent mètres de côté entourés par des palissades ou des haies, et cernés de fossés profonds. Les douves des manoirs seigneuriaux étaient reliées en réseau aux systèmes hydrauliques permettant d'inonder les rizières, et donc les manoirs permettaient aux seigneurs de contrôler les systèmes d'irrigation en même temps qu'ils fonctionnaient comme système de régulation thermique des eaux pour la riziculture inondée.

Pourtant, les résultats des fouilles récentes révèlent que ce type de manoir seigneurial n'existe pas au début du Moyen Âge. Même si les choses sont un peu différentes dans le Kinai et dans la plaine du Kantô à l'est, les châteaux seigneuriaux ne sont pas de forme carrée. Les résidences seigneuriales sont de dimensions plus vastes que les masures

▲ **Résidence du *shôgun* à l'époque Muromachi. Original conservé au Musée National d'histoire et d'ethnologie de Sakura. D'après un paravent du début du XVI^e siècle, de style rakurakugaizu, c'est-à-dire vue d'oiseau de la capitale.**

▼ **Les fouilles récentes ont montré que le modèle de peuplement dispersé qui existait depuis la période ancienne change au cours du XIII^e siècle pour évoluer vers un habitat concentré, et que cette étape de concentration en agglomérations villageoises connaît son stade final entre le XV^e et le XVI^e siècle. Les villages tels qu'ils se constituent alors existent encore pour la plupart de nos jours, à l'instar des maisons anciennes de Shirakawa-gô, site inscrit au Patrimoine mondial de l'Humanité. Cliché Leyo, 2007. Wikimedia Commons.**

paysannes, mais pas nécessairement d'une centaine de mètres. L'endroit où ces châteaux sont construits ne correspond pas toujours aux anciennes terres en friche récemment mises en culture et, dans le Kinai, il arrive que des châteaux soient construits au milieu des parcellaires existant depuis la fin du XII^e siècle. Dans le Kantô, on remarque qu'ils se trouvent à proximité des auberges, des agglomérations ou des routes importantes.

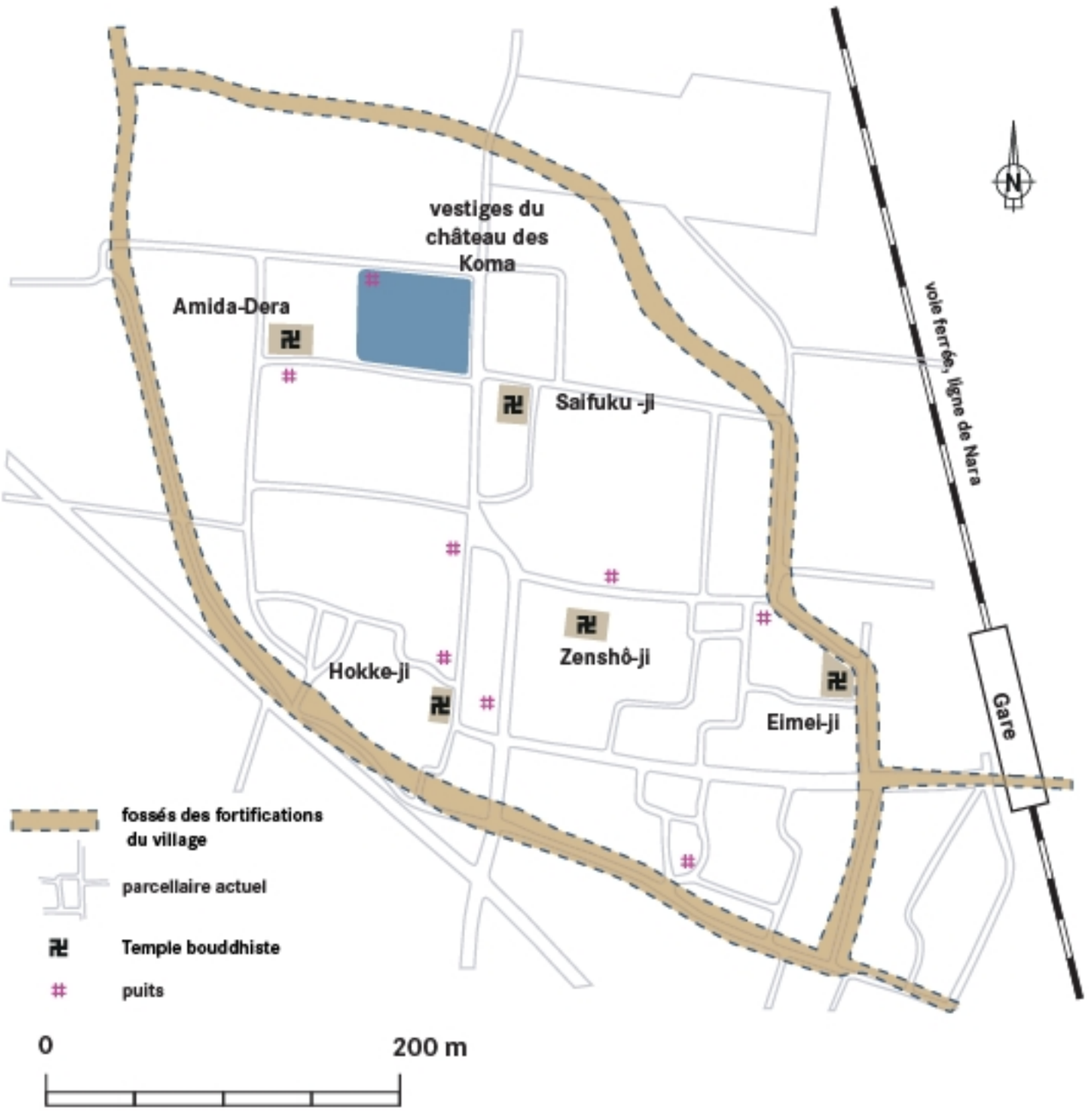
Il n'y a pas de haies autour des bâtiments mais des remblais faits de terre qui ne sont pas d'une grande utilité défensive. En outre, les fossés sont assez peu profonds, les amoncellements nombreux, et on peut penser que ces résidences n'avaient pas le moindre intérêt pour les travaux hydrauliques agricoles. La figure du guerrier, seigneur à la tête du village, dirigeant les mises en culture de friches anciennes, doit être complètement revue, suite aux progrès de l'archéologie médiévale. **Takahashi Kazuki**

LE SECOND MOYEN ÂGE JAPONAIS

Les changements sociaux de la seconde moitié du Moyen Âge

Les troubles intérieurs liés aux Guerres d'Ônin (1467-1477) marquent une coupure dans l'histoire du Moyen Âge japonais. À l'occasion de cette guerre, le gouvernement shôgunal installé dans le quartier de Muromachi à Kyôto perd toute légitimité en tant que régime centralisé, et devient un centre de pouvoir fantoche. Les Guerre d'Ônin marquent une période de grande instabilité politique, l'époque des seigneurs de la guerre, jusqu'à ce que, finalement, Toyotomi Hideyoshi (1537-1598) puis Tokugawa leyasu (1543-1616) reconstituent un régime centralisé pré-moderne à la fin du XVI^e siècle.

Cette période de troubles n'est pas que le fruit de simples conflits politiques et militaires pour le pouvoir. Derrière



◂ Village fortifié de Kami Koma (Département de Kyôto.) D'après une publication de la société d'histoire locale de Jônan. En grisé, le dessin vaguement circulaire indique les traces de fossés fortifiés. Au centre, en bleu, traces du château de la famille des Koma.

cette guerre quasi permanente se profile un grand changement social qui marque un moment important dans le processus de disparition de la société médiévale et la naissance d'une société d'« Ancien Régime » qui donne elle-même naissance à son tour à une société moderne. Les fouilles archéologiques entreprises ces dernières années ont permis de mieux comprendre ces évolutions.

Les villages

Les fouilles récentes ont montré que le modèle de peuplement dispersé qui existait depuis la période ancienne change au cours du XIIIe siècle pour évoluer vers un habitat concentré, et que cette étape de concentration en agglomérations villageoises connaît son stade final entre le XVe et le XVIe siècle. Les villages tels qu'ils se constituent alors existent encore pour la plupart de nos jours. Organisation des cultures et utilisation des eaux se fixent à peu près au cours de cette période.

Les agglomérations villageoises – qu'on appelle aussi villages fortifiés – étaient très nombreuses autour de Kyôto et de Nara. À Kami Koma, dans la région du sud de Yamashiro, au sud de Kyôto, une partie du village – dont on dit qu'elle était le manoir des Koma, une famille de guerriers – est englobée à l'intérieur de l'agglomération. En clair, dans ce type de village, on comprend qu'il existait une collaboration dans la gestion de affaires locales entre le petit seigneur et les villageois. Cette région du Yamashiro est bien connue parce que, depuis 1485, grâce à une alliance entre une ligue regroupant plusieurs dizaines de petits seigneurs et les paysans ordinaires, les grands seigneurs qui se faisaient la guerre ont été expulsés, et une organisation autonome de la région a été mise en place. Ces mouvements régionaux qui ressemblent à des communes, étaient fréquents à cette époque. Parfois, l'instauration de ces communes régionales est facilitée par l'adhésion à une école bouddhique, comme la secte Ikkô (voir p. 80), et les communes forment des alliances de nature à la fois sociale et religieuse. Dans la province de Kaga, la commune formée par les ligues Ikkô s'empare du gouvernement régional de la province.

On peut penser que de pareils mouvements sont les résultats de la naissance, en province, d'un ordre régional qui se construit selon un processus de stabilisation des structures villageoises et des terres. Le contexte social des Guerres d'Ônin est dû à la disparition d'un ordre fondé sur la force centralisatrice de l'État ancien et la naissance de sphères économiques régionales et d'une autonomie locale.

Les châteaux

Avant l'époque des seigneurs de la guerre qui naît au lendemain des Guerres d'Ônin (1467-1477), le pays traverse au XIVe siècle une série de guerres seigneuriales liées à la scission de la cour impériale en deux camps, le Nord et le Sud. Les guerriers des provinces qui dépendaient du système domanial reposant sur les seigneuries de l'aristocratie antique ou des monastères, défendent leur territoire en s'appuyant sur le shôgunat de Muromachi (1337 à 1573) établi à Kyôto et cherchent à consolider leur nouveau statut de seigneurs régionaux. De ce point de vue, la résidence nommée « villa des fleurs » que se fit construire Ashigaka Yoshimitsu (1358-1408), le grand *shôgun* de Muromachi, opéra comme un modèle de château, même pour les guerriers de province.

Le château des Ema, seigneurs de la province de Hida, constitue un exemple typique de ce genre de châteaux. Sur une aire rectangulaire, on trouve deux portes principales, une cour, un *shuden* (pièce seigneuriale ou *aula*) pour les cérémonies officielles, et, face au jardin, un *kaisho*, un espace plus intime pour le seigneur, sans trop de relations de hiérarchie, typique de l'époque Muromachi (fin XIVe-début XVe siècle). Cette structure ressemble très fort à celle du palais de Muromachi que l'on connaît par des sources iconographiques (résidence du *shôgun*). En s'alignant sur la structure de la résidence du *shôgun*, le seigneur local manifeste son prestige vis-à-vis des populations locales, et peut maintenir son rang comme personnage puissant en organisant chez lui des cérémonies officielles.

Des structures castrales, datées de la première moitié du XVe siècle, possédant ces caractéristiques avec jardin et étang, ont été mises au jour par les archéologues. On voit que ces seigneurs construisent presque tous leur résidence

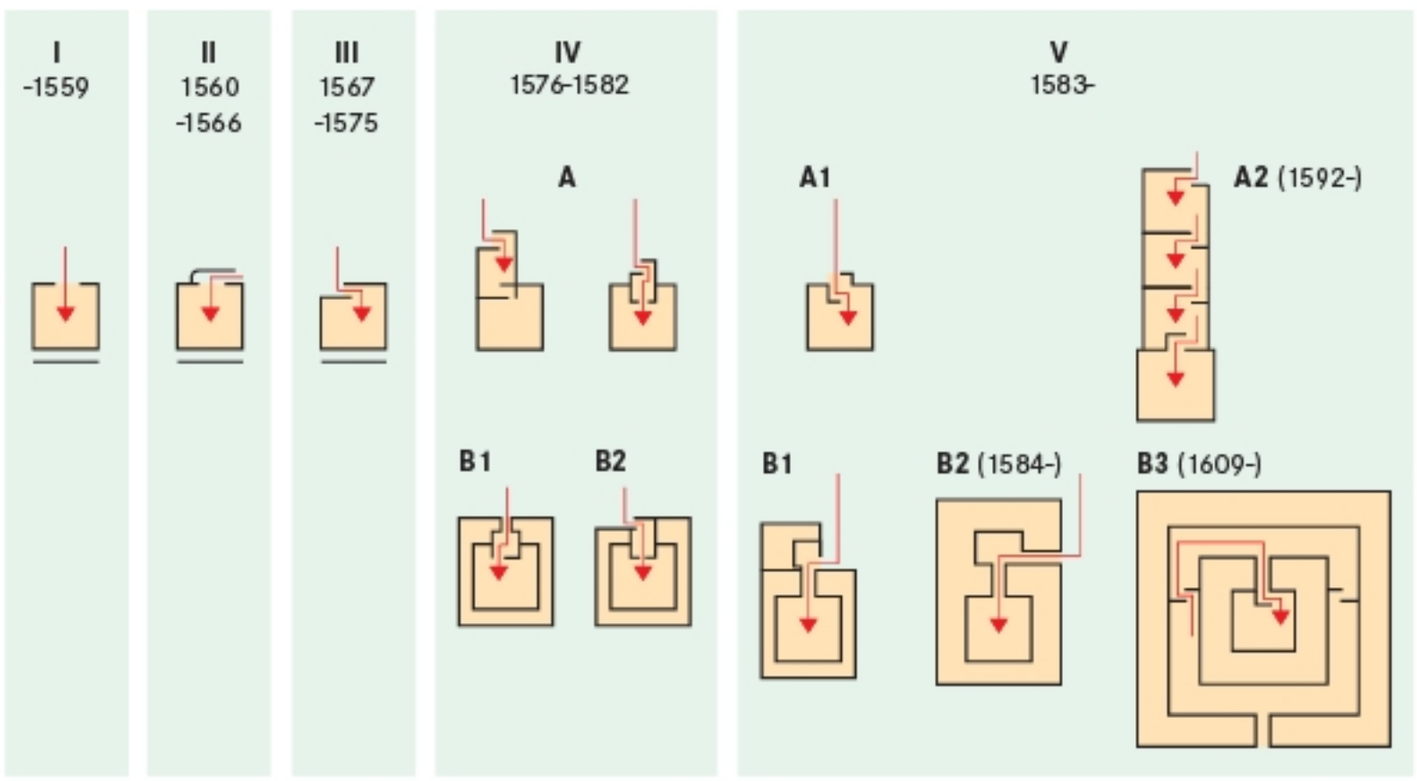
▲ **Plan d'Edo (ancienne Tokyo) au XVII^e siècle. Cliché Wikimedia Commons, 2008.**

sur le modèle de celle du *shôgun* de Kyôto et qu'ils font de leur résidence le centre de l'administration de la zone sous leur contrôle.

Mais dans la seconde moitié du XV^e siècle, lors des Guerres d'Ônin, ce système disparaît. Les *shugo* (gouverneurs militaires de province, sortes de ducs) qui résidaient à Kyôto au contact du *shôgun*, sont contraints, du fait des troubles, de transférer leur résidence dans les provinces qu'ils dirigent et commencent à s'y construire des résidences fortifiées. Ils cherchent à faire de cette résidence le centre et la capitale de leur administration. Ces châteaux sont alors connus sous le nom de *shugojô* (résidence ducale) et possèdent des structures voisines de celles de la résidence shôgunale comme on l'a vu dans le cas du manoir des Ema. Mais leurs dimensions sont beaucoup plus imposantes avec une enceinte de 200 mètres de côté. Aux environs de la résidence, se trouvent les résidences des guerriers vassaux construites sur le même modèle, mais en plus petit, les maisons des artisans et les marchés. L'ensemble commence à fonctionner comme une petite ville.

Par ailleurs, avec la généralisation de la guerre, on voit apparaître un mouvement de construction de château sur des hauteurs, en plus de la résidence de plaine ou de vallée. À partir des années 1525, on constate même des transferts de résidence seigneuriale sur les châteaux de montagne avec une double structure, les bâtiments administratifs restant au pied de la montagne. Un grand nombre de ces résidences seigneuriales sont composées ainsi et marquent l'évolution de la domination seigneuriale : les anciens ducs deviennent peu à peu autonomes et se transforment en seigneurs de la guerre, c'est-à-dire en princes affranchis de toute tutelle centrale.

L'illustration de la page 25 nous montre le château de Murakami décrit dans une carte de la province d'Echigo et construit selon ce principe. On pense que le groupe de bâtiments A en plaine sont situés à peu près au pied du château construit sur la hauteur. Il s'agit donc d'un ensemble seigneurial. Les deux parties ont des fonctions différentes : résidence en temps de paix en bas et résidence fortifiée en haut pour la guerre. Le groupe de bâtiments B est entouré d'une palissade en bas de la montagne, et devait être le cœur administratif de l'ensemble castral. On peut voir que l'espace public et l'espace privé qui sont conjoints dans la « villa des fleurs » sont désormais séparés géographiquement : un espace public au pied de la montagne ; un espace privé en haut. Par ailleurs, face à B, un espace vide est décrit comme la ville de Murakami. Ainsi pour ce qui est de ces bourgs castraux médiévaux, on voit que la ville est



▶ **Processus de complexification de la fortification des entrées des châteaux dans la seconde moitié du XVI^e siècle. D'après les travaux de Senda Yoshihiro.**

séparée du château et qu'elle forme un espace fonctionnellement indépendant de ce dernier.

L'essor du rôle militaire des châteaux apparaît nettement dans la seconde moitié du XVIe siècle. D'après les travaux de Senda Yoshihiro, on voit comment les travaux de fortification des entrées des châteaux se sont développés suite à la montée en puissance des hégémons comme Oda Nobunaga et Toyotomi Hideyoshi qui menèrent, à la fin du XVIe siècle, des guerres pour la réunification du pays. On voit aussi comment les choses ont changé en une trentaine d'années. Les techniques qui permettent de construire de pareilles constructions en pierre de taille ont également beaucoup évolué. Au château d'Azuchi, résidence d'Oda Nobunaga, un nouveau type émerge avec un donjon, symbole vertical de la puissance seigneuriale qui annonce les châteaux de l'époque Tokugawa. Ce type de construction aura une grande influence sur les constructions castrales des seigneurs et deviendra par la suite la norme du château des temps modernes.

Les villes

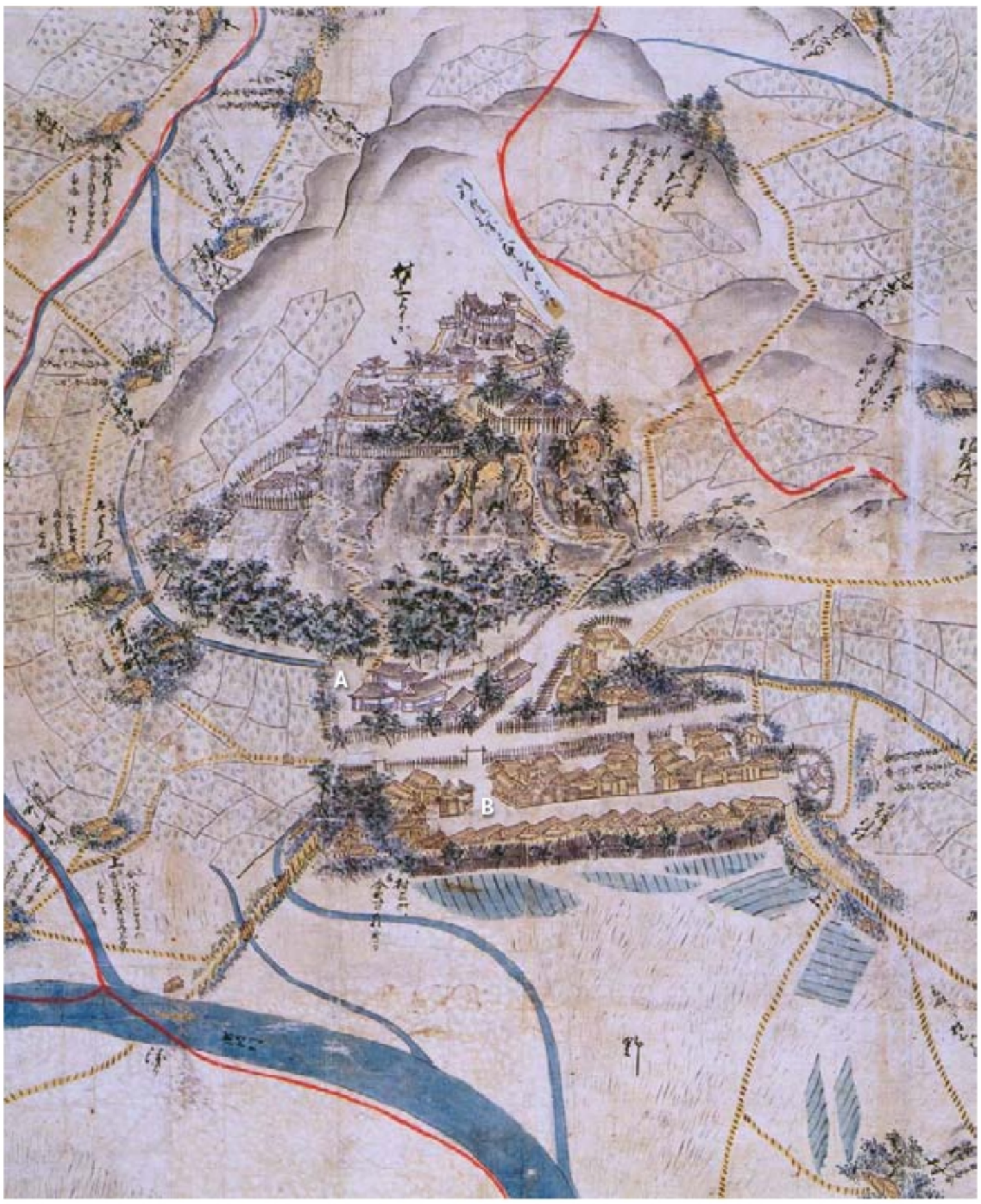
Jusque dans la première moitié du Moyen Âge, dans le cadre du régime domanial qui avait tendance à tout attirer à la capitale, un réseau commercial reliant Kyôto et les provinces se met en place : on voit le développement de ports comme Tosaminato, florissant au XIVe et jusqu'au milieu du XVe siècle comme « terminal » des régions plus au nord (voir p. 46). Mais l'effondrement de cette structure centrée sur la capitale et l'essor d'une économie régionale prospère donne naissance à une nouvelle organisation de production et d'échanges. En plus du nouveau système de villages qui émerge au XVe siècle, de véritables villes apparaissent rapidement au XVIe siècle. L'exemple de la partie orientale de la province d'Ômi, là où fut construit le château d'Azuchi, est frappant. Dans la seconde moitié du XVIe siècle, plusieurs dizaines de marchés sont dénombrés dans un rayon de 40 km.

Par ailleurs, selon un registre de voyageur circulant entre Kyôto et les régions du Tôhoku entre 1563 et 1564, et conservé au Musée National d'histoire et d'ethnologie, on voit qu'il existait un ensemble de relais et d'auberges permettant de se nourrir deux fois par jour et de passer la nuit sans danger.

Le développement des échanges et d'une économie monétaire donne naissance à des communautés autonomes urbaines, des villes portuaires comme Sakai ou des villes religieuses construites autour d'un monastère de la secte Ikkô par exemple. Ces cités se faisaient reconnaître des privilèges et des libertés par les seigneurs.

Mais certaines de ces petites agglomérations nées un peu partout à la fin du Moyen Âge, finissent par tomber en désuétude, leur population se faisant absorber par les grandes villes seigneuriales construites au pied des châteaux lors du processus de centralisation de l'État, à l'aube de l'époque pré-moderne.

Oda Nobunaga inaugura une nouvelle politique en octroyant des franchises aux marchands qui consentaient à s'établir au pied de son château. Ces villes étaient désignées comme des *rakuichi*, des « marchés francs ». Ces agglomérations de marchands se concentrèrent ainsi autour du château, lui-même au centre du domaine, et finirent par former des villes castrales. La réalisation de l'unité politique coïncidait avec l'intérêt des marchands qui étaient attachés à la stabilité du marché, et c'est ainsi que naquirent dans tout le pays des villes seigneuriales situées au pied du château, combinant fonctions politiques et économiques. La plupart d'entre elles existent toujours aujourd'hui. **Kojima Michihiro**



▾ Château de Murakami. Carte de la province et des districts d'Echigo. Fin XVIe siècle. © Ville de Yonezawa.

Château de Himeji, département de Hyogo. Début du XVII[e] siècle. Le château de Himeji est sans doute l'un des mieux conservés aujourd'hui. La structure est assez complexe avec un donjon central flanqué de trois petits donjons. Pour éviter les incendies, les murs avaient été revêtus d'un crépi de mortier. Cliché Senda Yoshihiro.

Les châteaux médiévaux

Par **Senda Yoshihiro,** professeur à l'université de Nara. Traduit du japonais par P.-Fr. Souyri.

L'archipel japonais compte environ 40 000 sites fortifiés très variés, depuis le nord de l'île Hokkaidô jusqu'à celle d'Okinawa dans l'archipel des Ryûkyû. Jusque dans les années 1970, l'archéologie japonaise ne s'intéressait guère aux châteaux médiévaux qui avaient été construits entre le XIe siècle et le XVIe siècle, et les historiens travaillant sur archives ne considéraient pas les vestiges castraux comme des sources. Les études portant sur les châteaux médiévaux sont donc récentes.

À l'heure actuelle, l'étude des châteaux médiévaux japonais bénéficie de l'action de l'Agence japonaise de la Culture qui offre des subventions, et de celle des Comités éducatifs gouvernementaux qui permettent de planifier le travail de recherche et de dénombrement des sites castraux médiévaux, d'étudier leur répartition et de relever leur état actuel. Pareil programme a permis de se rendre compte que ces sites existaient partout sur le territoire, de les répertorier dans la liste des sites du patrimoine enfoui et d'empêcher que les vestiges non fouillés ne soient détruits.

Parmi les sites identifiés, les plus importants ont pu être classés comme monuments nationaux, et des dispositions permettant leur préservation, leur entretien et leur promotion ont été mises en place. Les fouilles archéologiques menées sur certains d'entre eux ont abouti à la création de « parcs historiques ». Préserver ces sites et les faire connaître du grand public permet de conférer une identité aux habitants de la région et parfois de faire de l'ancien château le symbole de l'agglomération qui en est proche.

Au Japon, la grande époque des châteaux est la période qui va du début du XVIe siècle au début du XVIIe siècle. Partout apparaissent alors de puissants seigneurs appelés *daimyô* qui se font la guerre pour réunifier le pays. Beaucoup de ces « seigneurs de la guerre » sont devenus des personnages de romans, de bandes dessinées, de films ou de jeux vidéo, et certains sont devenus les héros des fêtes folkloriques locales. Pour les citadins ordinaires d'aujourd'hui, les vestiges castraux sont profondément liés à l'image du guerrier.

▸ **Château de Katsuyama, Hokkaidô. Fin du XVIe siècle. Fossé et talus reconstitués tels qu'autrefois, après une campagne de fouilles. Cliché Senda Yoshihiro.**

◀ Château de Yuzuki, dans le département d'Ehime à Shikoku. Milieu du XVIe siècle. Reconstitution d'une demeure de samouraï d'après les résultats des fouilles. Les toits sont recouverts d'écorces de cyprès du Japon. Cliché Senda Yoshihiro.

▲ Château de Yuzuki, dans le département d'Ehime à Shikoku. Milieu du XVIe siècle. Reconstitution de l'intérieur d'une maison de samouraï d'après les résultats des fouilles. La maquette représente une réunion de moines et de guerriers pour un concours de poèmes *renga* (poèmes collectifs). Cliché Senda Yoshihiro.

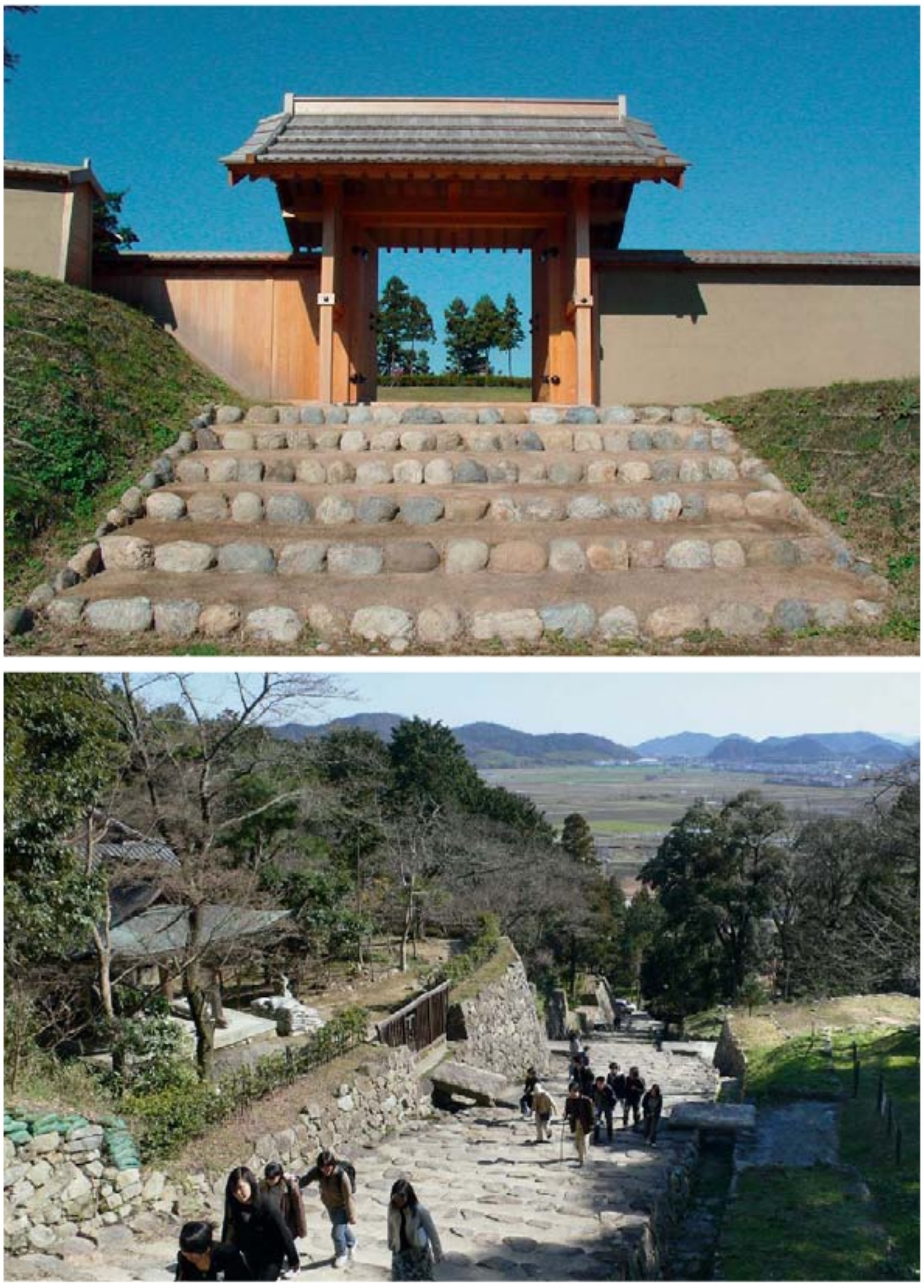
LE DÉVELOPPEMENT DES CHÂTEAUX MÉDIÉVAUX

Les châteaux du Moyen Âge japonais sont très variés : cela va du château de montagne situé sur une hauteur jusqu'aux résidences de plaine entourées de petits fossés et de talus. Entre le XIe et le XVIe siècle, l'autorité du gouvernement central étant déclinante, toutes sortes de gens purent se construire des résidences fortifiées, pas seulement les guerriers mais aussi les notables des villages, les moines, les communautés urbaines ou villageoises. Puis, à partir du début du XVIIe siècle, les nouveaux *shôgun* de la famille Tokugawa monopolisèrent le droit de construire les châteaux, et désormais, même les *daimyô* durent demander l'autorisation au *shôgun* pour réparer leurs bâtisses.

Les premiers châteaux apparaissent au XIe siècle. Ce sont des lieux fortifiés, ceints de grands fossés et de talus, mais dont l'élément militaire défensif reste rudimentaire. À partir du XIVe siècle, on se met à construire des châteaux sur les hauteurs, parfois à plus de 400 m au-dessus de la résidence seigneuriale située dans la plaine ou dans une vallée. Ces points fortifiés en montagne étaient des établissements provisoires et, comme on utilisait le relief tourmenté des montagnes, de grands ouvrages d'art étaient souvent inutiles. Au XVe siècle, le manoir de plaine ou de vallée, lieu de résidence et centre politique, finit par constituer avec le point d'appui en hauteur à vocation défensive, un ensemble cohérent et d'un seul tenant. Mais comme les châteaux, ou manoirs, seigneuriaux ne relevaient pas – jusqu'au début du XVIe siècle – d'objectifs militaires, ils n'étaient que modérément fortifiés avec de simples haies et des fossés.

Au XVe et au début du XVIe siècle, ces édifices ont souvent des plans orthogonaux d'une centaine de mètres de côté. À Kyôto, ils pouvaient atteindre jusqu'à 200 m de côté. Au sein de ce complexe, les bâtiments seigneuriaux étaient variés. Les plans d'époque et les fouilles ont permis de les reconstituer. Devant le château, une porte d'entrée principale et des portes latérales permettaient d'accéder à un espace central ouvert, sorte de cour qui avait souvent un rôle cérémoniel. Les bâtiments principaux étaient de trois types : 1. le bâtiment principal appelé *shuden* : il s'agissait d'un ensemble où avaient lieu les cérémonies au cours desquelles le seigneur recevait ses hôtes ; 2. un autre bâtiment avait pour nom *kaisho* : c'était le lieu où le seigneur et ses proches se réunissaient pour des banquets ou pour participer à des spectacles. Autour du *kaisho*, on trouve souvent de grands jardins ; 3. Enfin, un dernier bâtiment appelé *tsune no goten* était le lieu d'habitation privé du seigneur et de sa famille.

Par ailleurs, à l'intérieur du château, il y avait une chapelle bouddhique, un sanctuaire pour les divinités et bien entendu des écuries.



▸ Château de Hachigata, au nord de Tokyo, dans le département de Saitama. Fin du XVIe siècle. Porte d'accès et talus de terre reconstitués d'après les fouilles. Les toits sont en lamelles de bois. Cliché Senda Yoshihiro.

LE CHÂTEAU DE MONTAGNE AU XVIE SIÈCLE.

Au cours du XVe siècle, l'affaiblissement progressif des pouvoirs centraux fait que dans les provinces, les notables des villages ou les puissants personnages locaux se construisent, de leur propre initiative, des châteaux gardés par des hommes d'armes, entourés de fossés et de talus de terre, et cherchent à garder pour eux un maximum de redevances et d'impôts. Puis à partir du XVIe siècle, les seigneurs entreprennent de se construire de nouveaux points d'appui qui fonctionnent, dans le territoire qu'ils dominent, à la fois comme résidence et comme forteresse. Beaucoup de ces nouveaux complexes sont édifiés à 200 ou 300 mètres au-dessus d'une vallée, et les seigneurs s'y installent avec leurs vassaux pour y vivre : ce sont les « châteaux de montagne ».

Mais alors que les châteaux antérieurs au XVIe siècle étaient des forteresses à usage militaire, ces nouveaux châteaux de montagne sont d'un type nouveau, à la fois base militaire (défensive) et lieu d'habitation et de vie du seigneur et de ses proches. Les missionnaires jésuites qui arrivèrent au Japon à partir de la seconde moitié du XVIe siècle, notent dans leurs chroniques que les châteaux de montagne japonais sont défendus par de profondes douves et des murailles de pierre, que les bâtiments et les jardins sont splendides, et que ces châteaux sont tout à fait comparables à ceux qui existent en Europe.

En général, les châteaux japonais édifiés entre le XIe et le XVIe siècle, étaient construits en creusant le sol et en utilisant la terre enlevée pour en faire des talus; quant aux bâtiments, ils étaient en bois. À partir du XIVe siècle, on se met à construire, à Okinawa et dans les îles Ryûkyû, des châteaux en pierre, sous l'influence de la Chine. Mais au Japon même, ce n'est qu'à partir du milieu du XVIe siècle qu'on commence à construire des murailles en pierre. Elles sont faites soit de pierres naturelles transportées sur place, soit de pierres taillées et travaillées mais qui n'étaient pas tenues et assemblées par un crépi. Dans le Japon où les séismes sont fréquents, il est important de construire des structures qui offrent une certaine souplesse.

Par ailleurs, pour les châteaux du XVIe siècle, la fonction défensive devient de plus en plus importante. C'est ainsi que les entrées sont ceintes de murailles en forme de L tandis qu'à l'extérieur du pont permettant de franchir les douves, sont disposés des fortins de forme carrée ou en demi-cercle. Ces entrées sont composées de deux portes qui enserrent une cour. Une tourelle de guet à deux niveaux permet de jeter des pierres sur l'ennemi qui s'approche. Ces installations défensives sur les entrées sont assez semblables à celles que l'on peut trouver dans les châteaux en Europe. On faisait aussi en sorte de supprimer les angles morts des murailles en disposant les pierres en arrondi.

À cette époque, les arquebuses deviennent les principales armes uti-

▲ Château d'Azuchi, département de Shiga. La partie centrale du château est construite avec des soubassements en pierre. C'est à Azuchi qu'on construisit le premier donjon au centre du château, et les châteaux du début du XVIIe siècle reproduisent le modèle d'Azuchi. La construction d'Azuchi commence en 1576. Cliché Senda Yoshihiro.

Les seigneurs de la guerre les plus puissants vers 1560 et leurs domaines. Chacun d'eux avait son blason qui flottait sur les étendards.. Carte J. Derbier.

lisées. C'est pourquoi on se met à construire des chemins de ronde bordés de meurtrières tout autour de l'enceinte fortifiée. On élève également un donjon au milieu du château. À l'origine, le donjon était la demeure du seigneur, puis on se mit à les construire comme un ensemble défensif principal, et peu à peu, il perdit son rôle défensif pour revêtir une fonction symbolique liée au prestige seigneurial.

LE CHÂTEAU JAPONAIS AU XVIE SIÈCLE

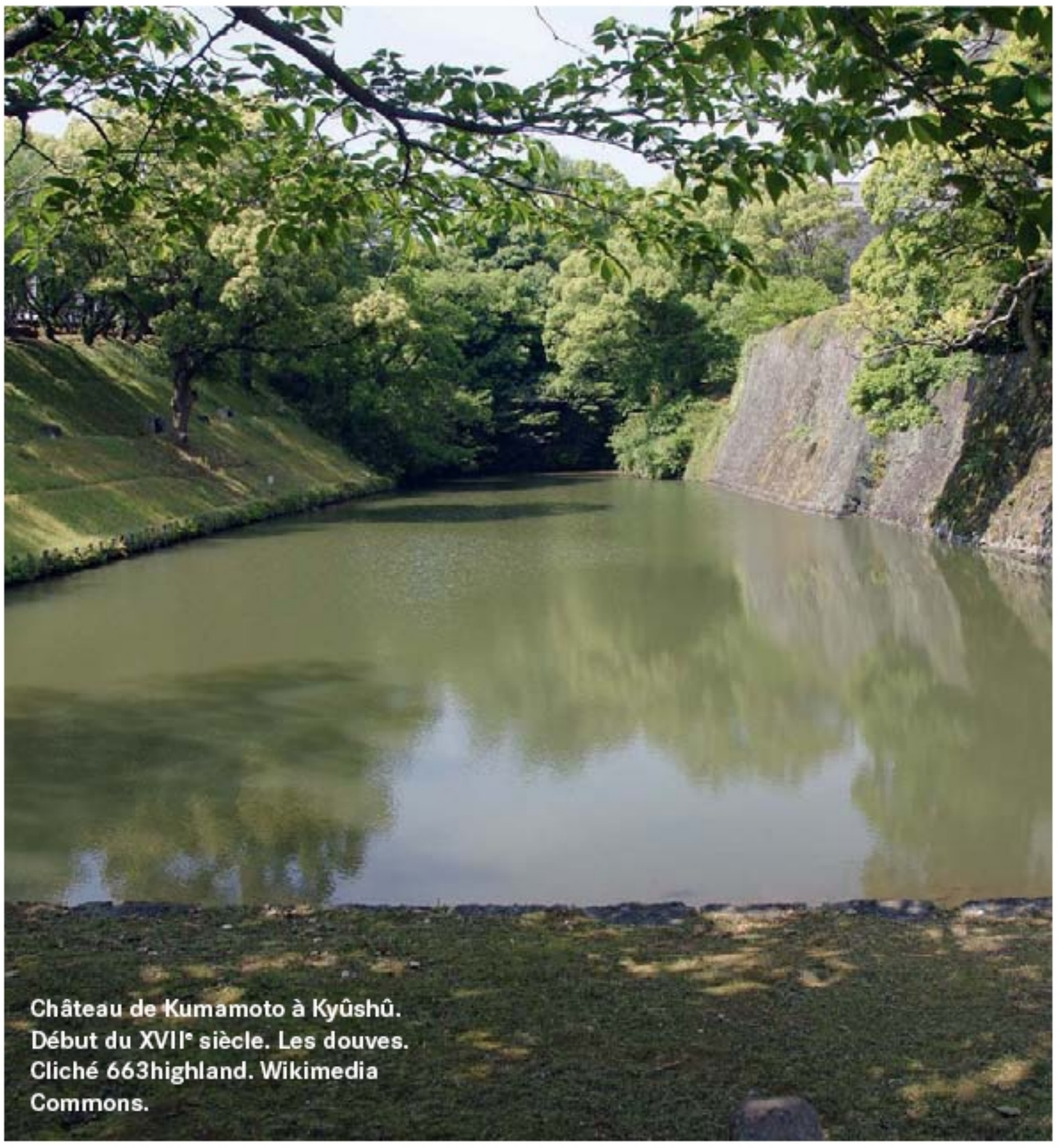
Oda Nobunaga (1534-1582) et Toyotomi Hideyoshi (1537-1598), deux des plus importants *daimyô* de la période Sengoku, sortirent vainqueurs des guerres seigneuriales de la seconde moitié du XVIe siècle et procédèrent à la réunification du pays dans les années 1568-1592. Mais finalement, c'est Tokugawa Ieyasu (1543-1616), *daimyô* lui aussi, qui parvint à réunifier complètement l'archipel au tout début du XVIIe siècle et devint *shôgun* du Japon. Il est le dernier de ces trois unificateurs du Japon de la période Sengoku, littéralement « âge des provinces en guerre », qui s'étale du milieu du XVe siècle à la fin du XVIe siècle. Les *daimyô* provinciaux passèrent dans la vassalité de Nobunaga ou de Hideyoshi et construisirent à leur tour des châteaux imitant le style de ceux de leurs suzerains. Ces châteaux sont désignés sous l'expression de « châteaux de style Nobunaga-Hideyoshi ».

Aux châteaux médiévaux japonais succédèrent les châteaux de l'époque d'Edo (1600-1867), au début du XVIIe siècle, qui apparurent partout dans le pays, châteaux remarquables surmontés d'un donjon et entourés de douves et de murailles de pierre. À cette époque, les travaux engagés pour leur construction sont considérables et, pour édifier ces hautes murailles et ces douves artificielles, on s'établit non pas au sommet des montagnes mais en plaine, là où une ville pouvait aisément se développer. Ces

▲ Château de Kumamoto à Kyûshû. Début du XVII[e] siècle. Avec son plan complexe et ses murs particulièrement élevés, le château de Kumamoto est considéré comme l'apogée de l'architecture castrale japonaise. Les donjons, sur la droite, ont été reconstruits sur plans d'origine au XX[e] siècle. Cliché 663highland, 2009. Wikimedia Commons.

châteaux servirent de point d'appui militaire et politique jusqu'au XIX[e] siècle.

Si on compare les châteaux du Japon à ceux du reste de l'Asie, on remarque aisément que les seconds sont de forme rectangulaire, comme leurs modèles chinois, alors que les premiers sont édifiés dans des sites naturels et qu'ils ne sont pas nécessairement construits sur un modèle rectangulaire ou carré. Quant aux villes seigneuriales accolées aux châteaux telles qu'elles apparaissent à la fin du XVI[e] siècle, leurs demeures sont réparties en cercles concentriques autour du château avec un quartier des samouraïs, un quartier des marchands et un quartier des artisans, la résidence du seigneur occupant le centre. AT



Château de Kumamoto à Kyûshû. Début du XVII[e] siècle. Les douves. Cliché 663highland. Wikimedia Commons.

▲▼ Ci-dessus et ci-dessous. Maquettes reconstituant l'aspect de la ville médiévale. Musée de site d'Ichijôtani.
Cliché J. Derbier, 2005.

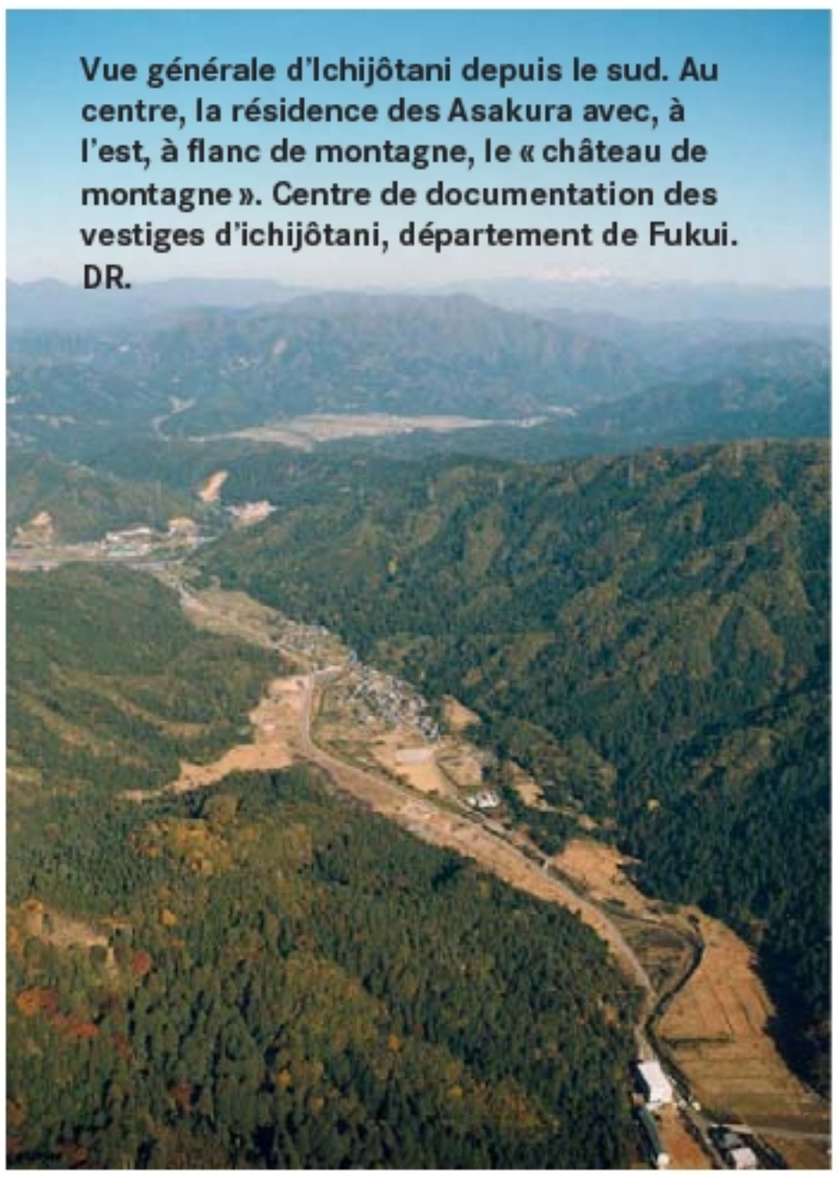
La ville médiévale d'Ichijôtani

Par **Ono Masatoshi,** archéologue, directeur-adjoint du *National Museum of Japanese History* de Sakura. Traduit du japonais par P.-Fr. Souyri.

Située dans le département actuel de Fukui, construite dans les années 1470, Ichijôtani (le Val d'Ichijô), devint la capitale de la province d'Echizen alors sous la domination des seigneurs de la guerre du clan Asakura. Elle fut par la suite attaquée en 1573 par Oda Nobunaga qui cherchait à réunifier le pays, et fut complètement incendiée et détruite. Après la disparition du clan Asakura, la ville se déplaça à Kita no shô dans la plaine voisine (où elle devint Fukui à l'époque d'Edo) et le site fut abandonné et transformé en rizières. Les fouilles ont pu mettre au jour les vestiges entiers d'une ville castrale de l'époque Sengoku.

Les années 1470, date de la construction d'Ichijôtani, correspondent à celles de la guerre d'Ônin (1467-1477). La famille du *shôgun* et celle du *kanrei*, son Premier ministre, sont impliquées dans un conflit qui oppose deux camps, l'Est et l'Ouest, dans lesquels tous les seigneurs du pays sont contraints de se ranger. Ces guerres eurent pour résultat l'affaiblissement considérable du pouvoir politique du *shôgun*, tandis que partout les seigneurs combattaient entre eux pour établir leur hégémonie sur un territoire. C'est ainsi que naquirent localement de petits États régionaux centrés sur le domaine des seigneurs les plus puissants, capable d'imposer leur hégémonie (*sengoku daimyô*). Pour renforcer leur autorité, ces seigneurs s'installèrent dans des sites puissants au pied desquels ils firent construire une ville. C'est le cas d'Ichijôtani dont le site nous renseigne sur la ville autant que sur la structure du pouvoir.

« Ichijô est une vallée au milieu des montagnes », telle est la description qu'en donne dans sa chronique Jinson, abbé d'un monastère de Nara, le Kôfuku-ji. L'image de cette ville est donc celle d'une cité bien défendue au sein d'une vallée encaissée entre des montagnes abruptes. Un château de montagne fut élevé en hauteur sur le flanc de la paroi. On reconnaît une citadelle avec des fossés, et la crête dans son ensemble constitue la ligne de défense de l'agglomération. Il y a une nette différenciation fonctionnelle entre la montagne utilisée comme point d'appui militaire et la partie plane de la vallée qui est le lieu de la vie quotidienne et des activités politiques et économiques. C'est ce que Jinson évoque quand il parle du « château des Asakura à Ichijô ». Pendant longtemps, on garda à l'esprit cette image du château de montagne avec une ville à ses pieds pour caractériser les lieux du pouvoir à l'époque Sengoku.



Vue générale d'Ichijôtani depuis le sud. Au centre, la résidence des Asakura avec, à l'est, à flanc de montagne, le « château de montagne ». Centre de documentation des vestiges d'ichijôtani, département de Fukui. DR.

Or les fouilles d'Ichijôtani ont largement contribué à remettre en question cette vision de la ville seigneuriale du XVI^e^ siècle dans laquelle l'élément militaire défensif aurait été fondamental. On a mis au jour le palais du seigneur, les demeures de ses vassaux samouraïs mais aussi les vestiges de temples et de simples maisons urbaines. Les archéologues ont fait resurgir la réalité d'une ville médiévale avec ses fonctions politiques, économiques

Vestiges de l'ancienne ville médiévale d'Ichijôtani. Cliché J. Derbier, 2005.

et culturelles qui, en temps de paix, paraissaient très importantes, avec une différenciation sociale et fonctionnelle de l'espace entre l'intérieur des portes (*kido no uchi*) et l'extérieur (*kido no soto*).

À L'INTÉRIEUR DES PORTES

À deux endroits particulièrement resserrés de la vallée furent installés des portes avec talus et fossés qui séparent ainsi l'agglomération en deux. À l'intérieur vivait la famille des Asakura et ceux qui étaient au service du seigneur. Au centre, on trouve **le palais des Asakura** : du point de vue spatial comme du point de vue fonctionnel, c'est le cœur de l'ensemble autour duquel est construit la ville. Ce palais est au centre de la partie à l'intérieur des portes, adossé au château de montagne qui le surplombe. Autour du palais proprement dit, des résidences de la famille Asakura et de ses proches : *Naka no goten* qui abritait les proches du seigneur du côté maternel et *Shin goten* avec, devant les bâtiments, deux places.

Porte d'entrée aval de la ville d'Ichijôtani. Cliché J. Derbier.

Le palais des Asakura était de forme carrée, entouré de fossés et de remblais sur trois côtés : sud, ouest et nord. L'entrée se faisait par l'est. Il faisait à peu près 100 m de côté et fut sans doute construit sur le modèle des palais des *shôgun* Ashikaga et des *kanrei* Hosokawa à Kyôto. À l'intérieur du château proprement dit, on

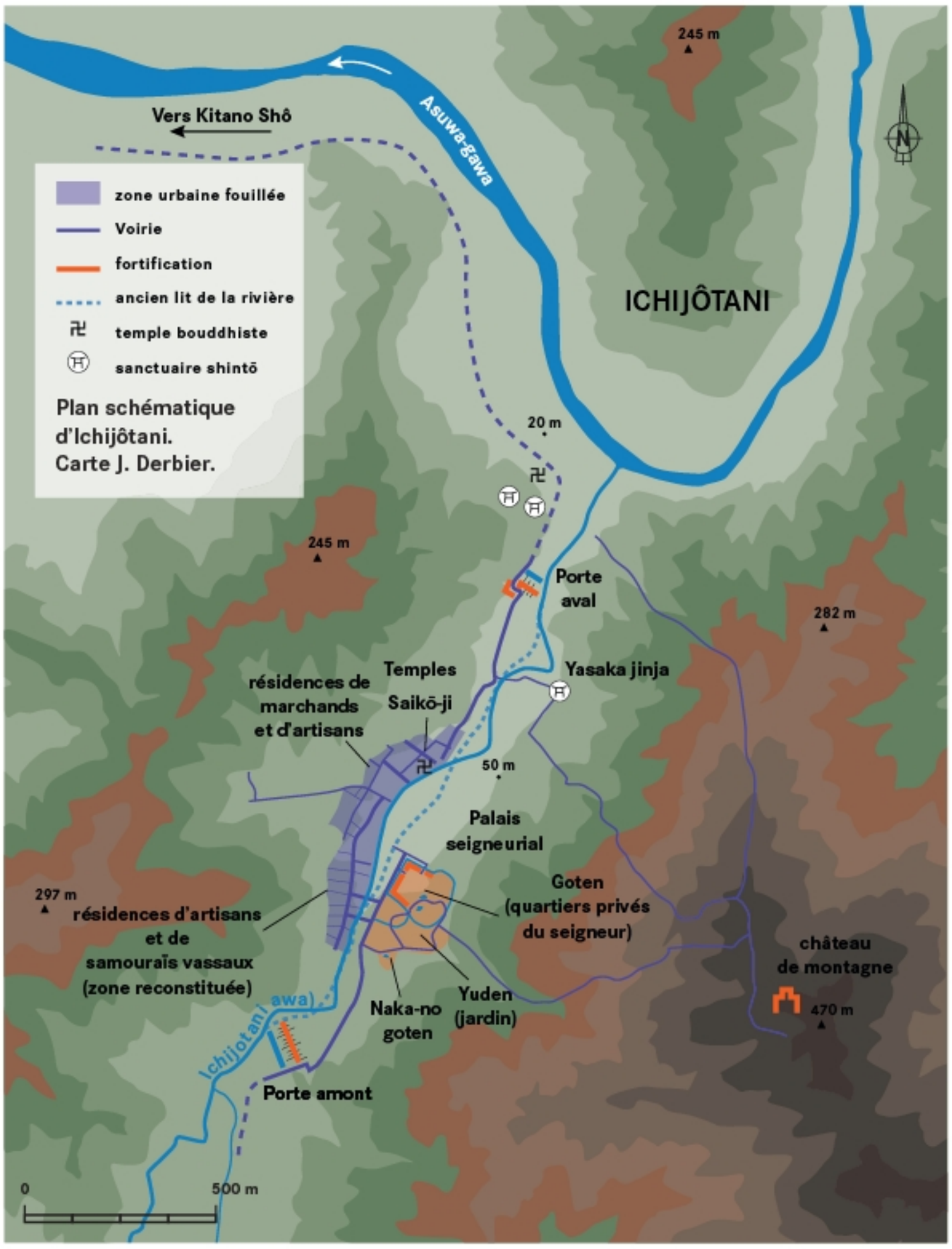
◂ **Partie centrale du palais des Asakura. Autour de la cour et du jardin, au fond à gauche, le *shuden*; à droite, le *kaisho*. À droite de l'étang, le pavillon de thé. Cliché Ono Masatoshi.**

▴ **Fossé, fortification de terre et porte d'entrée reconstituée du palais des Asakura. Cliché J. Derbier.**

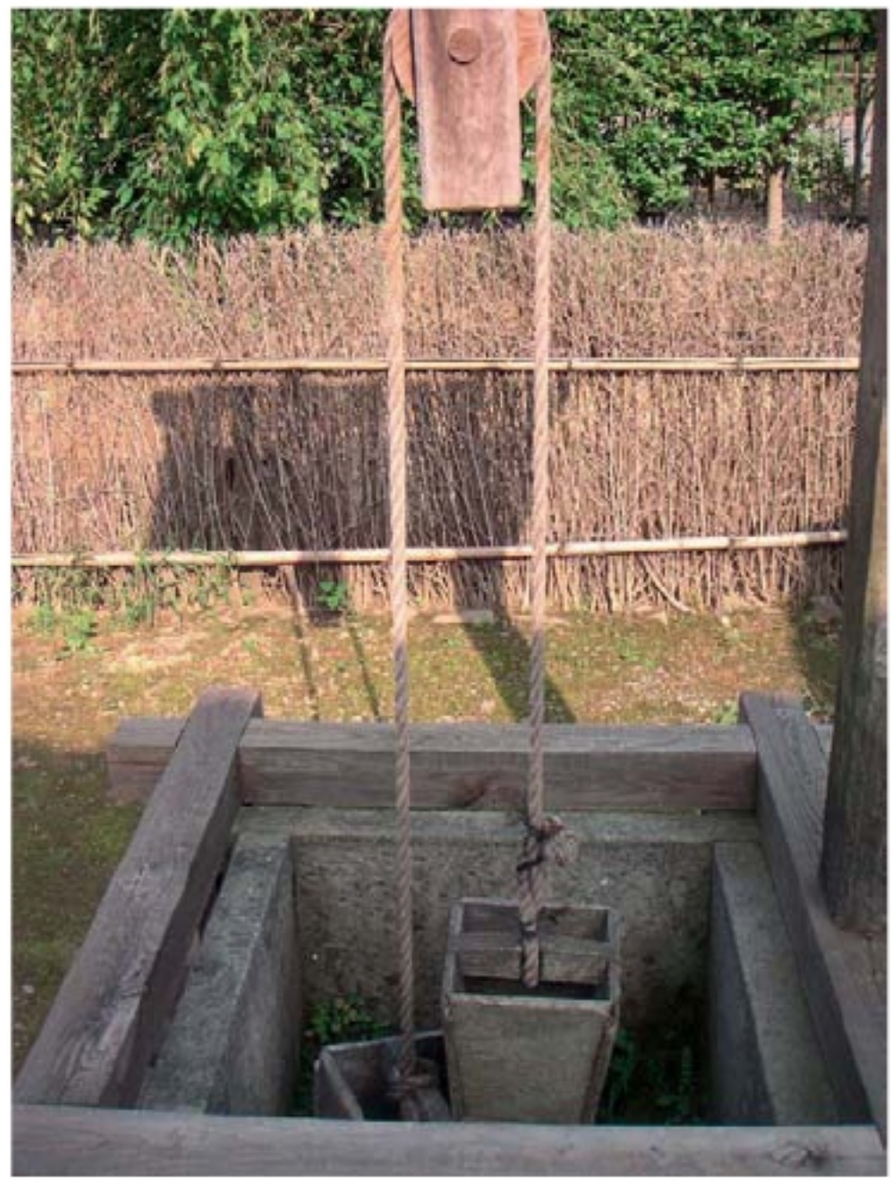
dénombre quinze bâtiments et un jardin avec un assemblage en forme de cascade. L'intérieur de l'espace a pour axe la porte principale et est divisé en deux parties: dans la partie nord, des bâtiments dont la fonction est liée à la vie quotidienne (cuisines, écuries, hangars); dans la partie sud, une cour intérieure avec un pavillon de thé et une estrade pour l'exposition de fleurs qui forment un ensemble avec le jardin déjà décrit au pied de la montagne. Puis deux grands bâtiments qu'on désigne sous le terme de *shuden* et de *kaisho*: le *shuden*, sorte d'*aula,* était utilisé pour les réunions et les cérémonies; le *kaisho* était une sorte de salon, un espace consacré aux banquets et aux arts en chambre qui se déroulaient après les cérémonies officielles. On y pratiquait les rituels du thé, l'art des fleurs, des parfums ou la fabrication de poèmes enchaînés (*renga*) (voir illustration p. 28). Cette partie sud du palais était donc consacrée aux événements qui ne relevaient pas des occupations ordinaires. Par ailleurs, près de la porte, il y avait un champ avec des cibles pour le tir à l'arc.

En 1568, ce palais fut visité officiellement par Ashikaga Yoshiaki qui, de retour à Kyôto, deviendra *shôgun*. On a conservé le contenu de cette visite, depuis le nom des différents bâtiments du palais où eurent lieu les cérémonies jusqu'au menu des banquets. On a pu ainsi confronter les résultats des fouilles archéologiques aux sources écrites, et avec la reconstitution du palais des Asakura, mieux comprendre comment les gens du Moyen Âge se représentaient les châteaux et leur structure spatiale. Les fouilles ont aussi permis de mieux comprendre la structure hiérarchique des groupes vassaliques installés à proximité du palais de leur seigneur. Nous disposons en effet d'un texte célèbre, l'*Asakura eirin kabegaki*, sorte de loi fondamentale du clan Asakura, qui indique entre autres comment l'installation des vassaux dépendait de leur rang, y compris pour ceux qui étaient installés dans des châteaux secondaires à l'extérieur de la ville. Par ailleurs, des temples et des monastères avaient été établis à Ichijôtani à l'intérieur comme à l'extérieur des portes. C'est notamment le cas du Bôdai-ji, qui fut le temple des Asakura durant cinq générations. Cette répartition de l'espace religieux à l'intérieur de la ville évoque déjà celle d'Edo, la capitale des *shôgun* Tokugawa.

Autre particularité du paysage urbain à l'intérieur des portes: un plan en damiers. L'urbanisation de la ville s'est construite autour d'un axe majeur nord-sud de 8 m de large, clairement dégagé par les fouilles, traversant la vallée avec d'autres rues de 8 m de large orientées est-ouest suivant la rivière et des rues perpendiculaires de 6 m de large tandis que des ruelles de 3 m de large permettent de circuler entre les maisons. La distance entre deux rues



Plan schématique d'Ichijôtani. Carte J. Derbier.



▲ Chaque habitation d'Ichijôtani possédait son puits et ses latrines. Cliché Wikimedia Commons, 2005.

ou les dimensions des demeures les plus grandes correspondent à une trentaine de mètres. Du fait de la forme encaissée et allongée de la vallée, il ne s'agit pas là d'un axe qui parcourt l'ensemble et l'unifie mais au contraire d'un axe nord/sud en ligne brisée autour duquel s'est opérée l'urbanisation.

Dans les arrondissements d'Akabuchi et d'Okumano, on voit clairement les effets du projet urbanistique avec des rues parallèles qui partent de la rue principale vers le pied de la montagne et le long desquelles sont installés des temples et des demeures de guerriers. Les maisons qui donnent sur la rue principale sont relativement étroites avec des façades de 6 à 9 m pour une profondeur de 12 à 15m. Chaque zone est délimitée par des rigoles qui entourent et délimitent les bâtiments. Chaque habitation a son puits et ses latrines. Sur la rue principale, on repère des maisons de marchands et d'artisans avec sans doute des devantures. Dans certaines d'entre elles, on a retrouvé des jarres alignées, sans doute utilisées par des teinturiers ou des brasseurs de saké, et des contrepoids de balance. Des maisons de vanniers, de forgerons, de laquiers, de peintres en bâtiment, de fabricants de chapelets, etc. ont clairement été identifiées.

À l'époque d'Edo, les artisans urbains sont regroupés par professions dans certains quartiers : on a ainsi le quartier des charpentiers ou le quartier des forgerons. À Ichijôtani, ce n'était pas encore le cas. Par ailleurs, dans les arrondissements de Kawaidon, de Hirai et de Saitô, on repère les vestiges de maisons de guerriers beaucoup plus imposantes donnant sur la rue principale avec des façades de 30 m et une profondeur de 60 m entourées de remblais et de talus, ce qui laisse penser qu'il y avait à l'intérieur des portes une spécialisation sociale de l'habitat par quartiers.

La population de la ville dans son ensemble était d'au moins 10000 habitants, chiffre minimum, mais aucune donnée fiable ne peut être avancée. Une enquête sur les pierres tombales de la vallée (on en a retrouvé plus de 3000) montre que 65% d'entre elles sont des tombes de femmes et d'enfants, ce qui, même compte tenu de la forte mortalité infantile de l'époque, permet d'entrevoir une forte mortalité féminine.

HORS LES PORTES

L'agglomération située hors les portes possède une fonctionnalité très particulière. C'est par là qu'Ichijôtani est reliée au monde extérieur. À proximité d'Ichijôtani se trouve un carrefour important avec, passant à Kita no shô et à Fuchû, la route du Hokuriku-dô, sorte de route nationale

Intérieur reconstitué d'une maison d'Ichijôtani. Cliché 663highland, 2010. Wikimedia Commons.

depuis la haute antiquité[1] qui mène vers le Mino[2]. D'autre part, la rivière Asuwagawa qu'on trouve au nord, à l'extérieur des portes, permettait de relier par voie d'eau Kita no shô jusqu'au port de Mikuni minato sur la mer du Japon. Naturellement, des agglomérations, Abaga et Tôgô sont apparues aux carrefours de ces routes. Abaga notamment fonctionnait comme centre d'échange et, selon les sources historiques, il s'agissait du « port d'Ichijô avec son quartier d'étrangers[3] ». C'était un port fluvial avec des entrepôts de marchands venus de la capitale où l'on pouvait aussi se procurer des produits venus de Chine. Un marché s'y tenait tous les mois où l'on échangeait du riz, du froment ou de la soie.

Deuxième caractéristique de la ville hors les portes : son espace franc. Là se trouvait le temple Kansô-ji d'Abaga, décrit comme un *kugaijo*, un temple-refuge en quelque sorte, où le *shôgun* Ashikaga Yoshiki – qui avait fui Kyôto – obtint protection. À l'écart de la ville, à Mushano, on a découvert une place pour l'incinération des morts et des fosses communes. Non seulement Abaga mais toute la zone située hors-les-murs relevait de ce principe médiéval qui donne aux abords des villes une sorte de statut spécial. Par ailleurs, on sait que dans la zone nord hors des portes, il y avait une résidence où étaient installés des otages du Kaga, membres de la secte Ikkô[4]. Dans la zone sud se trouvait la résidence de Saitô Tatsuoki qui avait fui le Mino. Et

1 Qui relie la région de la capitale à celles situées le long de la mer du Japon.
2 L'actuelle région de Nagoya.
3 Chinois pour l'essentiel avec peut-être des marchands venus de Corée.

4 La province voisine du Kaga est depuis les années 1470-80 tenue par les fidèles de la secte Ikkô et ceux-ci entretenaient des relations difficiles avec les seigneurs Asakura.

Ashikaga Yoshiaki, candidat au shôgunat expulsé de Kyôto, y trouva aussi refuge et put s'y construire une résidence provisoire. Cette zone à l'extérieur des portes constituait donc une zone-refuge, un lieu de paix. Elle constituait une sorte de seconde ville, neutre en quelque sorte, où pouvaient résider tous ceux qui n'étaient pas liés aux Asakura par des relations de vassalité.

Ichijôtani constitue ainsi un ensemble de deux villes qui fonctionnent selon des principes de nature assez différentes. Lorsqu'ils bâtirent leur nouveau pouvoir politique en pleine guerre d'Ônin, les Asakura ne s'établirent pas seulement à Ichijôtani parce que le site était facile à défendre avec cette longue vallée entourée de montagnes. Ils s'y installèrent aussi parce qu'il existait à proximité, et depuis longtemps, un port fluvial, Abaga, véritable lieu de redistribution des marchandises dans la région et source de profits économiques. Après la destruction d'Ichijôtani, la ville se reconstitua naturellement à proximité, à Kita no shô (la future Fukui), c'est-à-dire au milieu de la plaine, quand on privilégia la fonction économique. Depuis l'époque d'Edo, elle est le centre politique et économique où se trouve aujourd'hui la préfecture.

Plus de 3000 stèles funéraires inscrites ont été retrouvées. Cliché J. Derbier.

Pour empêcher les armées mongoles de débarquer sur la terre ferme, les Japonais élevèrent des murs de pierre en arrière des plages. Des vestiges de ces murs ont été retrouvés à l'extrémité de la plage d'Oki, à Hakata. Cliché DR.

Hakata : un port avec son quartier chinois

Par **Ôba Kôji,** archéologue, directeur du patrimoine culturel enfoui de Hakata. Traduit du japonais par P.-Fr. Souyri.

Pour contrôler l'île de Kyûshû et surveiller les relations avec la péninsule coréenne, l'État instaura, au moins dès le milieu du VII^e^ siècle, une administration relativement conséquente à Dazaifu, au nord-ouest de l'île, autour de laquelle se développa une agglomération. À partir des XI^e^ et XII^e^ siècles, Hakata le port situé à proximité de cette cité administrative, se mue peu à peu en une cité marchande fort active et devient, à la fin du Moyen Âge, l'une des principales villes portuaires trafiquant notamment avec la Chine et la Corée.

▲ **Rouleau du *Môko Shûrai Ekotoba* (« compte rendu illustré des invasions mongoles »), 1275-1293. Peinture et encre et sur rouleau de papier. 40 cm x 54,30 cm. Musée des collections imperiales, Tokyo. Cliché Wikimedia Commons, 2009.**

L'ancienne Hakata se trouve sur une terrasse sablonneuse formée à l'embouchure de deux rivières, la Naka-gawa et la Mikasa-gawa. Cette terrasse est divisée en trois grands espaces de collines. La colline n° 1 rejoint la plage de Hakozaki où est installé le grand sanctuaire dédié au dieu Hachiman. L'urbanisation de la colline n° 3, devenue une partie de Hakata, date du XIII^e^ siècle. Elle est nommée dans les sources *Oki-no-hama* (la plage d'Oki).

HAKATA ENTRE VII^E^ ET XI^E^ SIÈCLE

La première mention de Hakata se trouve dans le *Shoku Nihongi*, une chronique historique du IX^e^ siècle qui signale à propos de l'année 759 l'existence du « grand havre de Hakata », c'est-à-dire la baie de Hakata. Par la suite, jusqu'au XII^e^ siècle, aucun document n'évoque Hakata si ce n'est pour parler de la baie. Il est donc impossible d'avoir la moindre idée de ce qu'était ce port à partir des sources écrites. Grâce aux fouilles, nous pouvons pourtant savoir qu'il existait à Hakata quelques bâtiments administratifs où travaillaient des fonctionnaires de rang très modeste ainsi que leurs résidences. Sur le côté nord-ouest de la colline 1, on a retrouvé un puits, des traces de maisons semi enterrées, des trous de poteaux et des sépultures. On a exhumé des boucles de ceinturons, des pierres décorant des ceintures pour des vêtements de fonctionnaires, et des céramiques de style *sueki* sur lesquelles figuraient des sinogrammes à l'encre de Chine indiquant *kami*, c'est-à-dire le « chef » (d'une administration) et *suke*, son « adjoint ».

Un document daté de 688 fait allusion à un « bâtiment administratif du Tsukushi » (*Tsukushi no murotsumi*)[1], dont la dénomination est modifiée dans la première moitié du IX^e^ siècle en *Kôrô-kan*. Il accueillait les délégations offi-

1 *Tsukushi* est l'ancien nom de cette région du nord-ouest de Kyûshû.

Vue aérienne d'Hakata avec l'emprise de la vieille ville en rouge. Cliché DR.

▲ Scène de guerre où Takezaki Suenaga, héros du rouleau, fait face aux armées mongoles. Son cheval est tué sous une volée de flèches, et on remarque une des premières bombes chinoises utilisant la poudre noire, peinte sur le rouleau ultérieurement. Rouleau du *Môko Shûrai Ekotoba* (« compte rendu illustré des invasions mongoles »), 1275-1293. Peinture et encre et sur rouleau de papier. 40 cm x 54,30 cm. Musée des collections imperiales, Tokyo. Cliché Wikimedia Commons, 2009.

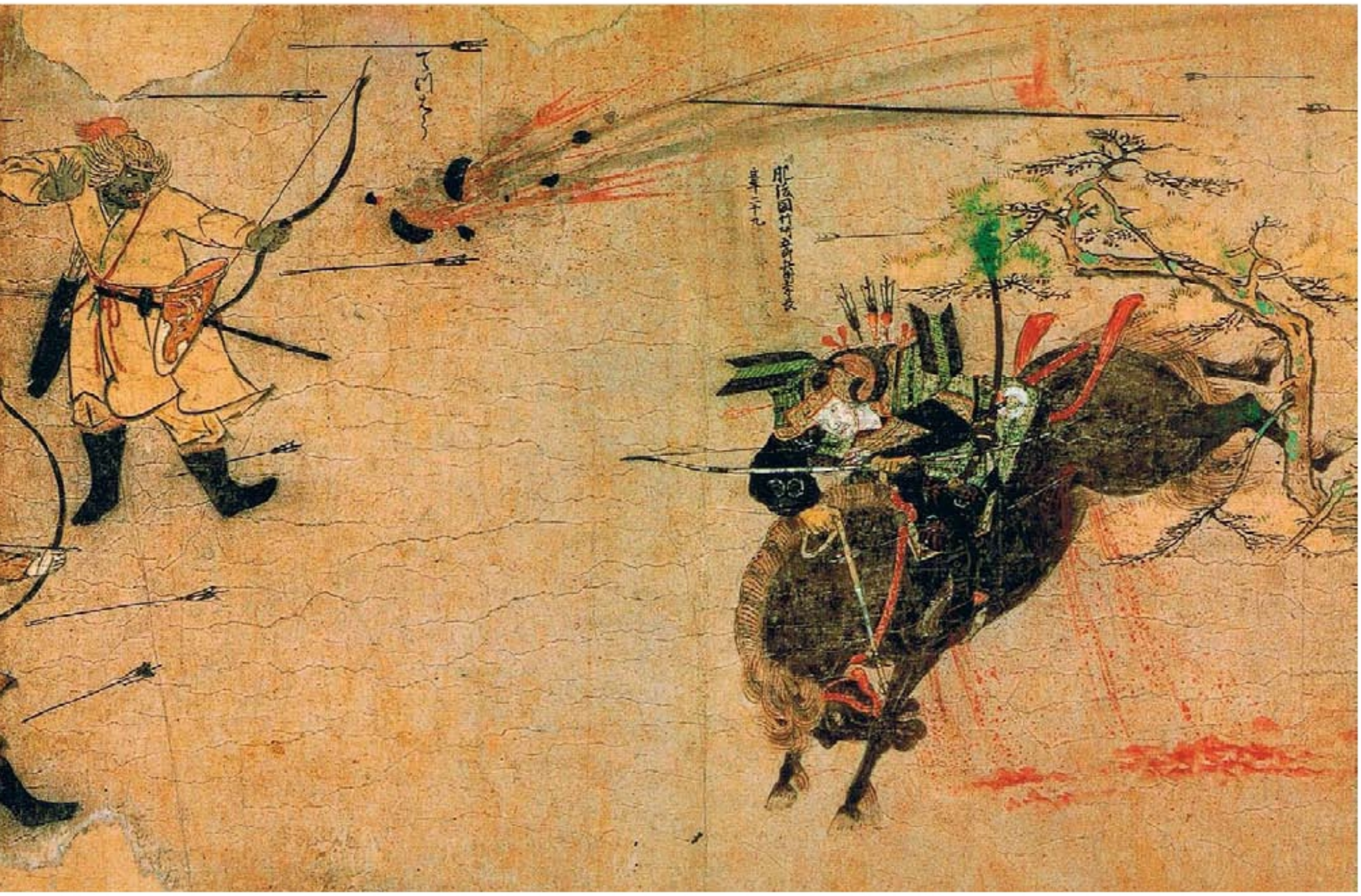
▶ Restes de porcelaines chinoises. Cliché DR.

cielles venues de l'empire Tang ou du royaume coréen de Silla avant qu'elles se rendent à la Cour impériale ou qu'elles s'embarquent pour rentrer dans leur pays. Puis avec l'arrêt des contacts officiels dans la seconde moitié du IXe siècle, le bâtiment fut reconverti pour l'accueil des marchands chinois en visite au Japon. Des fouilles entreprises à partir de 1982 ont exhumé un nombre considérable de céramiques chinoises pour la période correspondant au début de ces échanges commerciaux (fin IXe- début XIe).

Les vestiges du *Kôrokan* disparaissent au milieu du XIe siècle alors que le nombre de structures retrouvées à Hakata s'accroît considérablement à partir de la seconde moitié du XIIe siècle, et c'est sans doute alors qu'apparaît vraiment une ville sur ce site. Le *Kôrokan* est abandonné et la cité médiévale de Hakata sert à l'accueil des étrangers.

UNE VILLE CHINOISE À HAKATA

Dans un document datant de la première moitié du XIIe siècle, il est fait allusion à Hakata-tsu-tôbô, le « quartier chinois du



◂ Tessons de céramique avec le nom du marchand chinois. Cliché Ono Masatoshi.

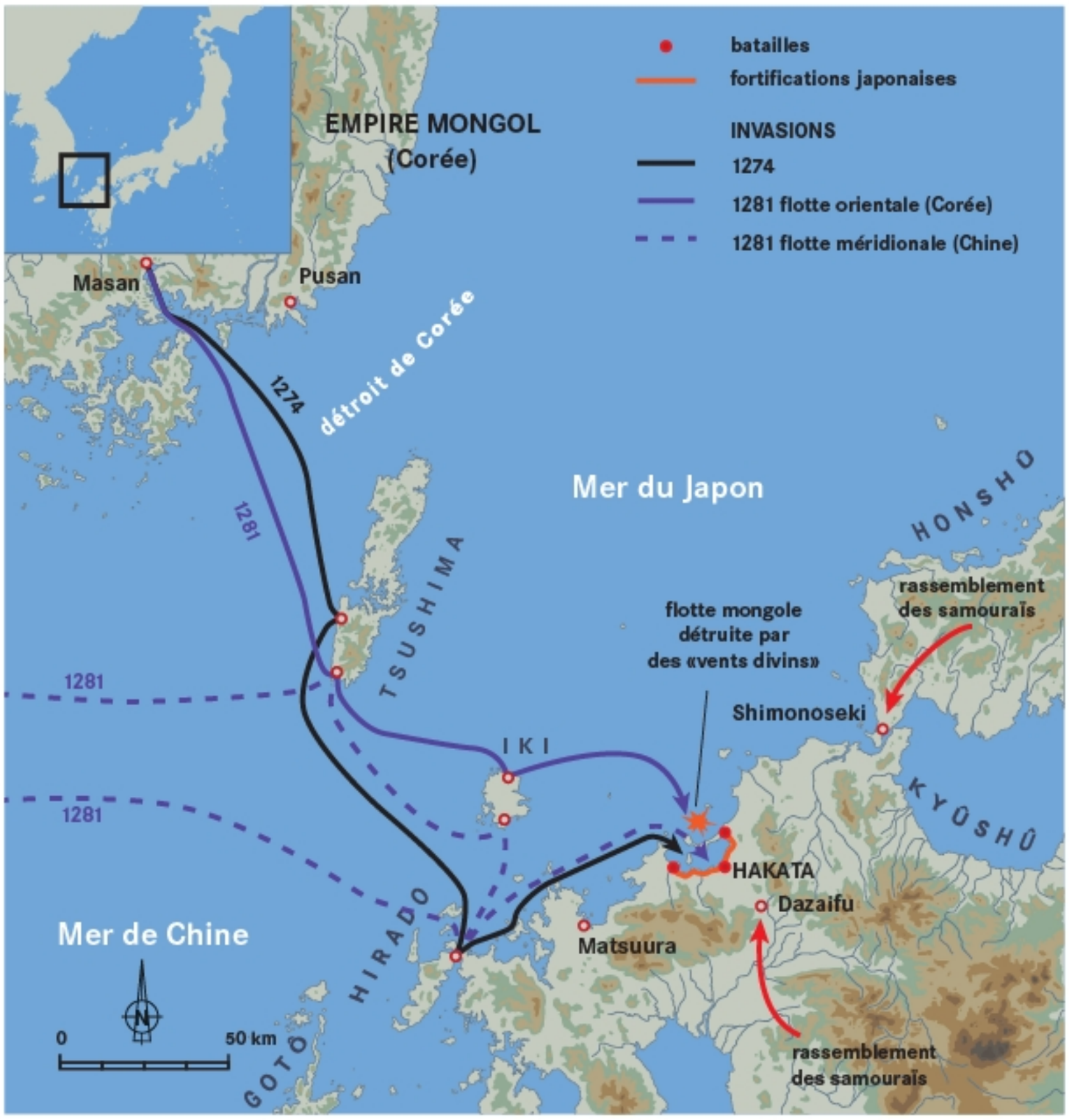
port de Hakata », un espace réservé aux marchands venus de Chine. Sans doute se livraient-ils à un commerce régulier entre le continent et Hakata, connu sous le nom de *jûban boeki*, le « commerce des résidents étrangers ». On pense qu'il se trouvait sur le flanc est de l'actuel sanctuaire Kushida et du parc public de Reisen.

Les vestiges de Hakata à cette époque comprennent des céramiques, des récipients de grande taille, des ratés de cuisson, des vases avec des inscriptions à l'encre noire. Les récipients de grande taille sont de grandes jarres chinoises en céramique ou des bacs de bois qui servaient de récipients pour le transport des parfums ou des produits liquides. Les inscriptions à l'encre de Chine ont été faites lors de l'embarquement des produits, et on pense qu'elles servaient à distinguer leurs commanditaires.

L'ÉPOQUE DES GOUVERNEURS MILITAIRES DE L'OUEST

En 1276, l'empire des Song s'effondre définitivement sous la poussée mongole. Les marchands chinois établis à Hakata se retrouvent isolés de leur patrie. Mais à en juger par les découvertes de céramiques, le commerce avec la Chine aurait perduré.

Pendant la seconde moitié du XIII^e^ siècle, les marchands chinois de Hakata prennent en charge la gestion des bateaux de commerce pour le compte de puissants guerriers, d'aristocrates de la Cour ou de monastères. C'est ainsi que naît un nouveau type de com-



merce entre le Japon et le nouvel empire sino-mongol des Yuan (1234-1368). On retrouve ainsi à Hakata des sceaux, des bagues ou des pièces de monnaie en cuivre sur lesquelles sont gravées des signes d'écriture *phags-pa* (l'écriture mongole alphabétique de cette époque, dite écriture en carré). Par ailleurs, les porcelaines bleues de l'empire Yuan se répandent partout dans l'archipel parmi les guerriers japonais, symboles de leur prestige nouveau.

Par deux fois, en 1274 et en 1281, le Japon connaît des tentatives d'invasion mongole qui sont repoussées. En 1274, le quartier général des troupes japonaises est installé à Okinohama (la plage d'Oki, nom de l'un des quartiers de Hakata), et cette plage deviendra d'ailleurs un champ de bataille. Par la suite, pour empêcher les armées mongoles de débarquer sur la terre ferme, les Japonais élèvent des murs de pierre en arrière des plages de la baie de Hakata. Des vestiges de ces murs ont été retrouvés à l'extrémité de la plage d'Oki.

▲ **Les invasions mongoles au XIII^e s. Carte J. Derbier.**

▶ **Groupe de samouraïs s'élançant à la poursuite des troupes mongoles. Rouleau du *Môko Shûrai Ekotoba*. Musée des collections imperiales, Tokyo. Cliché Wikimedia Commons, 2009.**

À la fin du XIII^e siècle, pour faciliter la mobilisation des guerriers vassaux du *shôgun* afin de parer à l'éventualité d'un nouveau débarquement, les autorités installent à Hakata le *Chinzei tandai*, c'est-à-dire une administration de contrôle de la vassalité pour l'ensemble de l'île de Kyûshû. Le gouverneur général de cette administration est un membre de la famille des Hôjô, les régents shôgunaux qui dirigent le régime militaire depuis leur capitale de Kamakura dans l'est du pays. Un réel effort d'urbanisation et la construction de plusieurs routes terrestres datées du début du XIV^e siècle (maintenues jusqu'au XVI^e siècle) sont à l'origine de la nouvelle cité médiévale de Hakata.

▲ **Céramiques enterrées lors des guerres civiles. Cliché Ono Masatoshi.**

Dans l'espace au sud de Hakata-no-hama, on ne retrouve aucun vestige archéologique pour les périodes postérieures à la seconde moité du XIV^e siècle,

et l'on sait par un plan de la ville daté du début du XVII[e] siècle, que ce lieu était couvert de champs.

OKI-NO-HAMA À SON APOGÉE

Après les invasions mongoles (1274 et 1281), la zone (700m x 300m) d'Oki-no-hama (colline n°3) est rapidement urbanisée. Il semble qu'il n'y ait pas eu de découpage de la ville en damiers comme ce fut le cas à Hakata-no-hama. Des temples bouddhiques furent construits, tels le Shômyôji ou le Myôrakuji.

Dans la seconde moitié du XV[e] siècle, on démolit les murailles construites face à la mer pour gagner de la place et étendre la ville. Les céramiques retrouvées sont de facture chinoise et coréenne, parfois vietnamienne ou siamoise.

LES DÉBUTS DE LA VILLE PRÉ-MODERNE

Hakata fut victime des guerres seigneuriales du XVI[e] siècle et fut incendiée à plusieurs reprises. On retrouve, pour la fin du XVI[e] siècle, des piles d'assiettes ou de bols de porcelaines qui ont été soudainement placés dans l'eau. Il ne s'agit pas du tout de séries ébréchées ou jetées pour s'en débarasser mais plus sûrement de marchandises qui ont été immergées pour empêcher qu'elles ne soient détruites ou pillées.

Avec l'attaque de la ville par les seigneurs Ryûzôji du Hizen en 1583, suivie en 1585, de celle des seigneurs Shimazu de Satsuma, une nouvelle ville est construite. Les rues changent d'emplacement tandis que les structures d'habitation paraissent bien plus importantes. On passe alors à une autre ville, la Hakata pré-moderne. En 1587, Toyotomi Hideyoshi chasse les Shimazu, restaure l'ordre dans la grande île de Kyûshû et rétablit la prospérité d'une ville qui avait été dévastée. Aussitôt Hakata se reconstruit selon un plan en damiers rectangulaires. Elle fut de nouveau détruite en grande partie par les bombardements aériens au cours de la Seconde Guerre mondiale, mais a été reconstruite à peu près selon le même plan pour former l'actuel quartier de Hakata au sein de la ville de Fukuoka, la 4[e] ville du Japon. AT

Kusado sengen, Kusado-les-mille-maisons

Par **Ono Masatoshi,** archéologue, ancien directeur-adjoint du *National Museum of Japanese History* de Sakura
et **Pierre-François Souyri,** professeur d'histoire japonaise à l'université de Genève

Été 1961. Grande sécheresse. Des fouilles sont menées sur un îlot au milieu de la rivière près de son embouchure dans la mer Intérieure à Fukuyama, département de Hiroshima. Une ville médiévale datée des XIII[e]-XV[e] siècles surgit du sol. Il s'agit de Kusado Sengen, Kusado-les-mille-maisons, une ville fantôme évoquée par des légendes dans les chroniques locales de l'époque d'Edo (1600-1867). Cette bourgade avait été enfouie sous le lit de la rivière. La découverte est le fruit d'une campagne très brève menée en une semaine. On retrouve des traces de bâtiments avec leurs piliers, des puits, de la céramique et des objets en laque, mais pas de « trésor » particulier.

Kusado sengen est situé à proximité de la mer Intérieure qui relie la région du Kinki plus à l'est, le centre historique du pays avec les villes de Nara, Kyôto, Ôsaka et Kôbe, d'une part et le nord de Kyûshû d'autre part, avec l'ancienne ville portuaire de Hakata, véritable « fenêtre » du Japon sur le continent (voir p. 38). La mer Intérieure a toujours constitué une artère fondamentale pour les échanges et le commerce de tout le Japon occidental. À proximité immédiate de cette fouille est située la ville de Fukuyama, ville seigneuriale bâtie au début du XVII[e] s., traversée par la rivière Ashida, aujourd'hui la deuxième ville du département. En 1673, suite à des crues exceptionnelles de l'Ashida, on fit une brèche dans la digue pour préserver la nouvelle ville seigneuriale. Ceci eut pour conséquence de modifier le cours de la rivière et de submerger ce qui restait de la petite agglomération, partiellement abandonnée. Les gens de la région savaient qu'autrefois, il y avait eu là une ville, et lors de sécheresses, on voyait apparaître des traces de structures anciennes affleurant sous les eaux.

Trois grandes campagnes de fouilles eurent lieu entre 1961 et 1965. Elles mirent en évidence une île au milieu du fleuve avec les restes d'une cité enfouie. Puis des fouilles plus localisées ont continué jusqu'en 1994. Un musée de site a été installé en 1989 à Fukuyama dans l'ancien château.

La ville médiévale remonte au XIII[e] siècle et s'étendrait vraisemblablement sur une surface d'un km² (dont à peine un dixième a été l'objet de fouilles) lors de sa période de prospérité maximale au XV[e] et au début du XVI[e] siècle, avant d'entrer en déclin (ensablement ?, concurrence de la nouvelle ville seigneuriale ?). Entourée d'un fossé et d'une palissade, la ville comptait de nombreuses habitations (on en a identifié 320), des rues, une route pavée et des résidences plus conséquentes probablement des habitations de personnages plus importants, des quais, des puits (plus de 200), des jardins dans les espaces étroits entre les habitations. Des échoppes d'artisans forgerons, potiers, teinturiers, fabricants de chaussettes… ont été identifiées. On a exhumé également des milliers de tablettes de bois (*mokkan*) utilisées pour indiquer les marchandises et leurs prix, les reconnaissances de dettes aussi. Il semble que des prêteurs d'argent étaient installés en nombre relatif dans cette cité. Ces tablettes révèlent un univers du commerce et de l'usure qu'aucune documentation ne laissait prévoir à une telle échelle.

Dans la discipline archéologique, la signification d'une pareille découverte n'échappa à personne, et l'été 1961 peut être considéré comme une date marquante de l'histoire de l'archéologie japonaise. C'était la première fois que des archéologues japonais découvraient « une ville médiévale », et on peut dire, sans exagérer, que de cette découverte date le début d'une archéologie du Moyen Âge au Japon.

Bien entendu, il existait déjà des relevés sur des vestiges médiévaux. Mais beaucoup de ces relevés ou de ces enquêtes de terrain portaient principalement sur des artefacts d'une nature particulière : fours de potiers, sutras enfouis, tombes ou vestiges castraux. L'objectif de ces fouilles était d'enquêter de manière précise sur l'histoire de la céramique, celle des stèles et des pierres tombales, ou encore sur l'histoire des châteaux. Mais des enquêtes ou des fouilles portant sur les vestiges *a priori* les plus répandus et les plus universels, qui existent partout dans le pays, tels que bourgades ou villes, c'est-à-dire les lieux de vie des gens, il n'y en avait aucune.

Cette fouille constitua un choc parmi les médiévistes car aucun document écrit n'évoquait une agglomération d'une pareille ampleur. Elle laisse implicitement penser que d'autres agglomérations du même type ont pu exister sans que nous ne puissions le savoir pour l'instant avec précision. Elle indique une urbanisation du Japon médiéval plus avancée que prévu.

◂ Kusado sengen. Reconstitution d'un quartier de la ville médiévale au musée d'histoire de la préfecture d'Hiroshima. Cliché Carpkazu, 2007. Wikimedia Commons.

▴ Vue aérienne du site en 1974. Cliché Japan Ministry of Land, Infrastructure and Transport. Wikimedia Commons.

Les vestiges de Tosaminato et le clan seigneurial des Andô

Par **Sakakibara Shigetaka,** archéologue, chargé des fouilles à Tosaminato. Traduit du japonais par P.-Fr. Souyri

Le lac Jûsanko (mot à mot « Les Treize Lacs ») s'étend à l'embouchure de l'Iwaki-gawa. C'est un lac d'eau saumâtre qui communique avec la mer du Japon et dont les eaux douces se mélangent à l'eau salée de la mer. Sur la côte occidentale de ce lac, sur une lagune sablonneuse effilée en forme de péninsule, se trouve le site de Tosaminato (mot à mot « Les Treize Ports » d'après les idéogrammes utilisés). Tosaminato-en-Tsugaru dans l'ancienne province d'Ôshû est cité comme l'un des « trois ports et sept havres » dans le *Kaisen shikimoku* (« Règlements de navigation autour de l'archipel ») établi au XVI^e^ siècle, et était connu comme l'un des principaux ports situés dans le nord du Japon à la fin du Moyen Âge. Aujourd'hui, on prononce *Jûsanminato* mais jusqu'au milieu du XIX^e^ siècle, on prononçait *Tosaminato*. En fait *tosa* serait un mot d'origine aïnoue, *tosam*, qui évoque la berge d'un lac ou d'un étang. Néanmoins, les experts ne sont pas tous d'accord sur cette étymologie aïnoue.

La campagne de fouilles archéologiques de Tosaminato, petite ville qui se trouve à la pointe nord-ouest de la péninsule de Tsugaru, face à la mer du Japon, dans l'actuel département d'Aomori, à l'extrême nord de l'île japonaise principale de Honshû, a permis la mise au jour d'une agglomération portuaire médiévale dans le nord de l'archipel. Les fouilles ont commencé en 1991-1993, à l'initiative du Musée National d'histoire et d'ethnologie de Sakura, et se poursuivent depuis sous la direction du Comité des affaires éducatives du département d'Aomori.

Un port fondé au XIII^e^ siècle

On pensait autrefois que Tosaminato avait été établi dans la seconde moitié du XII^e^ siècle comme point d'appui des échanges entre les contrées septentrionales et la dynastie seigneuriale des Fujiwara du Nord établie à Hiraizumi. D'après les fouilles récentes, on a pu montrer que le port était plus tardif et avait été mis en place au cours du XIII^e^ siècle. À l'origine, le port était installé dans la zone à proximité du canal, entre le lac et la mer qu'on appelle Maehata. Maehata était autrefois un débarcadère où se rencontraient ceux en charge du transport fluvial et lacustre et les marins qui transportaient les produits dans la mer du Japon. La période au cours de laquelle ce port fut le plus prospère s'étend entre le milieu du XIV^e^ et le milieu du XV^e^ siècle. On a mis au jour les vestiges d'un quai de débarquement des marchandises pavé de petites pierres sur plus de 200 mètres. On a également retrouvé de gros blocs de pierre qui protégeaient la côte de la mer, des pieux en bois dont on pense qu'il s'agit des vestiges d'un pont, ainsi que des cordes qui servaient à hâler les navires. À cette époque, Tosaminato constituait, comme le port de Hakata à Kyûshû, une sorte de terminal prospère du commerce avec les contrées étrangères. Aujourd'hui, l'agglomération de Jûsan (Tosa) ne compte que 800 âmes, mais on sait qu'à la fin du Moyen Âge, la population de ce port était bien plus nombreuse.

C'est la famille seigneuriale des Andô qui, dès le XIII^e^ siècle, dominait cette région septentrionale du Japon et fonda sans doute le port. En 1423, le chef du clan Andô envoie des cadeaux au *shôgun* de Kyôto, et parmi les produits offerts, on relève des fourrures de loutre de mer et du *konbu*, une algue comestible. Il s'agit de produits particuliers provenant de Ezo-ga-shima (actuelle île de Hokkaidô), et les Andô exprimaient-là de manière symbolique l'extension de leurs bases économiques dans les contrées septentrionales. Dans le sud du Hokkaidô, les Wajin (les Japonais) avaient établi des forts (*tate*) qui étaient aussi des lieux de traite où Wajin et Ezo (les Aïnous) échangeaient leurs produits. Ces forts étaient pour la plupart sous le contrôle de membres du clan des Andô. Par ailleurs, les fouilles menées à Tosaminato ont permis d'exhumer de nombreuses céramiques : en plus des céramiques chinoises bleues et blanches, on a retrouvé toutes sortes de poteries d'origine plus locales, des céramiques Seto (de la région de Nagoya), Echizen (région de Fukui), Suzu (région d'Ishikawa), ce qui nous permet de comprendre qu'il existait un axe commercial nord-sud le long des côtes de la mer du Japon.

Un port de commerce international

Les fouilles de Tosaminato s'étirent sur une superficie considérable, 1,5 km dans la direction nord-sud et 0,5 km dans la direction est-ouest. À peu près au centre de la longue péninsule lagunaire avait été bâtie une grande fortification avec talus et fossé d'est en ouest. Au nord de cette ligne de fortification se trouvait le centre de la ville au moment de son expansion maximum, avec des résidences d'habitations séparées par des voies en damier selon deux axes nord-sud et est-ouest. Les Andô s'étaient fait bâtir une résidence que l'on pense se trouver aux environs de l'école primaire de l'actuelle agglomération de Jûsan, au nord et à proximité du rempart. Les fouilles ont permis de retrouver en très grand nombre des céramiques chinoises mais aussi des objets d'usage quotidien comme des bols, assiettes, plats, jarres et briques de style Seto, des pots, des jarres et des mortiers de style Suzu. On a également découvert des objets de haute facture comme des bols à thé de type Tenmoku importés de Chine, des vases en céramique bleue de Corée ou de style Seto. Par ailleurs, on a retrouvé, dans les vestiges d'un puits, des plats de type *kawarake*, très rares dans ces contrées

▲ Vestiges du manoir des seigneurs Andô. Cliché DR.

nordiques. Tout ceci laisse à penser que se déroulaient dans la demeure seigneuriale des banquets et des cérémonies imitées de celles qui avaient lieu à la même époque à Kyôto.

Cependant, la montée de la puissance des seigneurs Nambe originaires de Nukanobu dans la partie orientale de l'actuel département d'Aomori, puis l'invasion par ces derniers de la région de Tsugaru aboutit en 1432 à la défaite des Andô qui sont contraints de s'enfuir et de se réfugier plus au nord à Ezo-ga-shima (aujourd'hui Hokkaidô). Le shôgunat de Muromachi intervient alors pour imposer un compromis qui permet aux Andô de revenir à Tosaminato. Ils tentent de reconstruire la ville en déplaçant le centre de la cité au sud de la ligne de fortifications, mais ils subissent un nouveau raid de la part des Nambe en 1442 et sont de nouveau vaincus. Cette fois-ci, les Andô perdent définitivement le port de Tosaminato. Le site n'est guère utilisé par les Nambe, et on sait par les fouilles qu'en moins d'un siècle, le port que l'on avait cessé d'entretenir fut envahi par les sables.

Un petit port fut de nouveau reconstruit à cet endroit au début du XVII[e] siècle, à l'origine de l'actuelle bourgade de Jûsan-minato.

Le bouddhisme japonais

Par **Bruno Bioul,** *Archéothéma*

Le bouddhisme pénètre officiellement au Japon au milieu du VI^e^ siècle apr. J.-C. À cette époque, dans l'archipel, on rend un culte aux esprits qui sont présents dans les sanctuaires et à toutes les manifestations des forces de la nature considérées comme « pas ordinaires » : êtres humains, animaux, végétaux, montagnes, etc., c'est-à-dire tout ce qui possède une vertu suréminente. Ces cultes seront ultérieurement désignés sous le nom de shintô, « la voie des *kami* » c'est-à-dire des « dieux » ou des « divinités », à savoir les puissances du ciel et de la terre. Des rites sont exécutés pour conserver l'équilibre de toutes ces forces et éviter de briser l'harmonie entre les hommes et les *kami*: on croit en la survivance d'une force vitale (*tama*) dans un au-delà très vague : les pays des limbes. C'est la raison pour laquelle le shintô met davantage l'accent sur le temps présent, sur la vie en acte. Le bouddhisme vient en quelque sorte remplir un certain nombre de vides : compréhension de la souffrance et de la mort ; pratique de rites funéraires ; incorporation de l'iconographie bouddhique (le shintô n'avait pas de statues de divinités) ; prières pour s'assurer la bienveillance des *kami* par l'emploi « magique » des *sutra*, etc. Au VI^e^ siècle, le bouddhisme inquiète car Bouddha est considéré comme un *kami* étranger qui risque d'attirer les foudres des *kami* locaux. Mais grâce à la famille Soga et à la bienveillance du prince Shôtoku Taishi (574-622) puis de l'empereur Temmu (672-686), il finira par s'imposer. Six sectes caractérisent cette période : *sanron*, *jôjitsu*, *hossô*, *kusha*, *ritsu* et *kegon*, la plus importante, appartenant toutes au Grand Véhicule.

À la période Heian (794-1185), le bouddhisme japonais se transforme pour s'adapter davantage à la sensibilité religieuse du peuple. Pour gagner les classes populaires, le bouddhisme cherche alors l'appui des divinités locales pour faire progresser l'alliance des deux religions. En effet, l'empereur Kammu s'inquiète de l'influence grandissante du bouddhisme sur l'État et décide de changer de capitale afin d'éloigner la Cour de la présence des moines en créant Heian-kyô en 794. Le bouddhisme doit alors trouver un nouvel élan, retrouver son authenticité spirituelle quelque peu obscurcie par sa puissance matérielle. Deux maîtres se chargeront de ce travail : Saichô (Dengyô daishi) et Kûkai (Kôbô daishi). Le premier importe le *tendai*, c'est-à-dire la doctrine de l'école chinoise du Mont Tiantai qui, s'appuyant sur le « sutrâ du Lotus », affirme que tout homme est un bouddha en puissance ; le second, revenu de Chine lui aussi, introduit le bouddhisme ésotérique en créant la secte *shingon* (« parole vraie ») dont l'enseignement met l'accent sur le corps et la parole, l'ascèse et les rituels complexes enseignés oralement de maître à disciple. Le but de ces deux réformateurs était de rendre le bouddhisme « plus japonais » ou « moins étranger » que celui de la période précédente. Dès lors les *kami* deviennent des *bodhisattva* ou des *avatars* (*gongen*) du Bouddha : ils sont la « trace descendue sur terre » (*suijaku*) des *bouddha* qui, eux, sont l'« état originel » (*honji*) des *kami* : le terme technique qui les désigne est donc *honji suijaku*. Les *kami* perdent leurs caractères spécifiques pour s'assimiler fonctionnellement et existentiellement aux *bouddha* et devenir de la sorte des « *kami* bouddhiques » On atteint-là un véritable syncrétisme shinto-bouddhique.

Lors de la période suivante, celle de Kamakura (1185-1333), cinq maîtres du bouddhisme japonais marquent alors l'histoire du Japon : Hônen (1133-1212) et Shinran (1173-1262) favorisent la diffusion de la pensée d'Amida, un des grands *bouddha* du panthéon qui voulait amener tous les êtres à l'Éveil ; Nichiren (1222-1282) s'attache à placer au centre de la vie religieuse le « *sutrâ* du Lotus » ; Eisai (1141-1215) et Dôgen (1200-1253), eux, développent la pratique du *zen*, originaire de Chine. L'amidisme en particulier promettait à tous la renaissance dans la « Terre Pure » du bouddha Amida à condition de s'en remettre à sa miséricorde : délivré de toutes contraintes, l'homme était assuré d'atteindre l'Éveil sans effort grâce à l'infinie bonté du bouddha Amida. Il lui suffisait d'avoir la foi et d'invoquer Amida (*nenbutsu*). Cette compassion d'Amida envers tous les hommes, même le pire des pécheurs, a assuré au bouddhisme un succès populaire. Nichiren, lui, considérait que tout homme devait participer à la vraie nature du bouddha pour réaliser son propre réveil ; et cela ne pouvait se faire qu'en s'appuyant sur le « sutrâ du Lotus ». Son intransigeance fut telle que ce moine demanda au gouvernement d'interdire toutes les autres sectes bouddhiques, sans être écouté cependant. Quant aux deux derniers maîtres, Eisai et Dôgen, ils introduisirent la pensée *zen* au Japon : chaque homme peut participer à la nature du Bouddha par l'esprit. Cette vérité suprême, l'Eveil (*satori*) ne peut être atteinte que par la réflexion à partir d'énigmes et par la pratique du *zazen* la méditation assise. De Chine, Eisai introduisit au Japon la secte *rinzai* et Dôgen fonda la secte *sôtô* : ces écoles zen connurent un grand succès, surtout chez les guerriers car elle exigeait une discipline rigoureuse et permettait l'unité de l'esprit et du corps.

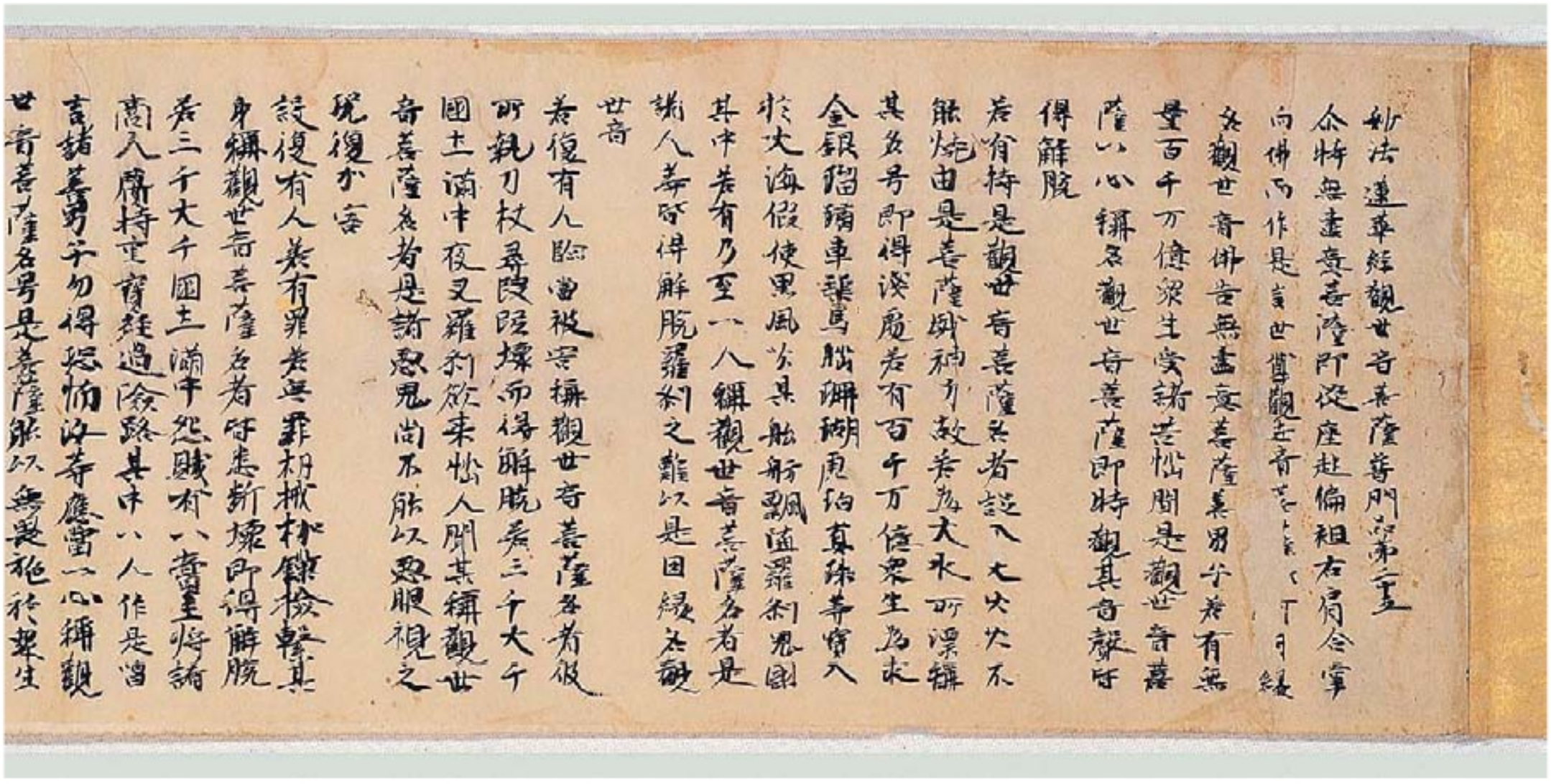
▲ **Grand Bouddha (*Daibutsu*) de Kamakura, au Japon. Cette statue de bronze fait 11,40 m de haut et pèse 93 tonnes. Cliché Dirk Beyer, 2005. Wikimedia Commons.**

À partir de la période d'Edo (1603-1867), le bouddhisme se « fonctionnarise » : le pouvoir des *shôgun* Tokugawa s'appuie sur les moines qui deviennent les yeux et les oreilles du gouvernement. Le bouddhisme se vide peu à peu de sa substance spirituelle et a du mal à répondre aux besoins du peuple. D'autres doctrines en profitent : le shinto et surtout le confucianisme (le christianisme ayant été introduit au XVI^e^ s. par les Jésuites est interdit en 1614).

Petit sanctuaire shintô au pied d'un cryptomère pluricentenaire sur le site de l'ancienne ville monastique d'Heisenji (département de Fukui) détruite en 1574. Cliché J. Derbier.

Daibutsu (grand Bouddha) du temple du *Todai-ji* à Nara. Cliché J. Derbier.

Pierres tombales avec inscriptions en sanskrit au temple Jikôji dans le département de Saitama (nord de Tokyo). Cliché Muraki Jirô.



Enfouir les *sutra*

Sur la trace des croyants dans le Japon médiéval

Par **Muraki Jirô,** chargé de recherches au *National Museum of Japanese History* de Sakura. Traduit du japonais par P.-Fr. Souyri.

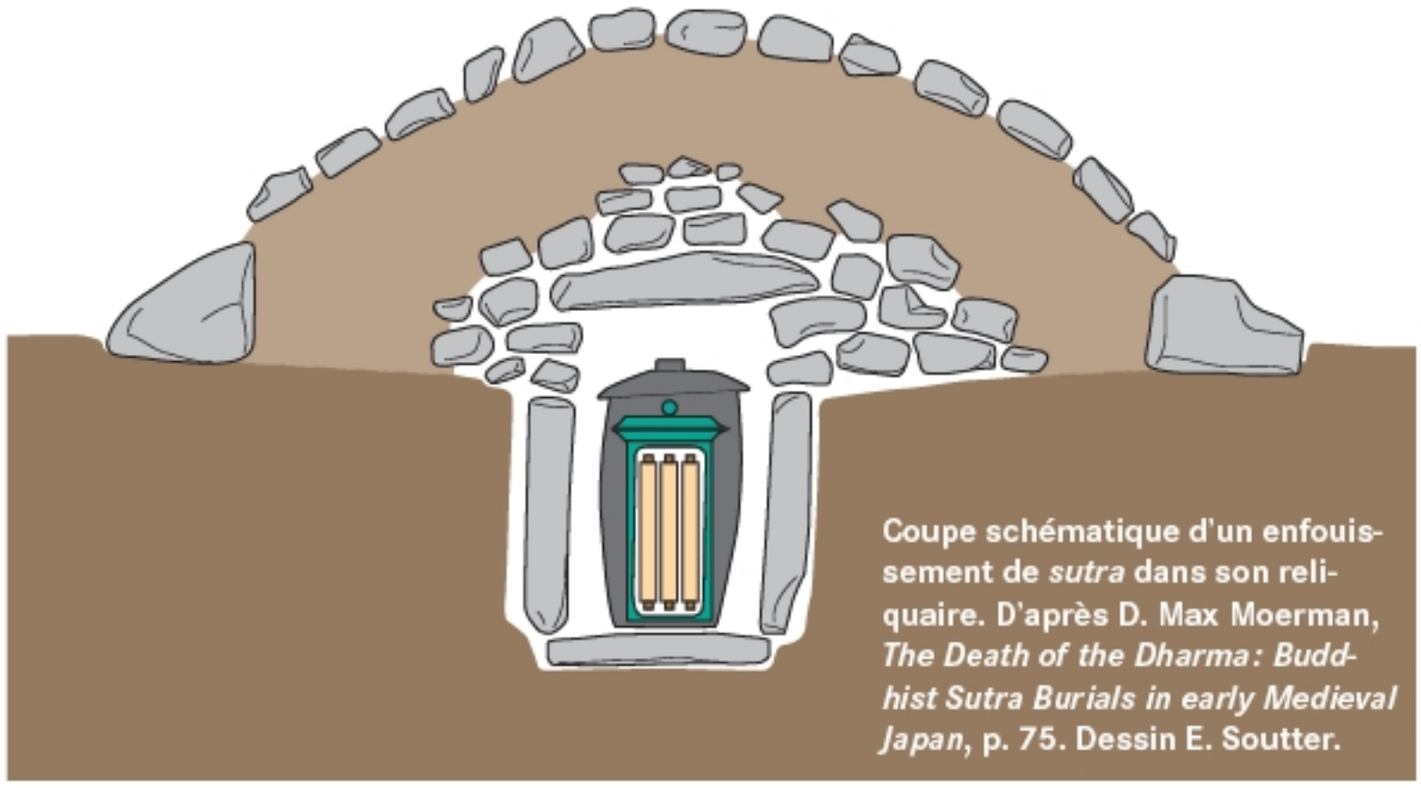
La société médiévale japonaise fut profondément pénétrée par les enseignements du bouddhisme de la Terre Pure. Alors que le bouddhisme pratiqué pendant la période ancienne implique l'étude et ne touche que les couches supérieures de la société, le bouddhisme médiéval s'étend parmi les couches populaires comme une religion du salut.

Les enseignements de la Terre Pure expliquent qu'il n'y a rien à attendre de ce monde mais qu'il est possible de renaître dans un monde futur dans le paradis de la Terre Pure du bouddha Amida. C'est pourquoi il est nécessaire d'accumuler toutes sortes de mérites et de vertus. En plus de construire temples et statues du bouddha, en plus de recopier les *sutra*, il est nécessaire de bâtir des dépôts de *sutra* enfouis et de construire des stupa. Partout on retrouve des traces de ces monuments qui sont d'importants documents historiques évoquant l'extension de la culture bouddhique médiévale et la ferveur des temps. Les reliquaires de *sutra* sont des vestiges religieux qu'on ne retrouve qu'au Japon.

Au début du Moyen Age se répand une forme de pensée millénariste, dite de « la fin de la Loi » : on redoutait que les enseignements du bouddhisme (la Loi) ne disparaissent. On en vint à penser alors qu'il fallait enterrer dans des reliquaires les *sutra* qui transmettraient aux générations futures les fondements de la Loi jusqu'à ce que dans cinq milliards et 670 millions d'années, le bouddha Miroku (Maitreya) qui est le successeur de Çakyamuni ne renaisse dans notre monde. Or dans le *sutra* de la Fleur du Lotus, il est dit que lors de l'apparition du bouddha, les *sutra* jailliront de terre et c'est sans doute ce qui influença cette pratique de laisser en terre de ces *sutra* recopiés. Dès le début du Moyen Âge, on grava les *sutra* sur des planches d'argile. Comme la gravure des *sutra* sur ces tablettes n'était pas chose facile, on finit par placer dans ces dépôts des manuscrits sur papier. Les gens de l'époque savaient pourtant que ces textes ne pourraient être conservés très longtemps. En fait, l'intention de conserver réellement les *sutra* le plus longtemps possible n'était pas si claire. On recopiait des *sutra* et on les enterrait : il s'agissait plutôt d'une pratique pour s'attirer les bonnes grâces des bouddhas.

Or cette pratique est un vrai bonheur pour les archéologues médiévistes car, en plus d'enfouir des textes recopiés, on

◀ **Détail du « sutra du Lotus » conservé à l'intérieur d'une statue-reliquaire du boddhisattva Jizô au temple Shinzen-in, un des temples dépendant du complexe bouddhique du Tôdai-ji à Nara. Des inscriptions supplémentaires nous apprennent que cette copie fut réalisée entre juin et août 1288 par les moines du Tôdai-ji, pour être déposée en offrande à l'intérieur d'une statue de Jizô, alors en cours de réalisation, et destinée à orner le temple Shinzen-in, afin de marquer le lien spirituel entre les deux établissements. H. 15,5 cm. Musée National de Kyoto. D.R.**



Coupe schématique d'un enfouissement de *sutra* dans son reliquaire. D'après D. Max Moerman, *The Death of the Dharma : Buddhist Sutra Burials in early Medieval Japan*, p. 75. Dessin E. Soutter.

Boîtes et jarres de dépôt de sutra. Musée national d'histoire japonaise. Cliché Muraki Jirô.

installait dans le reliquaire toutes sortes d'objets annexes. D'abord une sorte de fourreau de forme cylindrique dans lequel on enroulait le texte recopié. Le plus souvent, ces fourreaux étaient en cuivre mais on trouve aussi des fourreaux en terre cuite ou en bois, ces derniers souvent détériorés. Ces fourreaux étaient également conservés dans un récipient servant à les protéger. Le plus souvent il s'agissait d'objets de la vie quotidienne dont on détournait l'usage en quelque sorte : des pots ou des jarres. Autour, on retrouve aussi de nombreux objets annexes, des miroirs, des dagues de diverses sortes, des céramiques chinoises, des statuettes du bouddha ou encore des peignes ou des éventails. Par ailleurs sur les fourreaux ou les *sutra* eux mêmes, on retrouve parfois le nom de celui qui a accompli l'offrande, avec la date exacte au jour près, ce qui permet de situer avec une grande précision la découverte. En fait les datations sur les céramiques et les miroirs pour les XII^e^ et XIII^e^ siècles ont souvent été effectuées à partir d'objets retrouvés dans les dépôts enfouis.

Le plus ancien de ces reliquaires a été enfoui au Mont Kinpu dans l'actuel département de Nara le 11^e^ jour du 8^e^ mois lunaire (24 septembre) de 1007. Il fut établi par le personnage le plus puissant de l'époque, Fujiwara no Michinaga. En fait Michinaga mit une dizaine de jours depuis la capitale pour se rendre en personne sur cette montagne abrupte assister à la cérémonie d'enfouissement. Il raconte son voyage dans ses notes journalières, le *Midô kanpakuki*[1]. En fait, la boîte en cuivre de forme cylindrique qui fut enfouie par Michinaga au Mont Kinpu a été exhumée. Sur la tranche est noté outre le nom de Fujiwara no Michinaga, la date exacte de la cérémonie d'enfouissement, date qui correspond à celle indiquée dans son journal. Que les sources écrites et archéologiques puissent correspondre à ce point au jour près, est quelque chose d'assez rare. Le rouleau en cuivre a donc été classé au patrimoine national.

Le Mont Kinpu est un espace sacré assez typique de l'époque. Mais de tels reliquaires ont été retrouvés dans d'autres lieux sacrés comme les trois montagnes de Kumano notamment à Nachi. Plus de cent de ces boîtes cylindriques, parfois de simples fragments, ont été retrouvées. Par les inscriptions relevées sur la tranche, on sait d'où venaient les pèlerins qui fréquentaient ces espaces sacrés : des gens en grand nombre issus des provinces de Shinano et de Mino. Des modèles cylindriques fabriqués en Harima ont été apportés jusque sur le site.

Mais les dépôts ne sont pas uniquement situés dans des endroits sacrés. Le plus souvent, on les trouve à proximité de l'endroit où vivait le commanditaire du reliquaire, dans l'enceinte d'un temple ou d'un sanctuaire ou à flanc de colline ou

1 Traduction en français avec notes par Francine Hérail, *Notes journalières de Fujiwara no Michinaga, ministre à la cour de Hei.an (995-1018)*, éditions Droz, Genève, 1987.

Un *sutra* gravé sur une brique a été exhumé dans un reliquaire enfoui dans le temple de Gokurakuji, dans l'actuel département de Hyôgo. On y note la présence de personnes très humbles qui ont modestement participé à l'enfouissement d'un reliquaire. Cliché Mti, 2013. Wikimedia Commons.

Des reliquaires à *sutra* ont été retrouvés en grand nombre dans plusieurs sanctuaires, comme ici, le Kumano Nachi taisha, qui est l'un des trois sanctuaires du Kumano Sanzan, dans le département de Wakamana. Cliché Kansai explorer, 2008. Wikimedia Commons.

Vue depuis le sommet du mont Kinpu, dans l'actuel département de Nara, où le plus ancien reliquaire à sûtra a été enfoui, le 11e jour du 8e mois lunaire (24 septembre) de l'année 1007 apr. J.-C. L'opération fut réalisée par le personnage le plus puissant de l'époque, Fujiwara no Michinaga. Cliché Σ64, 2007. Wikimedia Commons

de montagne. Comme le reliquaire de Fujiwara no Michinaga est bien connu, on a tendance à penser que ces pratiques d'enfouir les *sutra* dans des lieux sacrés étaient réservées à l'aristocratie mais, en fait, presque tous ces reliquaires enfouis sont le fait d'anonymes. D'ailleurs souvent ces reliquaires n'étaient pas le fait d'individus particuliers mais de groupes d'individus qui participaient au dépôt à plusieurs. Par exemple il pouvait y avoir un personnage central à l'origine de la démarche collective auquel s'adjoignaient un moine quêteur qui avait récolté des fonds, une personne (ou plusieurs) qui avait recopié les *sutra* et quelques personnages puissants qui participaient à la levée de fonds pour le reliquaire et les cérémonies. Mais on trouve aussi des personnes plus humbles ayant modestement participé à l'ouvrage en versant de petites sommes. Ces inconnus de l'histoire sont en grand nombre. Ils espéraient sans doute renaître en paradis. Leur nom est par exemple inscrit sur un *sutra* gravé sur une brique qui a été exhumé d'un reliquaire enfoui dans un temple, le Gokuraku-ji, dans l'actuel département de Hyôgo. C'est parce que les humbles participaient à ces rites d'enfouissement que cette pratique connut pareil engouement.

UNE PRATIQUE «STANDARDISÉE»

À la suite de l'enfouissement de *sutra* par Fujiwara no Michinaga, la pratique se répandit soudainement à la fin du XIe siècle à partir du nord de Kyûshû, au point qu'on peut parler d'un type de rouleaux cylindriques «dans le style de Kyûshû» avec un mode d'enfouissement suffisamment particulier pour qu'il devienne une sorte de modèle. La pratique s'organise et se «standardise». Le corps du cylindre est divisé en plusieurs anneaux, deux à quatre, et on entasse à l'intérieur les *sutra* en rouleau. Les plus grands de ces cylindres peuvent dépasser les 40 cm, notamment dans le second quart du XIIe siècle. On en a exhumé plus d'une cinquantaine, notamment des tubes à quatre anneaux. On peut penser qu'on a fondu dans des moules identiques plusieurs exemplaires en une seule fois car ils sont vraiment de forme quasi identique. Il en va de même des fourreaux en céramique de fabrication chinoise qu'on retrouve en grand nombre au nord de Kyûshû. Comme la pratique n'existe pas en Chine, on peut penser que les fourreaux ont été spécialement commandés et, – comme ils sont eux aussi tous fabriqués sur le même modèle –, importés. Que ces enfouissements de *sutra* soient accompagnés d'objets a certainement aussi contribué à déclencher cette mode. Pourtant ce n'est que dans la seconde moitié du XIIe siècle que cette pratique se répand dans les autres régions de l'archipel et dès lors, la chose cesse tout d'un coup à Kyûshû. La cause de cet arrêt n'est pas claire mais on admet que l'intention principale qui présidait à cette pratique a changé. La pratique à Kyûshû et dans le reste de l'archipel diverge sans qu'on ait de véritable explication.

▲ **Site à *sutra* à Katsugari (préfecture de Nara) : 28e maison des constellations chinoises, 15e tertre. Cliché Kenpei, 2007. Wikimedia Commons.**

Dans les provinces du Kinki, cette pratique apparaît au début du XIIe siècle et se généralise plus qu'à Kyûshû. On utilise le plus souvent des rouleaux fins de décoration très simple. On enterre aussi des objets annexes, notamment des miroirs qui étaient placés dans des boîtes en laque souvent avec des peignes : on en déduit que les miroirs enterrés étaient des objets de toilette de la vie courante. En enfouissant avec les *sutra* des miroirs qui avaient réfléchi son propre visage, on voulait sans doute être certain de s'assurer le passage vers le paradis de la Terre Pure. Ces pratiques gagnent le reste du Japon dans la seconde moitié du XIIe siècle. Elles y sont moins massives qu'à Kyûshû mais sans doute pas moins profondes.

À l'origine, on pensait que le lieu de l'enfouissement serait oublié. Mais on se rend compte qu'à proximité des dépôts de *sutra* enfouis, on trouve souvent, un ou deux siècles plus tard, des cimetières. Le lieu de dépôt de Kami Susumagotate dans le département d'Iwate dans le nord-est du Japon comporte deux de ces dépôts datés de la seconde moitié du XIIe siècle. Ils forment de petits monticules de terre avec quelques pierres dressées, et les *sutra* ont été enfouis dans des pots en terre cuite. C'est là un modèle d'enfouissement simple et assez répandu dans les régions du Nord-Est. Juste à côté du monticule, une stèle indique la date de 1323. Et aux alentours on a retrouvé des ossements humains calcinés après crémation.

LES *STUPA* DE PIERRE

Des stèles surmontées de *stupa* apparaissent à partir de la seconde moitié du XIIIe siècle. À l'origine offrandes en signe de remerciement, elles en viennent aussi à signaler l'existence de tombes. Une centaine d'années après la création de dépôts de *sutra*, il est difficile de penser que ces lieux soient devenus par hasard des cimetières. Il est probable que les terrains où des *sutra* avaient été enfouis furent considérés comme sacrés et que la tradition de leur existence se conserva dans la mémoire des hommes. Puis des stèles, objets de vénération en tant que telles, furent érigées. Par la suite, on vint sur place prier pour le repos des morts et, finalement, on installa des tombes avec les cendres des défunts. Il existe aussi le cas inverse en quelque sorte, où les dépôts de *sutra* sont établis dans des lieux sacrés comme le Mont Kinpu ou les trois montagnes de Kumano.

On trouve de ces dépôts à proximité des villages à flanc de colline. Ils ont été plutôt installés dans des endroits visibles de loin. Les lieux de ces dépôts sont devenus de petits lieux sacrés, à distance proche des lieux d'habitation, pour facili-

▼ **Estampage relatant comment fut fabriqué un dépôt de *sutra*, temple Heiraku-ji, département de Hyôgo. Cliché Muraki Jirô.**

▸ **Fouilles à Kami Susumagotate dans le département d'Iwate, dans le nord-est du Japon. Découverte de deux petites jarres de terre cuite où sont enfouis des *sutra*. Cliché Muraki Jirô.**

ter les dévotions. Ces dépôts qui étaient à l'origine des manifestations de bonnes actions ont évolué : ils ont accompagné partout dans le pays la transplantation de lieux sacrés à proximité des lieux de la vie quotidienne.

La vogue de ces dépôts de *sutra* enfouis correspond plutôt au début du Moyen Âge, soit les XII^e^ et XIII^e^ siècles. Par la suite, les vestiges les plus remarquables pour les archéologues sont les monuments de pierre telles que les stèles funéraires et les *stupa*. À l'origine, on les érigeait en offrandes après la mort d'un moine prestigieux ou d'un grand personnage. Le *stupa* offert en mémoire de Eizon (un moine du XIII^e^ siècle restaurateur de l'école Ritsu) au temple Saidai-ji dans le département de Nara, mesurait 3,4 m de haut et 4,67 m si on ajoute la dalle de pierre surélevée sur lequel le *stupa* était bâti. Il s'agit d'un *stupa* de cinq « étages » construit en 1290, l'année de la mort d'Eizon, à l'intérieur de l'enceinte du monastère. L'endroit connu sous le nom d'Okuno'in est considéré comme le lieu le plus sacré du sanctuaire.

Grâce à une inscription gravée sur un *stupa* de cinq étages à Kizu près de Nara, on sait que celui-ci fut érigé par les personnages les plus puissants des environs du village en 1292. Deux fois par an, à l'équinoxe de printemps et d'automne, les moines y faisaient une lecture de *sutra*. Aux alentours du stupa, on enfouissait des ossements humains, restes de crémations et le lieu est ainsi devenu le cimetière du village. On compte plus de dix mille stèles tombales et on continue encore à en bâtir de nos jours. À l'image du grand cimetière de Kizu, ces *stupa* fonctionnent comme des symboles : ils sont au centre d'une terre sacrée où reposent les restes des défunts de la communauté. Les générations ultérieures ont gardé le lien avec le *stupa* et ont continué par delà les siècles à entretenir un cimetière. Ainsi les stèles médiévales ont, comme les dépôts de *sutra*, créé ces espaces sacrés un peu partout dans le pays.

Les dépôts de *sutra* devinrent ainsi des lieux sacrés. Par la suite, l'adjonction de stèles mortuaires à proximité ne fit que renforcer le caractère sacré de l'endroit, d'autant que ces pierres tombales étaient aussi comprises comme des projections de celles du bouddha. Ainsi dépôts de *sutra* et *stupa* furent considérés comme liés l'un à l'autre.

On mesure-là l'un des apports de l'archéologie à une meilleure compréhension de l'histoire socio-religieuse du Moyen Âge japonais.

▲ ***Stupa* médiévaux à cinq étages. Tout autour, les tombes d'un cimetière contemporain. Cliché Muraki Jirô.**

Les temples de Hiraizumi

Par **Yaegashi Tadao,** archéologue, ancien chargé de fouilles de la ville de Hiraizumi.
Traduit du japonais par Jean-Michel Butel

Hiraizumi est un lieu touristique au Japon tout particulièrement connu pour le pavillon doré du temple *Chûson-ji* (le Konjikidô) et le jardin du temple *Môtsu-ji*. Ceux-ci constituent d'ailleurs les destinations quasi exclusives des touristes au point que l'on a pu dire qu'il n'y avait rien, à Hiraizumi, sinon des temples. Les études portant sur Hiraizumi se sont inévitablement, elles aussi, concentrées sur les temples, l'archéologie ne faisant pas exception. L'auteur reconsidère ici les temples et réexamine leur place dans la ville à la lumière des dernières découvertes.

Dans la deuxième partie des années 1980, ont débuté des recherches sur le site de la Résidence des saules qu'habitaient ceux qui gouvernèrent toute la région du nord-est du Japon (le *Tôhoku*) au XII[e] siècle, les Fujiwara d'Ôshû[1]. Elles ont permis de mettre au jour l'infrastructure de la ville, avec son damier de routes et ses entrepôts, les *takaya* (« maisons hautes»). Les temples sont passés au second plan, et Hiraizumi est alors devenue synonyme de recherches urbaines.

Hiraizumi fut la capitale florissante de la région du *Tôhoku*, de 1100 environ (date vers laquelle Kiyohira, le premier des Fujiwara de Hiraizumi, déplaça sa demeure en ces lieux), à 1189 (date de l'anéantissement de Yasuhira par Minamoto no Yoritomo, celui-là même qui mit en place le shôgunat de Kamakura). Si les domaines des temples furent officiellement reconnus par le vainqueur, la mort du seigneur Yasuhira amorce un déclin rapide de la ville. L'incendie qui ravagea en 1226 le *Môtsu-ji* en est une étape symbolique. Les archives du *Chûson-ji* rapportent que plus de la moitié des pavillons et des pagodes des deux institutions religieuses (*Môtsu-ji* et *Chûson-ji*) avaient disparu au milieu du XIV[e] siècle.

LES TEMPLES

Le *Chûson-ji* du mont Kanzan (école Tendai)

Ce temple, érigé par Kiyohira (1058-1128), premier Fujiwara local, s'enorgueillissait, dit-on, d'une quarantaine de pagodes et d'environ trois cents bâtiments destinés à accueillir moines et pèlerins. La première chose que fit Kiyohira lorsqu'il arriva à Hiraizumi fut de déterminer le centre du « pays du bout du chemin » (*Michinoku*)[2], et d'y faire dresser une pagode, sur la colline de Kanzan. Tel fut le point de départ de la construction de ce complexe religieux qu'est devenu le *Chûson-ji*.

On peut distinguer trois étapes dans sa construction : la première vit l'érection de la pagode et des bâtiments qui l'entourent, le Temple des trésors (*Tahô-ji*, 1105), et le Pavillon de Sâkyamuni (*Shaka-dô*). La seconde, le Grand pavillon à deux étages (*Nikai ôdô*) et le Pavillon doré (*Konjiki-dô*). La troisième, l'établissement du Temple principal pour la protection du

1 *Ôshû* (le « pays du fond ») désigne toute la région nord-est de l'île de Honshû, soit aujourd'hui les quatre départements de Fukushima, Miyagi, Iwate et Aomori, ainsi qu' une partie du département d'Akita. La dynastie seigneuriale des Kiyowara qui émerge à la fin du XI[e] siècle obtient de ses patrons de Kyôto, la famille Fujiwawa, de porter leur nom. Pour les distinguer des précédents, les historiens les désignent sous le nom de Fujiwara d'Ôshû ou Fujiwara du Nord.

2 Autre appellation de la région nord-est de l'île de Honshû, plus limitée toutefois que la précédente, puisqu'elle comprend, dans son sens strict, à peu près les quatre départements actuels de Fukushima, Miyagi, Iwate et Aomori.

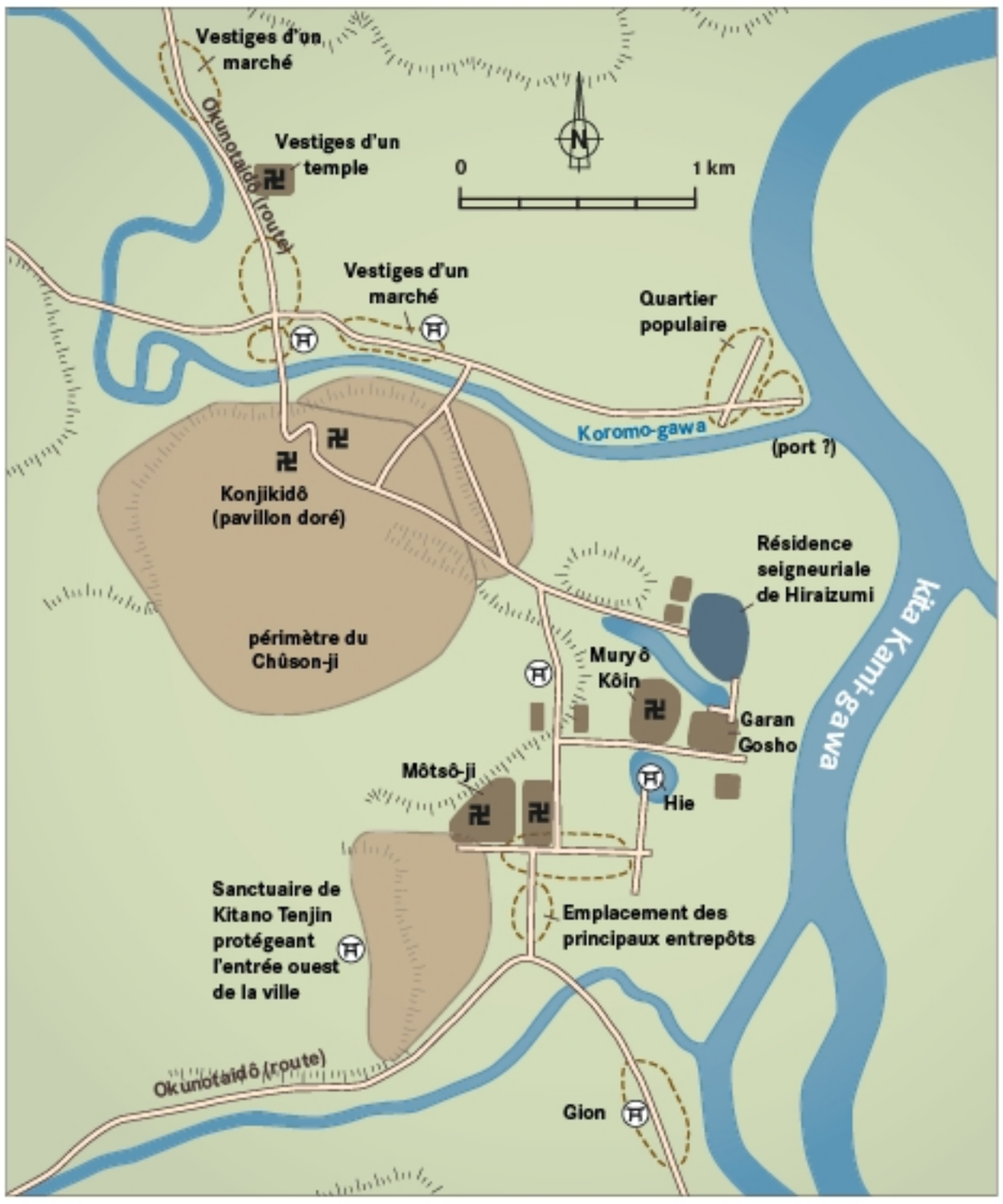
pays (*Chingo kokka daigaran-dô*), achevé en 1126.

Nous ne savons pas exactement où se situait la pagode, mais l'on peut supposer qu'elle était non loin de là où se trouve aujourd'hui le Monastère du Bouddha vénéré (*Shason-in*).

Un peu en dessous de la pagode ont été construits le Grand pavillon à deux étages (1107) et le Pavillon doré (1124). On sait que le Grand Pavillon s'élevait à 15 mètres de hauteur, et qu'on y vénérait une statue du bouddha *Amida nyorai* haute de 9 mètres, ainsi que neuf grands bouddhas de 4,85 mètres.

La dernière œuvre architecturale de Kiyohira fut la construction du « Temple principal pour la protection du pays », comportant des bâtiments latéraux ainsi qu'un jardin, comme le rapporte une lettre d'offrande aux bouddhas rédigée par Kiyohira lui-même et écrite à l'occasion du rituel d'inauguration, au soir

▲ **Temple semi-troglodytique de Takkoku no Iwaya, fondé au IXe siècle (situé à environ 4 km au sud-ouest d'Hiraizumi). Cliché L. Nespoulous.**



Plan schématique des temples, sanctuaires et principaux vestiges d'Hiraizumi. Dessin J. Derbier.

卍 **Temple bouddhiste**
㊒ **Sanctuaire shintô**

◀ Le temple du *Môtsu-ji* et de ses jardins. Cliché Nakajima Keiichi.

▲ Hiraizumi. Vestiges arasés du temple du *Muryôkô-in* avec vue sur le mont Kinkei. Cliché Nakajima Keiichi.

de sa vie, en 1126. L'authenticité de ce document a parfois été mise en doute, mais des fouilles récentes ont permis de découvrir, au sud-est du Pavillon doré, des traces d'un grand étang qui attestent la présence de ce grand jardin réalisé dans la première moitié du XII[e] s. Et l'existence d'un grand bâtiment dans l'aire du *Môtsu-ji* à l'époque de Kiyohira est en revanche contestée par les archéologues qui ont fouillé le jardin de ce temple. Il devrait donc être possible de trouver, dans un avenir proche, le Grand temple, non loin du site du grand étang du *Chûson-ji*.

Le *Môtsu-ji* (école Tendai)

La construction du *Môtsu-ji* fut entreprise par le second Fujiwara, Motohira (?-1157) sur une esplanade faisant face à un étang. Plus grand que le *Chûson-ji*, le complexe comprenait une quarantaine de pavillons et de pagodes, et plus de cinq cents auberges pour moines et pèlerins. Une fois passé la grande porte sud, derrière l'île émergeant au centre de l'étang, apparaissaient le « Pavillon d'or » (*Kondô*, le bâtiment central du monastère) et l'ensemble du temple *Enryû-ji* où l'on vénérait une statue de Rakushi nyorai haute de 4,85 m. On y trouvait également un « Pavillon des rituels ordinaires » (*Jôgyôdô*), un « Pavillon d'enseignement » (*Kôdô*), le « Temple de l'admirable victoire » (*Kanshô-ji*), dont la cérémonie d'inauguration fut terminée par le troisième Fujiwara, Hidehira (1122-1187). Ce dernier temple pose de nombreuses questions : il est imposant, et l'on peut se demander quelle nécessité il y avait à ériger un bâtiment aussi grand que le pavillon d'or. Certains ont évoqué une différence d'époque entre ces deux constructions pour expliquer leur présence concurrente, mais cela reste une hypothèse.

Du côté est du *Môtsu-ji* se trouvent les vestiges du *Kanji zaiô-in* « l'ermitage du roi qui englobe toutes choses du regard », érigé par l'épouse de Motohira face à un étang. Au nord de la pièce d'eau, se dressait une chapelle dédiée à Amida dans laquelle étaient décrits les « lieux saints célèbres de Luoyang » (l'ancienne capitale chinoise de l'époque Tang, utilisé probablement ici pour désigner Kyôto).

À la différence du *Chûson-ji*, établi sur une colline, le *Môtsu-ji* est construit en plaine, au sein d'un ensemble ordonné où les bâtiments sont organisés par rapport à un axe nord-sud dont l'extrémité nord est marquée par le sommet du Mont Sankei. À environ 120 mètres à l'ouest de cette ligne est établie une parallèle qui organise les axes centraux de l'*Enryû-ji* et de la grande porte sud. De l'autre côté de l'axe central, et distant de 30 mètres à l'ouest, on trouve le mur d'enceinte oriental du *Kanji zaiô-in*, un mur orienté nord-sud, parallèle aux axes précédents. Le monastère lui-même s'étend vers l'est sur une largeur de 120 m.

Devant la grande porte sud courait, d'est en ouest, une rue d'une largeur de 20 mètres, qui fut élargie par la suite pour atteindre 30 mètres. L'espace du *Môtsu-ji* et des alentours du *Kanji zaiô-in* se décom-

pose en unités de 30 ou 120 mètres. Or cette distance d'environ 30 mètres correspond à 10 *shaku*[3], tandis que les 120 mètres font 40 *shaku* : on trouve ici les mêmes standards que ceux qui ont présidé à la construction des quartiers de Toba et de Shirakawa, à Kyôto, où se trouvait justement le temple *Hosshô-ji*, dont on dit qu'il a servi de modèle au *Môtsu-ji*[4].

Le Pavillon de la lumière infinie (*Muryôkô-in*)

Ce pavillon aurait été construit par Hidehira, troisième Fujiwara de Hiraizumi, sur le modèle du célèbre *Byôdô-in* situé à Uji, au sud de Kyôto (patrimoine mondial de l'humanité). On y reconnaît un Pavillon du bouddha Amida érigé au centre d'un étang et pourvu d'ailes qui rappellent de façon évidente le palais divin de la terre pure du *Byôdô-in*. Comme au *Byôdô-in* encore, on peut y contempler le monde du paradis de la terre pure à l'ouest, avec toutefois des différences, comme la taille des ailes ou la présence ou pas de bâtiments à leurs extrémités. Dans le cas du *Byôdô-in*, un bâtiment particulier a été construit sur le côté est de la pièce d'eau, pour y contempler le temple principal. Ce bâtiment est introuvable dans le Pavillon de la lumière infinie de Hiraizumi, mais a été remplacé par une petite île, effectivement à l'est de l'étang.

DISPOSITIONS GÉOGRAPHIQUE ET POLITIQUE

Le *Chûson-ji*

Comme il a été dit précédemment, la pagode du *Chûson-ji* a été érigée au sommet du mont Kanzan afin d'être visible des alentours (sauf depuis le sud). Un degré en dessous, le terrain avait été aplani pour accueillir une série de bâtiments, dont le Grand Pavillon à deux étages et le Pavillon doré. Un étage en dessous encore, le grand étang et, tout proche, le « Temple principal pour la protection du pays ». On comprend donc que le *Chûson-ji* a été conçu en tenant compte de la topographie : du haut vers le bas. Et jusqu'à la construction du Pavillon à deux étages, le *Chûson-ji* a été conçu en fonction de ce qu'il y avait au nord. C'est après qu'est érigé un bâtiment un peu plus bas, vers le sud : le « Temple principal pour la protection du pays », en fait la première chose qu'un visiteur venant de Kyôto pouvait voir. Démonstration de puissance face au monde des barbares Ezo au nord ?, expression d'allégeance vis-à-vis du monde du Sud organisé autour de la cour de Kyôto ? Il semble bien que le premier *Chûson-ji* ait été construit par Kiyohira selon une intention résolument politique.

Le *Môtsu-ji*

Le *Môtsu-ji* s'appuie sur des collines au nord et à l'ouest et est caché aux regards de ces directions. Les bâtiments eux-mêmes font face au sud, et il est indéniable qu'ils ont été conçus d'abord en fonction de cette orientation méridionale. Le *Môtsu-ji* a été disposé pour servir de « vestibule », au sud de Hiraizumi, ce qui explique d'ailleurs pourquoi la reconnaissance des possessions du temple par Yoritomo fut affichée sur la porte sud du temple.

Pour le premier Fujiwara, le premier temple à accueillir les visiteurs arrivant du sud était le « Temple principal établi pour la protection du pays » dans le péri-

Bâtiment principal (*Kondô*) du *Chûson-ji*. Cliché Tak 1701d, 2011. Wikimedia Commons.

Bâtiment principal (*Kondô*) du *Môtsu-ji*. Cliché Takahashi J, 2007. Wikimedia Commons.

3 Ancienne unité de mesure, un *shaku* fait environ 3 mètres.

4 Toba est un quartier situé au sud de Kyôto. Shirakawa, au nord-est de la ville impériale, accueillait l'une des demeures de la famille des Fujiwara de la capitale. Le *Hosshô-ji*, construit à la demande de l'empereur Shirakawa et achevé en 1077, était un temple aux dimensions très imposantes.

Ruines du Pavillon de la lumière infinie (*Muryôkô-in*). Cliché Geomr, 2007. Wikimedia Commons.

mètre du *Chûson-ji*. Pour son successeur Motohira, le *Môtsu-ji* tint ce rôle. Ce changement reflète les transformations de la conception qu'entretenaient les Fujiwara de Hiraizumi avec le pouvoir de la cour centrale. Motohira disparut sans avoir pu terminer son projet, et le dernier bâtiment du *Môtsu-ji*, le « Temple de l'admirable victoire », fut dressé par son successeur, Hidehira.

Le Temple de la lumière infinie (*Muryôkô-in*)

À proximité de ce temple s'élevaient deux grandes habitations, la Résidence du gouverneur de Hiraizumi au nord (*Hiraizumi no tachi*, sur le site de la Résidence aux saules) et le Palais de Kara (*Kara no gosho*) à l'est. « Temple de la lumière infinie » (ayant évolué en figuration du paradis de la Terre Pure) : résidence du gouverneur (centre administratif) et palais de Kara (lieu de vie quotidienne) formaient ainsi un lieu de vénération à distance du paradis à partir du monde présent.

Si le quartier du *Môtsu-ji* fonctionnait comme porte d'entrée sud de la ville avec ses greniers et son activité débordante, celui du *Muryôkô-in* devint, du temps de Hidehira, le cœur politique et administratif de la ville. Cependant, il est très probable que la partie orientale de cette zone était occupée par un port sur le fleuve Kitagami-gawa.

Le *Chûson-ji* et le *Môtsu-ji* fonctionnaient comme des portes de la ville, respectivement au nord et au sud. Le « Temple de la lumière infinie » constituait sans doute la porte orientale. De grands greniers avaient été érigés à proximité du *Môtsu-ji* : on a également retrouvé des traces de tels bâtiments sur le site de la « Résidence aux saules », et l'on sait que la Résidence du gouverneur de Hiraizumi en accueillait de même. On peut donc imaginer qu'il existait aussi de grands greniers dans les environs de cette autre

Vestiges du fossé entourant la résidence seigneuriale du palais des saules. Cliché Nakajima Keiichi.

Vue du mont Kinkeizan à partir du jardin du *Môtsu-ji* : la pierre dans l'étang s'est penchée suite au séisme du 11 mars 2011. Cliché Nerotaso, 2012. Wikimedia Commons.

porte de la ville qu'était le grand complexe religieux du *Chûson-ji*.

On peut ainsi considérer le *Chûson-ji* comme un complexe religieux dont la préoccupation principale était le Nord et le Sud, les barbares et les gens de la capitale impériale ; de voir le *Môtsu-ji* comme l'effet d'une transformation plus grande encore de l'intérêt pour les gens de la capitale ; et le *Muryôkô'in* comme uniquement soucieux de recréer le paradis. Pourtant, le fait que chacun soit distant des autres et disposé à l'une des entrées de la ville, pousse à penser qu'on reconnaissait également à ces institutions religieuses le pouvoir de repousser démons et maladies qui, croyaient-on alors, parcouraient routes et chemins. La présence systématique de hauts greniers près de ces lieux saints pourrait d'ailleurs signifier qu'on attribuait aux objets précieux et autres trésors qu'ils contenaient le pouvoir d'anéantir les choses malfaisantes.

Si les temples de Hiraizumi possédaient évidemment une fonction et un pouvoir religieux, ils recèlent également un rôle politique, en rapport avec les premiers. Il est évident que Kiyohira, le premier des Fujiwara de Hiraizumi, chercha à rétablir, grâce au bouddhisme, un ordre détruit par les Guerres antérieures de Neuf Ans (1051-1062) et les Guerres postérieures de Trois Ans (1083-1087). Le *Chûson-ji* atteste sa volonté d'imposer sa puissance aux groupes rebelles d'Ezo au nord, et de montrer son allégeance à la cour, au sud. La transposition à Hiraizumi des quartiers de Toba et de Shirakawa, associés à l'empereur retiré, fait penser que la génération suivante, celle de Motohira, est moins soucieuse de Kyôto. À la troisième génération, on construit un temple pour le salut de l'âme d'un seul homme, le troisième des Fujiwara, Hidehira. Les temples de Hiraizumi reflètent ainsi avec une grande précision la montée en puissance du clan des Fujiwara du Nord.

Bouteille à saké, peut-être de Bizen. Grès, Japon, XVII^e^-XVIII^e^ siècle. Musée des Beaux-Arts de Lyon. Cliché Marie-Lan Nguyen, 2010. Wikimedia Commons.

Archéologie et recherches sur la céramique

Par **Ono Masatoshi,** archéologue, ancien directeur-adjoint au *National Museum of Japanese History* de Sakura

En règle générale, les archéologues n'aiment pas les gens qui, autrefois, rechignaient à la dépense ; ils préfèrent les gens dispendieux. Ces derniers, en effet, laissent plus de traces ! Les informations sont plus facilement exploitables et les résultats des recherches plus fructueux. Pour être franc, quand un site finit par ne plus livrer d'informations, on l'abandonne. C'est aussi une des raisons pour lesquelles les sites urbains attirent l'archéologie médiévale.

Porter son attention sur des agglomérations ne se limite pas à tenter de reconstituer les vestiges mais rend possible une recherche synthétique du point de vue archéologique par l'étude des ruines et des vestiges sur toute une série de thèmes tels que le politique, l'économique ou le culturel. L'archéologie « médiévale » intègre de nouvelles sources et permet donc un renouvellement de la recherche sur l'histoire du Moyen Âge.

Si les campagnes de fouille portant sur des lieux où la consommation était importante comme les villes ou les châteaux sont de plus en plus nombreuses, c'est aussi que le poids des recherches portant sur les céramiques a changé de statut : on est passé des recherches portant sur les lieux de production ou les fours à celles portant sur les lieux de consommation, tandis qu'on passe d'une recherche portant sur l'esthétique des céramiques à une réflexion portant sur les quantités de céramique utilisées pour la vie quotidienne. À la différence des objets en métal ou en bois, les céramiques se conservent mieux, et leur utilisation dans la vie quotidienne était importante. Quel que soit le site choisi, les objets en céramique sont toujours ceux qui sont les plus fréquents, et ce sont des sources archéologiques de nature particulière car elles nous fournissent des informations sur le lieu de production et la date. À la méthodologie qui interroge la typologie fondée sur la production : « qui l'a fabriquée ? quand et où ? », s'ajoute une autre interrogation possible quand les céramiques retrouvées sont nombreuses : « qui l'utilisait ?, dans quel endroit ?, comment ? » : il devient alors possible de procéder à une analyse portant sur l'assemblage des éléments selon les diverses parties de l'espace étudié.

▼ **Petit bol à saké de type Seto illustrant le concept *shibusa*. Cliché DavidEarlYoung, 2006. Wikimedia Commons.**

LES CÉRAMIQUES COMME MARCHANDISES

Le Moyen Âge, c'est aussi le temps des villes et des marchandises. À l'échelle de l'Asie, les marchandises étaient transportées et vendues par l'intermédiaire des monnaies chinoises. On retrouve sur les sites japonais de villages et *a fortiori* de villes datés au moins du XII^e^ siècle, des céramiques importées de l'empire Song (X^e^-XIII^e^ siècle). Il s'agit le plus souvent de bols ou d'assiettes utilisés pour la vie quotidienne. Des échanges avaient lieu au sein de l'archipel autour de deux ou trois lieux de production majeurs qui exportaient sur de grandes distances des vases, des jarres ou des mortiers. Des copies à bas prix de ces objets circulaient en province, ce qui a donné naissance à des foires d'importance variable.

Par exemple, aux XV^e^ et XVI^e^ siècles, on utilisait, pour la vaisselle, des céra-

▸ Bol à thé *Tianwu* à glaçure nogime « en barbes de riz » (Tenmoku). Dynastie Song, période du Sud (1127-1279). © Kanazawa Nakamura Memorial Museum (objet présenté dans l'exposition KANAZAWA voir p. 83)

▾ Cruche à alcool en céramique à émail blanc-bleuté. Fours de Jingdezhen, Chine, XIII[e] siècle. © *National Museum of Japanese History* de Sakura.

miques de type Seto qui sont des porcelaines chinoises et des porcelaines vernissées. Pour les ustensiles utilisés en cuisine comme les récipients pour stocker (jarres, pots...) ou les mortiers, il s'agissait souvent de pièces en grès venant des lieux de production de Tokoname, Bizen ou Echizen. Les maîtres potiers s'associaient à des transporteurs maritimes qui acheminaient les produits fabriqués un peu partout dans l'archipel. Par contre, la vaisselle ou les plats pour les cuissons étaient le plus souvent de facture locale. Les ustensiles employés pour le rituel du thé, l'art floral, l'art des parfums ou les réceptions étaient largement répandus. Il s'agissait le plus souvent de faïences chinoises ou de copies produites à Seto ou parfois de produits fabriqués dans l'ancienne province de Mino. En comparant ces divers assemblages provenant des fouilles, on peut savoir à quelle sphère d'échange appartient le site, et par l'étude de la qualité et de la quantité des céramiques mises au jour, on peut à peu près connaître le rang social du propriétaire du lieu.

PRIX ET CÉRAMIQUES AUX XV[E] ET XVI[E] SIÈCLES

Quand on connaît le prix des marchandises d'une époque, on comprend mieux le sens que peut revêtir le fait de les posséder. C'est pourquoi, on a comparé les prix tels qu'ils peuvent être compris à partir de documents écrits dans les régions du Kinai aux XV[e] et XVI[e] siècles. En voici quelques exemples : une assiette *sometsuki* (peinte au cobalt sous couverte) à motifs chinois dans laquelle on servait du sel ou du vinaigre pour le repas, valait 35 *mon* de cuivre. Vers la même époque, une assiette en terre cuite ordinaire valait 1 *mon* ou même moins, un poêlon assez fin en terre cuite coûtait entre 3 et 5 *mon*, et un mortier de qualité venant de Bizen valait à peu près 35 *mon*. Le salaire quotidien d'un tonnelier était de 60 *mon*, celui d'un charpentier 100 à 110. En d'autres termes, si un charpentier travaille une journée, il peut s'offrir une marmite en fer ou encore trois assiettes peintes de type chinois

Les objets qui ne relevaient pas d'un emploi quotidien étaient très chers : un bol à thé *tenmoku* de fabrication chinoise[1] utilisé pour le rituel du thé pouvait coûter mille *mon* et une bouilloire à eau chaude pour le thé de belle facture pouvait monter jusqu'à 2000 *mon*, ce qui équivalait à plusieurs dizaines de journées de travail d'un charpentier.

LE RÔLE DES CÉRAMIQUES CHINOISES

Les porcelaines chinoises exportées largement ne constituaient pas seulement des modèles pour les zones de production japonaises de poteries mais concouraient aussi à tirer le marché – du moins si on exclut récipients et ustensiles de cuisine – que ce soit pour la circulation et les échanges ou que ce soit par leur prix relativement bas. Aux XV[e] et XVI[e] siècles, les bols et les assiettes de porcelaine chinoise représentaient en quantité une consommation plusieurs fois supérieure à celle des céramiques *seto* fabriquées pour le marché intérieur. À considérer les bols et les plats *sometsuki* de fabrication chinoise retrouvés sur les sites de fouille, on voit qu'il existe des changements importants dans la forme ou le décor, selon un cycle de 20 à 30 ans. Les marchands introduisaient sur le marché les nouveaux modèles, attisaient le désir des consommateurs et développaient ainsi de véritables stratégies de vente qui stimulaient la demande du marché.

1 Bol en grès avec émail noir brillant, à pied étroit.

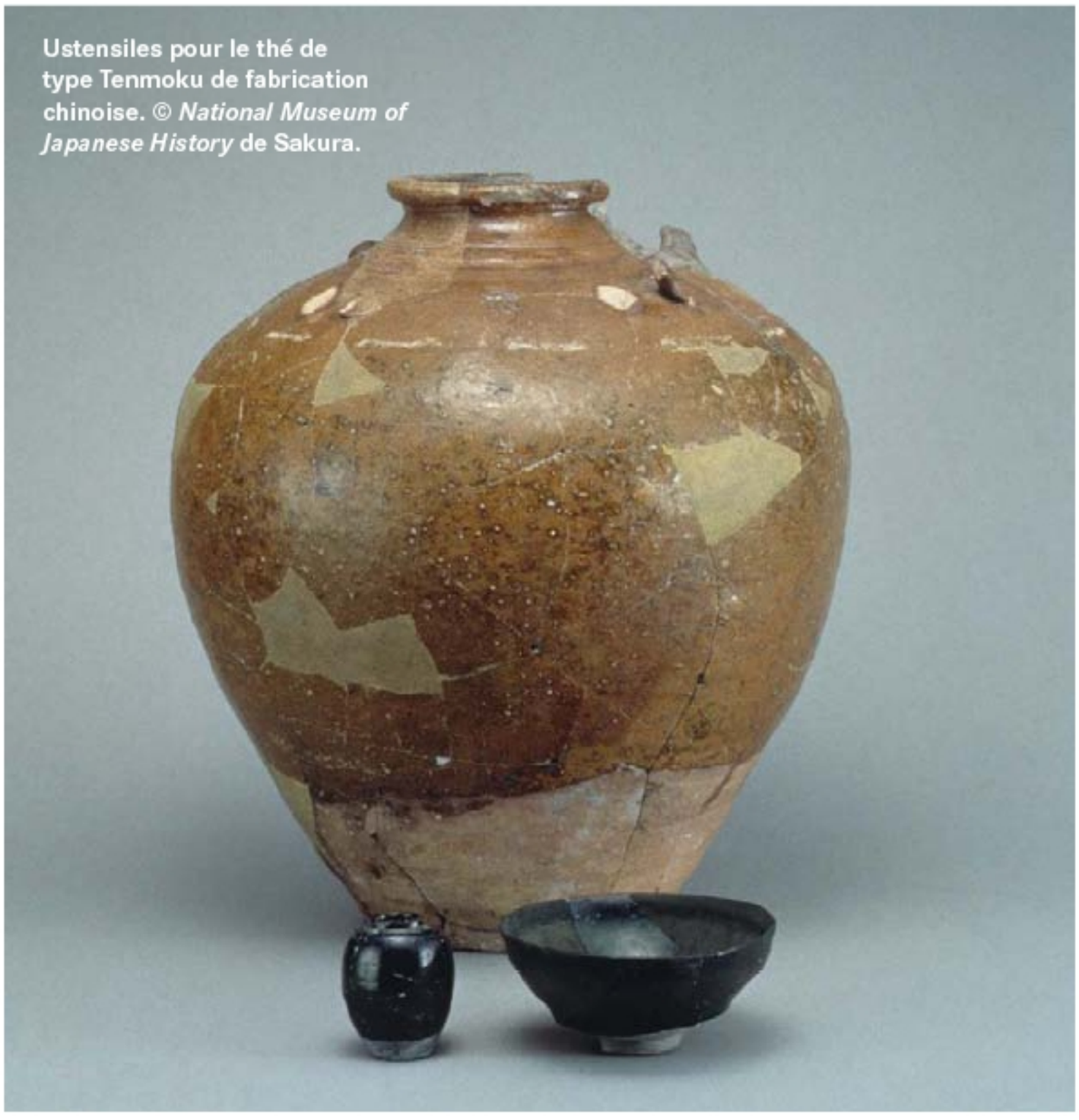
▲ **Céramiques diverses datées des XIII^e^ et XIV^e^ siècles, et appréciées par les seigneurs du XVI^e^ siècle. © Musée de site du palais des Asakura, Ichijôdani.**

▼ **Céladon chinois en forme de feuille d'arbre (les sinogrammes signifient : « fabriqué pendant l'ère Temmon », soit pendant la période 1532-1555). Fouilles de Tomida (Collection du Centre culturel du Patrimoine enfoui du département de Shimane). © *National Museum of Japanese History* de Sakura.**

Parmi les formes des pièces, il y en a qui sont clairement fabriquées pour le goût des consommateurs japonais. Typiques de cela sont les céramiques datant d'après les années 1530, les années dites de l'ère Temmon : bols et assiettes en forme de fleur de chrysanthème qu'on trouve parmi les céramiques à émail blanc ou les céladons, ou bien en forme de feuilles d'arbres. Ceci est confirmé par un texte chinois écrit vers 1562 intitulé « liste appréciée par les Wa[2] » qui indique les marchandises appréciées sur le marché japonais. On peut y lire : « Les porcelaines doivent avoir des motifs à fleurs, on fait grand cas des encensoirs à parfum qui ont des formes de petit bambou, bols et plats qui ont des formes de fleur de chrysanthème, ou les bols qui ont des motifs à fleur. Les autres céramiques, même celles qui sont fabriquées à usage officiel et qui sont de belle facture, ne sont pas vraiment appréciées ». Les porcelaines indiquées ci-dessus sont en effet fréquemment retrouvées dans les fouilles. Parmi la céramique de haute facture d'origine chinoise, il y a beaucoup de pièces où on retrouve des inscriptions du genre « fabriqué sous l'ère Daimei » ou « fabriqué l'année Daimei Kasei », qui sont des marqueurs indiquant qu'il s'agit de produits chinois. On trouve également des inscriptions comme « fabriqué sous l'ère Temmon » (ère japonaise allant de 1532 à 1555). Plutôt que de penser qu'il s'agit de commandes particulières, il semble qu'il s'agit plutôt de produits fabriqués au goût japonais à l'instigation de marchands importateurs.

La question des prix exerce évidemment une influence sur les zones de production. On sait bien que Seto et Mino qui sont les grandes zones de production de poteries vernissées dans l'archipel, produisaient en grande quantité des copies de céramiques chinoises mais, dans la seconde moitié du XV^e^ siècle, quand débute au Japon une forte consommation de céramiques chinoises à décor bleu, on commença à produire à Seto et

2 C'est ainsi que les Chinois désignaient alors les habitants de l'archipel.



Ustensiles pour le thé de type Tenmoku de fabrication chinoise. © *National Museum of Japanese History* de Sakura.

dans le Mino de nouveaux produits pour répondre à la demande nouvelle. C'est notamment le cas des trois produits que sont les bols à thé de type *tenmoku*, les assiettes vernissées à la cendre et les mortiers. Les potiers à cette époque passaient de la technique du four enterré en forme de tunnel, au four à chambres successives. En outre, plutôt que de limiter le type des produits fabriqués et d'augmenter la production, ils travaillaient à réduire les coûts. Des tentatives étaient faites aussi dans certaines régions pour, par exemple, vernisser l'ensemble de l'assiette et non les seuls bords, de manière à ajouter de la valeur à l'objet fabriqué et individualiser la production locale. Mais quand on considère l'assemblage des céramiques dans les fouilles, on comprend que, malgré ces efforts, les produits venant de Seto ou du Mino ne purent que prendre de faibles parts de marché aux marchandises venues de Chine. Pendant les XV^e^ et XVI^e^ siècles, le seul moment où les produits céramiques japonais l'emportèrent sur les produits chinois, fut au tout début de la période, quand les édits de surveillance des côtes décrétés après 1368 par la dynastie des Ming réduisirent de manière drastique les exportations internationales de produits chinois, c'est-à-dire uniquement au moment où la production chinoise de céramique baissa elle-même de façon considérable.

LES CÉRAMIQUES UTILISÉES DANS LA REPRÉSENTATION DU POUVOIR

En plus des produits de la vie quotidienne diffusés largement sur les marchés, on trouve des céramiques qui portent la marque des manoirs, des sites castraux ou des monastères. Il s'agit d'ustensiles décorés utilisés pour les repas de fête ou de cérémonie : bols, boîtes et pots à thé de style chinois *tenmoku,* vases de céramique bleue pour les fleurs, encensoirs à parfums, ustensiles divers pour le thé, l'art des fleurs ou des parfums, jarres de type *shûkai-ko*, bols, socles de présentation, coupes à long manche dits *bajohai*, fioles blanches de type *meiping*, vase à quatre anses, etc... Leur fabrication remonte souvent aux XIII^e^ et XIV^e^ siècles, c'est-à-dire à la fin de l'époque Song et à l'époque Yuan, et il est remarquable de voir qu'il s'agissait de pièces déjà anciennes de plusieurs centaines d'années quand on les utilisait.

Ces ustensiles ont tous été acquis intentionnellement comme symboles du statut des groupes sociaux qui les utilisaient pour les rituels et les banquets, dans des situations définies par des normes, et on peut supposer que ces objets faisaient partie d'ensembles comprenant plusieurs pièces. Il s'agissait d'objets de prestige qui symbolisaient la richesse de leurs propriétaires.

Dans les provinces orientales, on trouve plusieurs châteaux où ces objets forment des ensembles de plusieurs pièces : celui de Namioka appartenant aux Kitabatake (département d'Aomori), le château de Hachiôji appartenant aux Hôjô (ville de Tôkyô), celui de Moto-Sakura qui appartenait aux Chiba (département de Chiba), le manoir de Takeda (département de Yamanashi), celui d'Oda appartenant aux Oda (département d'Ibaragi), celui d'Ôta Kanayama appartenant aux Yokose (département de Gumma) ou encore celui de Tobiyama en Tochigi. Dans les manoirs comme ceux des Takeda ou des Asakura, ou dans ces manoirs fréquentés par des *daimyô* tels que le Shitokuji – qui était un temple servant de bâtiment de réception pour les seigneurs Uesugi –, on trouve, en plus des groupes décrits ici, d'autres ensembles qui contiennent des pièces anciennes de faïences bleues de Kôryô (Corée) ou des faïences *sometsuki* de l'époque Yuan (Chine, 1279-1368).

Pourtant, pour que de pareils objets puissent avoir une fonction comme objet de prestige, il fallait deux choses : 1. que le sentiment de la valeur de l'objet soit largement reconnu et partagé par tous ; 2. et qu'on manifeste qu'on en est le propriétaire. Ces objets précieux n'étaient pas des choses qu'on contemplait de manière solitaire mais étaient présentés et mis en valeur quand on accueillait des invités pour les cérémonies, les banquets ou lors de festivités de nature artistique comme le rituel du thé, les séances d'arrangement

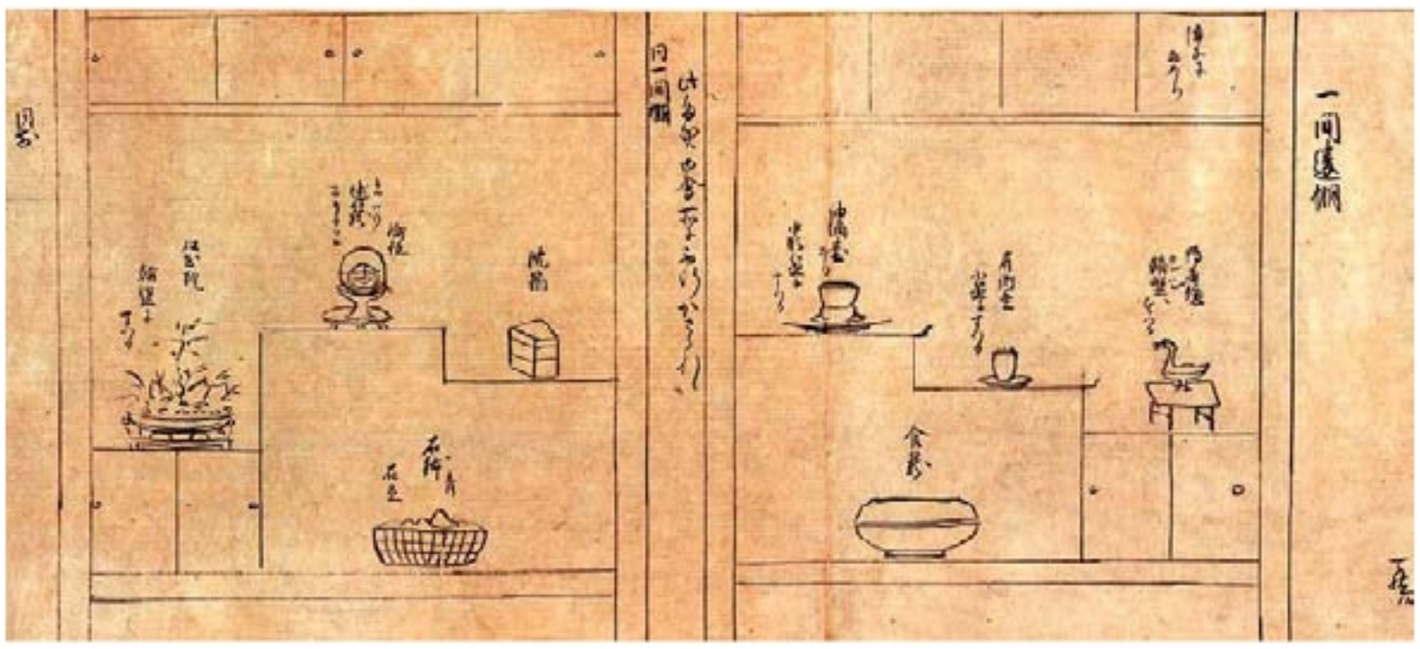
floral ou les parties de composition collective de poèmes. En d'autres termes, c'était des objets qui rendaient plus solennel et majestueux l'espace, et qui fonctionnaient comme un tout avec lui. Pour les réceptions, dans les résidences et manoirs d'un certain niveau, et en plus du *shuden* qui était l'espace cérémoniel et le *tsune goten* qui était l'espace quotidien du seigneur, on construisit un autre espace qui fonctionnait en combinaison avec le jardin pour les banquets et les festivités de nature artistique qu'on appelle *kaijo*, avec des équipements pour mettre en valeur les objets chinois : *ohiita* (étagères) aux dimensions variées, présentoirs d'étagère, et petits bureaux de style *shoin*.

On peut penser que l'origine de cette notion de valeurs communes se trouve dans les palais des *shôgun* Ashikaga. Dans la chronique qui nous décrit la visite que rend en 1437 l'empereur Go Hanazono à Ashikaga Yoshinori dans sa villa de Muromachi, il est noté de manière détaillée qu'il y avait des décors des pièces de réception comme des *kaijo* dans une vingtaine de pièces. Ainsi, les vases en faïence bleue de type *shûkai* retrouvés dans les fouilles étaient mis en valeur en même temps que les objets à thé tels que les bols à thé *tenmoku* sur les présentoirs d'étagère des pavillons de jardin. Dans les pièces appelées *nishinogojo* (le palais de l'ouest) du *kaijo,* face au sud, on retrouve, sur des étagères de type *raden*, deux ensembles d'objets avec des bols en faïence blanche et des objets en laque. Par ailleurs, le *Kundaikan sôchôki* dans lequel sont enregistrés les objets déposés dans la villa détachée du *shôgun* Ashikaga Yoshimasa à Higashiyama, est une sorte de manuel d'arrangement des décors des salles de banquet avec des explications illustrées, parfois assorties de commentaires sur les décors des pièces, les titres et les noms des peintures chinoises ainsi que les ustensiles à thé de provenance chinoise. De nombreuses copies de ce texte circulaient. Ainsi, les jugements de valeur émis par le *shôgun* et les artistes qui étaient ses compagnons, devinrent les fondements du prestige. Pour les puissants seigneurs de province, utiliser dans les cérémonies et les banquets les mêmes objets que le *shôgun* qui était au sommet de la hiérarchie guerrière, permettait de manifester son prestige.

Cette forme d'utilisation des objets pour le prestige apparaît au cours du XV^e^ siècle. Parmi les céramiques mises au jour dans les fouilles de châteaux ou de résidences guerrières des seigneurs les plus puissants du XVI^e^ siècle, on trouve, comme objets de prestige, de nombreuses antiquités des XII^e^-XIV^e^ siècles, provenant de Chine ou de Corée. Pour ce qui est des antiquités japonaises, les pièces de l'époque de Kamakura (1185–1333) étaient aussi très appréciées. Les *shôgun* de la dynastie Ashikaga à Kyôto sont venus de l'Est s'installer dans la capitale impériale pour y perpétuer le régime des guerriers. Pour eux, Kamakura représentait leur origine.

Les objets de prestige chinois rassemblés par les *shôgun* Ashikaga sont souvent appelés « objets de la noble maison de Higashiyama[3] ». Par la suite, on les désigna sous le terme d'« objets célèbres de Nobunaga » (Nobunaga reconstruisit, vers 1570-80, un régime unifié de guerriers), puis sous Hideyoshi (1582-1598), on parle d'objets célèbres appartenant au *taikô*[4], puis sous Tokugawa Ieyasu, à partir de 1600, on parle de *ryûei gyobutsu*[5]. Pour les hégémons de la période, ces collections étaient le symbole du prestige de celui qui dirigeait le pays. Ces céramiques exhumées que nous avons évoquées ici montrent qu'il existait au Moyen Âge une conscience commune de leur valeur à travers tout l'archipel et qu'elles n'étaient pas appréciées que des seuls dirigeants du pays. *Le traducteur remercie Elise Perriard pour son aide à la traduction des certains termes techniques.*

3 « La colline de l'est », quartier de Kyôto où le *shôgun* avait établi l'une de ses résidences favorites.
4 Titre correspondant à celui de « grand chancelier retiré » qu'avait adopté Hideyoshi et sous lequel on le désigne souvent à cette époque.
5 Mot à mot « pièces de la collection appartenant à l'illustre maison des shôgun ».



▾ **Extrait du *Kundaikan sôchôki*, vers 1560. © *National Museum of Japanese History* de Sakura.**

Légende en attente © Musée de site du palais des Asakura, Ichijôdani.

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

33

34

35

36

37

38

39

40

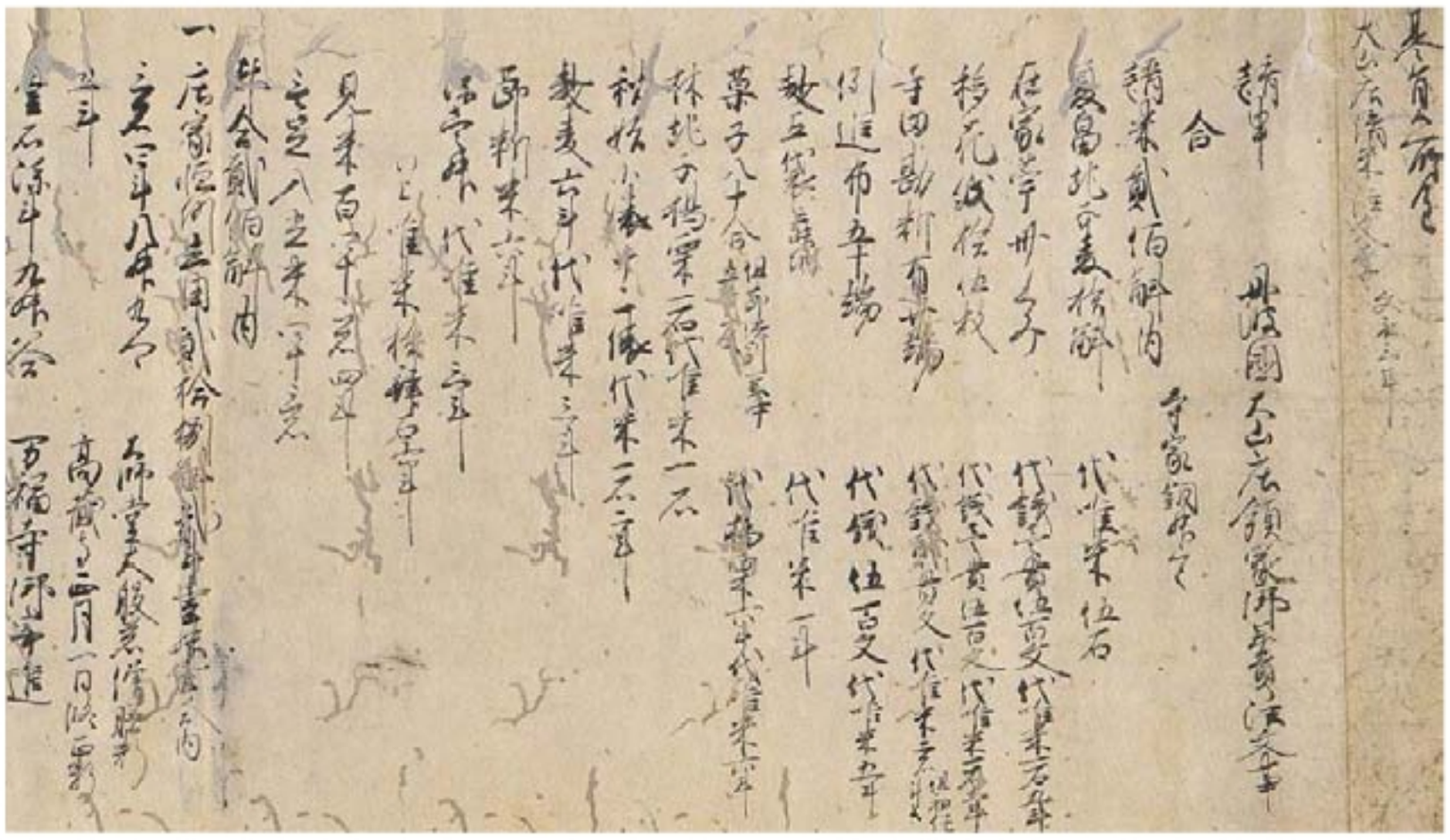
Les monnaies japonaises médiévales

Par **Nakajima Keiichi,** professeur à l'université Keiô

Au Japon, la monnaie s'est mise en place au Moyen Âge, de manière autonome et hors du système politique, c'est-à-dire sans intervention de l'État, à l'encontre de ce qui s'est produit en Occident. Ce phénomène est tout à fait particulier dans l'histoire mondiale de la mise en place des systèmes monétaires. D'une certaine manière, la question de la monnaie symbolise la faiblesse du gouvernement central ainsi que l'autonomie de la société.

En Asie Orientale, les premières monnaies métalliques apparaissent en Chine plusieurs siècles avant notre ère. En 621, la dynastie Tang (618-907) émet des monnaies qu'on appelle *Kai yuan tong bao* (p. 68 n° 5) qui fixent les normes de la monnaie en Extrême-Orient pour longtemps. Ces pièces ont plusieurs caractéristiques : 1. Elles sont en bronze ou en cuivre, non pas frappées mais fondues dans le moule ; 2. Elles sont rondes ; 3. En leur centre, il y a un trou de forme carrée ; 4. Autour de ce trou, il y a quatre idéogrammes. La forme ronde de ces pièces avec un trou au milieu provient, semble-t-il, d'une représentation chinoise ancienne qui veut que le ciel soit rond et la terre carrée ; il s'agit du symbole du gouvernement despotique qui veut que l'empereur étend (idéalement) sa domination partout, sous le ciel et sur toute la terre. Par conséquent, l'acte de fondre monnaie revêt une signification fortement politique. Fondé sur le droit, l'organisation administrative, un mode d'organisation urbaine avec palais et capitale, et la compilation d'histoires officielles, le système chinois correspond à l'Etat le plus avancé en Asie Orientale. La période Tang (618-907) a laissé sa marque historique sur les pays d'Extrême-Orient, et cette période est appelée « époque ancienne » ou « Antiquité » dans la plupart des pays voisins de la Chine.

Au Japon, on inaugure une émission de monnaie en 708. Ces monnaies sont dites *Wado kaichin*. Il s'agit de répliques fidèles des monnaies chinoises aussi bien pour la forme que pour l'écriture des idéogrammes. Elles symbolisent le pouvoir de l'empereur japonais. En tout, douze pièces différentes en bronze ont été fondues jusqu'en 958 avec les monnaies dites *Kengen taihô*. Pourtant à cette époque, la circulation de la monnaie ne touchait que la capitale et les provinces alentours. Dans le Japon oriental, ce sont les pièces de tissu (chanvre et soie) qui



◀ 40 pièces de monnaies les plus fréquentes au Moyen Âge. NMJH p. 137. Conservé au Musée National d'Histoire Japonaise. No. 1-4, 7-10, 12-27, 29, 32-34 sont les monnaies des Song du Nord. DR.

▶ Liste des redevances (1266) du monastère du Tô-ji à Kyôto pour son domaine d'Ôyama exprimées en équivalent riz ou en monnaies chinoises. © *National Museum of Japanese History* de Sakura.

◂▸ **Monnaie de Kajiki («ji» au revers). Collection Wanxuanzhai no. 1899. Diamètre 23,6 mm. *Kokuritsu Kobunsho kan* (Archives Nationales).**

constituaient le principal moyen de paiement tandis que dans l'Ouest, c'était surtout le riz. Par ailleurs, à partir de la fin du Xe siècle, on perd à la Cour impériale le désir d'imiter le système étatique chinois (ce qui marque d'ailleurs d'une certaine façon la fin de l'Antiquité japonaise), et on cesse pour un temps assez long d'émettre de la monnaie.

L'approvisionnement en pièces de monnaie de bronze cesse, mais par la suite, aux XIe et XIIe siècles, une économie d'échanges se met peu à peu en place et avec elle, des moyens de paiement à la place du riz ou des tissus lourds à transporter. En 1179, dans la capitale Kyôto, éclate une épidémie qu'on désigne comme « la maladie des pièces de monnaie ». On pense que cette appellation bizarre vient du fait que la maladie faisait des tâches rondes sur la peau qui faisait penser à des pièces de monnaie, ce qui laisse entendre que la monnaie était d'un usage courant pour les habitants de la capitale. Cette même année, on débat pour la première fois à la Cour impériale sur la nécessité ou non de reconnaître officiellement l'usage des pièces de monnaie chinoises. À cette époque, les échanges monétaires paraissent suffisamment importants pour qu'ils attirent l'intérêt des autorités. L'approvisionnement en monnaies métalliques se pose à nouveau de manière manifeste à la fin du XIIe siècle.

Si le gouvernement japonais avait fondu monnaie, le débat concernant la reconnaissance officielle de l'usage des monnaies chinoises n'aurait pas lieu d'être. En fait, les monnaies étaient alors importées de l'empire Song, et même si elles avaient été fondues en Chine de manière officielle, elles n'étaient pas légales puisqu'elles n'avaient pas été émises au Japon. Selon certains, elles devaient être interdites à l'instar des fausses monnaies. Telle était alors le point de vue de la Cour impériale. Or, vers la même époque, un nouveau centre de pouvoir émerge dans le Japon oriental, avec le régime shôgunal des guerriers installé à Kamakura. Ce pouvoir appelé *Bakufu* ou shôgunat, tout en coexistant avec la Cour, renforça peu à peu sa domination politique, mais adopta sur les questions monétaires le même point de vue que la Cour impériale. Jusqu'à la fin du XIIe siècle, on renouvela à plusieurs reprises l'interdiction officielle d'utiliser des monnaies importées.

En fait, les monnaies chinoises étaient en usage sur les lieux d'échange et elles fonctionnaient comme des monnaies nationales. Finalement, la Cour impériale et le gouvernement shôgunal durent accepter la réalité quant à l'usage des monnaies importées, et finirent même par accepter que certaines taxes soient payées en espèces sans pour autant que Kyôto ou Kamakura ne songent à battre monnaie.

LA MONNAIE MÉDIÉVALE D'APRÈS LES FOUILLES ARCHÉOLOGIQUES

Les recherches sur ces monnaies ont surtout été menées par Suzuki Kimio (1938-2004) et les membres de la Société de recherches sur les monnaies exhumées, fondée en 1993.

Pour les hommes du Moyen Âge, il était assez fréquent d'enterrer les monnaies dans des jarres ou des boîtes afin de les protéger. Avec le décès du propriétaire, il arrivait que les gens ne sachent plus où l'argent avait été enfoui, et souvent le trésor restait à jamais enterré. Dans le rouleau peint, de la fin de XIIIe siècle, décrivant la vie du moine Ippen (1239-1289), il est question d'un miracle accompli par celui-ci. Ippen est invité dans la maison d'un guerrier pour y réciter des prières et il découvre dans un fossé un trésor de 50 000 *mon*. L'histoire se passe un siècle environ après le début de l'introduction de ces monnaies importées : il existait donc, déjà en ce temps-là, des découvertes de trésors monétaires. Le trésor le plus ancien retrouvé jusqu'à présent a dû être enfoui au XIIe siècle[1] : il s'agit du trésor de Manaita qui est constitué de 2305 pièces, découvert dans les environs de l'actuelle ville d'Asakura (département de Fukuoka), à 30 km de

1 On peut savoir l'époque où le trésor a été enfoui par la monnaie émise en dernier. Par exemple, celui de Manaita comprend un *Jian Yan Tong Bao* (première émission en 1127 par les Song du Sud) mais aucune pièce plus récente.

Hakata, le plus grand port international du Japon au Moyen Âge. La pratique d'enfouir des pièces de monnaie commence avec l'afflux des monnaies chinoises, et ce sont ces premières monnaies enterrées qui constituent probablement la majorité des trésors retrouvés à l'époque d'Ippen.

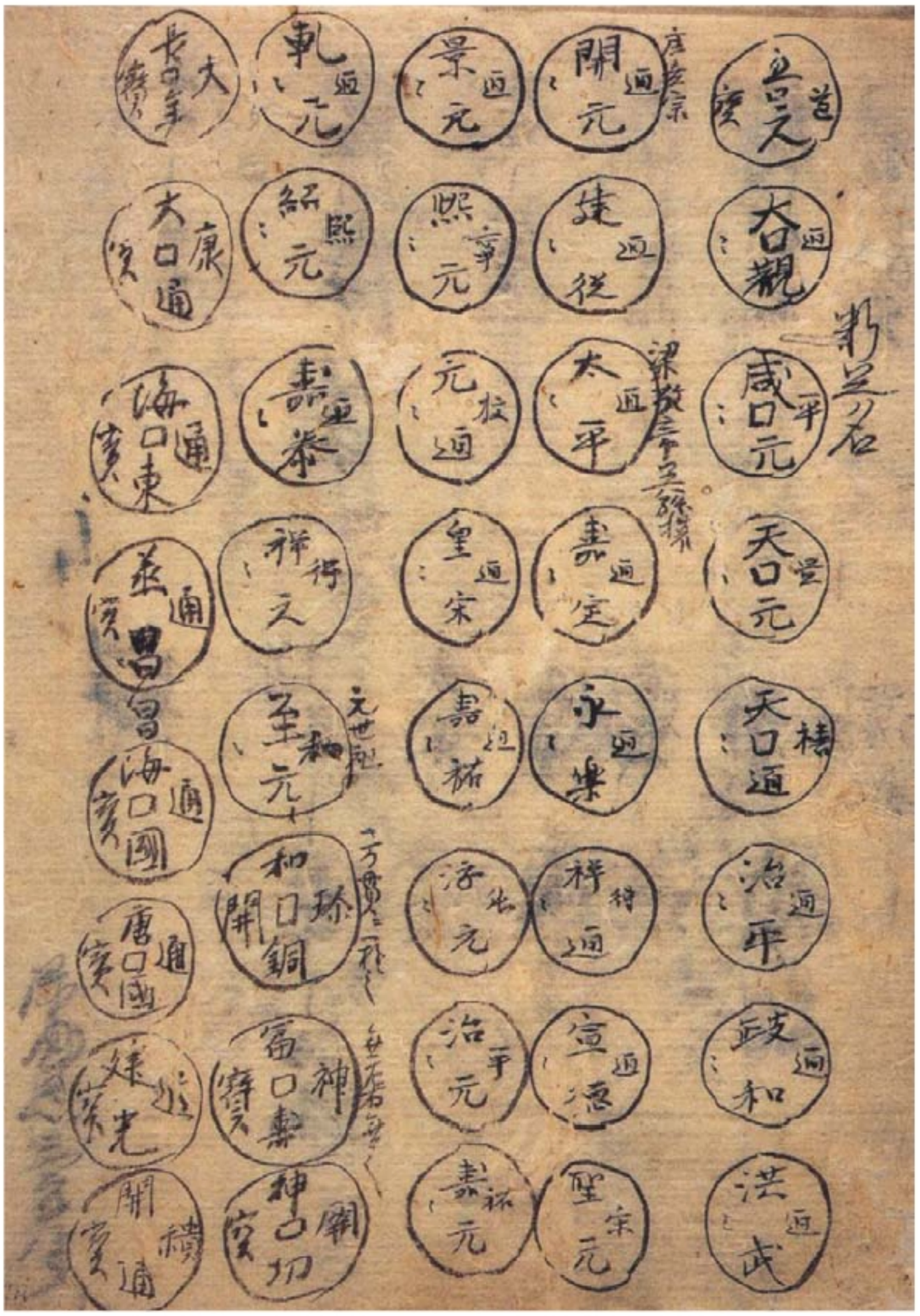
Grâce aux fouilles, on a découvert aujourd'hui environ 3,6 millions de pièces de monnaie enfouies. Jusqu'au XV^e siècle, même si elles ont été retrouvées dans des lieux très éloignés les uns des autres, ces monnaies sont très semblables : il existait donc alors un système monétaire unifié à travers l'archipel. On a trouvé jusqu'à 160 types de pièces en circulation, et il est fréquent de retrouver entre 40 et 60 types de pièces différents en un seul et même endroit. Si le nombre total de pièces différentes est important, en fait 20 monnaies différentes représentent 85% de l'ensemble et 40 monnaies composent 95% des pièces retrouvées. En fait, les monnaies en circulation tendaient à être d'un type particulier. Les monnaies chinoises des Song du Nord (960-1127) représentent plus de 75% des monnaies retrouvées. Les quatre pièces les plus fréquentes sont de cette provenance, ainsi que 17 pièces parmi les 20 les plus fréquemment retrouvées. Parmi les autres pièces relativement fréquentes, des pièces *Kai yuan tong bao*, c'est-à-dire des pièces de l'époque Tang, viennent en 5^e position pour leur fréquence. On retrouve aussi fréquemment des pièces des Ming dites *Yong le tong bao* (6^e rang pour la fréquence, première émission en 1411) et *Hong wu tong bao* (11^e rang, première émission en 1368), mais même au XV^e siècle, les vieilles pièces des Song du Nord restent les plus nombreuses[2]. En fait cette dynastie est celle qui, au cours de l'histoire chinoise, a sans doute fondu le plus grand nombre de monnaies en bronze et, en Chine aussi, après la disparition de cette dynastie, l'usage des pièces Song a continué pendant plusieurs siècles comme moyen de paiement.

Pourtant, le Japon n'a pas pour autant importé tel quel le système monétaire chinois. En Chine, on émettait des pièces de dimensions différentes qui pouvaient correspondre à des valeurs comprises entre 2 et 10 *mon*. Or celles qui ont été introduites au Japon avaient les bords volontairement biseautés de façon à correspondre à des pièces ordinaires de 1 *mon* : on n'acceptait pas les pièces d'une autre taille. Parmi les monnaies enfouies, on trouve aussi des fausses pièces de facture grossière, probablement fabriquées au Japon, dont les idéogrammes sont inscrits à l'envers et donc impossibles à lire, ce qui laisse à penser que, pour les hommes du Moyen Âge, ces idéogrammes n'avaient pas grand sens. Il suffisait que les pièces soient rondes avec un trou carré au milieu, quels que soient les idéogrammes gravés autour : elles avaient toutes la même valeur d'un *mon* par pièce.

Pendant toute la période médiévale, le pouvoir d'achat d'une pièce de 1 *mon* correspond à peu près à celle de 1 euro de nos jours. Ces pièces pèsent un peu moins de 4 g, et rapporté à la valeur du cuivre de l'époque, la valeur métallique en tant que telle correspond à peu près à un tiers de la valeur courante des pièces. Par conséquent, la raison pour laquelle les Japonais médiévaux ont utilisé les monnaies importées comme valeurs d'échange, n'est pas liée au prix du métal, d'autant que les monnaies n'étaient pas garanties par l'État. Pourquoi donc, en l'espace d'un peu plus d'un siècle, les Japonais du XII^e siècle qui n'avaient jamais vu de monnaie métallique, se sont-ils mis à utiliser ces pièces comme des monnaies et ont-ils accepté ainsi les transactions ? C'est une grande énigme. Tout ce qu'on peut dire pour l'instant, c'est qu'au point de départ, il y a eut un essor considérable de l'économie d'échanges, rendu possible par l'utilisation du tissu ou du riz comme moyen de paiement, et la nécessité d'un moyen de paiement plus pratique a coïncidé avec l'importation des monnaies chinoises.

Malgré la base incertaine de la monnaie, une économie monétaire a pu se constituer rapidement au Japon, et des marchandises ont pu être échangées d'un bout à l'autre de l'archipel, donnant naissance partout à des ports et des marchés. Au XIV^e siècle, malgré

2 Au contraire de l'Occident, en Extrême-Orient l'État ne récupère pas les vieilles pièces de monnaies pour en fondre de nouvelles. C'est pourquoi les monnaies restent en circulation pendant plusieurs siècles, et parfois même plus d'un millénaire.



▸ *Daijô-in jisha zôji-ki* (Journal des abbés du temple Daijô-in), album du printemps 1458. NMJH p. 138. Conservé aux Archives Nationales du Japon.

les guerres seigneuriales, on enregistre une grande prospérité économique. La richesse accumulée est, certes, parfois enterrée, et les trésors enfouis à la fin du XIVe et au XVe siècle représentent souvent des sommes considérables de 50 000 pièces, et parfois plus de 100 000. Le plus grand trésor jamais retrouvé jusqu'à présent se trouve à la frontière septentrionale du pays, sur le site de Shinori, près de l'actuelle ville de Hakodate à Hokkaidô. On a retrouvé 400 000 *mon* de monnaies. C'est bien la preuve que l'économie monétaire s'était répandue partout dans l'archipel.

L'EFFONDREMENT DU SYSTÈME MONÉTAIRE MÉDIÉVAL

À partir de la fin du XVe siècle, le système monétaire entre dans une phase d'instabilité. L'extension des activités de triage des monnaies en est une preuve. Par triage des monnaies, on entend une pratique qui consiste à déprécier la valeur des pièces en invoquant leur forme ou leur poids, ou même à refuser de les utiliser comme monnaies valables. Face à ces pratiques, le régime shôgunal et les grands seigneurs qui cherchaient à rétablir l'ordre monétaire du passé émirent très fréquemment des édits pour limiter le triage des monnaies. À considérer ces édits, on voit qu'à la fin du XVe siècle, les pièces chinoises de la nouvelle dynastie Ming – qui sont neuves et de bonne qualité – sont rejetées, alors qu'on recherche des monnaies Song vieillies et parfois même rognées à force d'usage. La confiance dans la monnaie courante fait défaut, et ce changement porte un coup direct à ces nouvelles pièces Ming dont l'histoire était récente. L'influence des pièces Song restait intacte du fait même de l'attachement à la tradition. Mais le principe du système monétaire adopté au XIIe siècle selon lequel toutes les pièces égalent un *mon*, s'effondre à cette époque.

À partir du XVIe siècle, le système monétaire est franchement en crise. Symbole de cette crise, la pratique de l'enfouissement des monnaies – parfois plusieurs dizaines de milliers de pièces au XVe siècle – disparaît. Les trésors monétaires retrouvés au XVIe siècle ne comptent guère que quelques milliers de pièces, une dizaine de milliers tout au plus, c'est-à-dire qu'ils sont nettement plus réduits. Les pratiques d'enfouissement ont-elles été abandonnées par crainte de la réduction de la valeur des monnaies ? En fait, malgré tous les efforts des autorités pour maintenir un ordre monétaire, le triage s'est rapidement développé. Peu à peu, apparaissent des règles d'usage monétaire selon les régions. Autour de Kyôto, subsistait le système centré sur les pièces Song. Mais ailleurs, les pièces Ming reprenaient et même redoublaient d'importance. Une source datée de 1577 indique que dans l'est de l'archipel, on adopta un étalon qui voulait qu'une pièce *Yong le tong bao* vaille deux fois la valeur d'une pièce de monnaie Song ; on a retrouvé d'ailleurs dans l'Est plusieurs dépôts de monnaies enfouis, comme par exemple celui de Shimo-Ishihara, découvert dans la banlieue de Tokyo et qui, sur un total de 10 027 pièces de monnaie, comprend 7 560 pièces (75,4%) de type *Yong le tong bao*. Dans l'île de Kyûshû, les pièces *Hong wu tong bao* occupent une place particu-

lièrement importante ; on en trouve beaucoup parmi les monnaies mises au jour. On sait aussi que les fabricants de fausses monnaies de Kajiki[3] choisissent *Hong wu tong bao* comme idéogrammes pour leurs propres pièces, sans doute parce que celles-ci étaient très répandues dans la région. Le système monétaire est donc en train de se fragmenter régionalement au XVIe siècle et il faut attendre le début du XVIIe pour voir un système monétaire se reconstruire. Le nouveau régime shôgunal d'Edo fond désormais une série de monnaies autonomes japonaises, ce qui donne naissance à un nouveau système monétaire, différent du système médiéval.

La crise monétaire de la fin du XVe et du XVIe siècle éclate quand le Japon s'enfonce dans l'instabilité politique et militaire. Mais les raisons de la crise monétaire sont ailleurs. En effet, les guerres civiles du XIVe siècle n'avaient pas provoqué de crise monétaire parce que la valeur des monnaies n'était pas garantie par l'État. En fait les échanges étaient le produit du développement naturel et spontané du marché. Au contraire, on vit même, à partir de la fin du XVe siècle, les autorités réprimer le triage des monnaies : pour la première fois au Moyen Âge les pouvoirs politiques cherchèrent à intervenir pour défendre le système monétaire en vigueur. Ces interventions connurent parfois quelque succès et permirent le retour à l'ordre. Mais le système monétaire médiéval fondé sur une indépendance totale vis-à-vis du politique, perdit l'un de ses caractères particuliers avec la crise monétaire du XVIe siècle. L'émission de monnaies par le régime d'Edo peut être comprise comme une réponse à la crise du système.

LA MONNAIE MÉDIÉVALE : UN FANTASME COLLECTIF ?

Pour trier les monnaies, il faut s'intéresser aux idéogrammes indiqués et donc pouvoir les lire. Dans le *Daijô-in jisha zôjiki*, journal personnel d'un moine de haut rang qui vivait à une trentaine de kilomètres de Kyôto, on retrouve à la fin du volume correspondant au printemps 1458, des dessins d'une quarantaine de pièces différentes. Ce moine a d'abord dessiné les pièces de monnaie qu'il avait devant lui et non pas des pièces imaginaires. On remarque en effet quelques erreurs qui indiquent qu'il avait les pièces en face de lui[4]. En outre, il y a des monnaies dessinées avec justesse sans la pièce originale. C'est le cas des pièces *Wado kaichin* dont la disposition des quatre idéogrammes est complètement fausse. Ceci tend à prouver que le moine s'intéresse aux idéogrammes des pièces de monnaie qu'il a en sa possession, et qu'il a même entamé une recherche numismatique.

Ceci n'est pas le seul cas : on a retouvé un trésor dans le site de Negishi dans l'actuelle ville de Fukaya (département de Saitama), à 50 km de Tokyo, daté du milieu du XVe siècle. Ce trésor est constitué d'une cinquantaine de ligatures de 97 pièces de monnaie[5], dont onze sont faites en recueillant les pièces de *Tian sheng tong bao* (p. 68 n°7), *Tian xi tong bao* (p. 68 n° 14) et *Zhi dao yuan bao* (p. 68 n° 19). En plus, celui qui a fait ces ligatures a choisi, parmi plusieurs types de monnaie, les seules pièces avec les idéogrammes en écriture normale pour les *Tian sheng tong bao*, et celles en écriture cursive pour les *Zhi dao yuan bao*, en rejetant les pièces à écriture normale pour les seconds et ceux en écriture spéciale pour le premier. Cet anonyme a certainement bien observé les pièces de monnaie pour trouver autant de pièces de ces types auxquels il semblait porter une attention particulière.

Depuis l'introduction des monnaies Song, trois siècles se sont écoulés, et, avec l'essor d'une économie d'échanges, l'usage de la monnaie s'est bien répandu. Il est donc assez naturel que les contemporains éprouvent de l'intérêt pour les idéogrammes inscrits sur les monnaies et que des différences de valeur soient attribuées aux différentes pièces de monnaie en fonction de leur forme ou des inscriptions qui y sont gravées. L'inquiétude naît chez le détenteur de monnaies qui ne sait plus très bien si la pièce qu'il possède vaut vraiment un *mon*. Il devient dès lors attentif aux pièces qu'il reçoit lors des transactions, et c'est ainsi que, peu à peu, se répand un sentiment d'insécurité vis-à-vis de la monnaie. On peut dire que les causes de la crise monétaire – qui commence à la fin du XVe siècle – sont liées intrinséquement au développement de l'économie monétaire basée sur un système médiéval qui considérait toutes les pièces égales en valeur, cette valeur étant de 1 *mon*.

Les hommes du Moyen Âge croyaient que les pièces chinoises importées avaient une certaine valeur : ils les ont donc adoptées comme mode de paiement. On peut parler à ce propos d'un fantasme collectif, surtout si on considère la rapidité avec laquelle la valeur attribuée conventionnellement aux monnaies s'effondre à la fin de la période. Ce caractère flou du système monétaire est-il le produit d'une spécificité de la société médiévale japonaise ? Quand on pense aux épisodes historiques au cours desquels la confiance dans la monnaie d'un pays s'effondre, comme l'hyper inflation allemande de 1923, le Japon médiéval devient un cas d'espèce pour mieux comprendre l'essence de la monnaie dans les sociétés humaines. A7

3 *Kajiki-sen* ou monnaies de Kajiki sont des fausses monnaies avec les idéogrammes *ka, ji* ou *ki* au revers. Elles furent fabriquées au XVIIe siècle (ou peut-être dès la fin du XVIe) à Kajiki, actuellement dans le département de Kagoshima, au sud de Kyûshû. On trouve aussi des pièces *Hong wu tong bao* et, plus rarement, des pièces dites *Da zong tong bao*.

4 Il fait quelques fautes graphiques dans les dessins en se trompant avec des idéogrammes proches, et des erreurs sur la date de première émission de chaque monnaie en pensant par exemple que *Kai yuan tong bao* correspond à la célèbre ère *Kai yuan* (713-741) de l'empereur Xuanzong des Tang ; en vérité, cette monnaie fut émise bien plus tôt, en 621.

5 Pour toutes sortes d'usage de monnaie d'une certaine somme, on faisait des ligatures de 97 pièces qui valait 100 *mon*, ce qui est aussi le cas pour les dépôts de monnaies (on peut aussi voir cela dans le rouleau peint d'Ippen). Cette méthode pour réduire la demande de pièces de monnaie est assez courante en Asie Orientale. En Chine, depuis le Xe siècle, une ligature de 100 ne consiste officiellement qu'en 77 pièces, et même parfois seulement 70 ou 60 pièces (voir *Archéothéma* n°19, pp. 26-33). On peut sans doute affirmer que la différence entre la valeur nominale et le nombre réel est beaucoup moindre au Japon, mais à partir du XVIIe siècle, il ne faut que 96 pièces pour faire une ligature de 100 *mon* ; on ne connaît pas les raisons pour lesquelles on a diminué (seulement) d'une pièce par rapport au Moyen Âge.

Vue du Mont Sen-no.yama au sommet duquel on a trouvé les premiers filons. Cliché Nakajima Keiichi.

Au pied du mont Sen-no-yama se situe Kamaya mabu : cette partie était exploitée au début du XVII[e] siècle. Devant ce rocher étaient installés des ateliers d'extraction et de séparation. Cliché Nakajima Keiichi.

La mine d'Iwami et ses enjeux techniques

Par **Endô Hiromi,** archéologue, ancien chargé de fouilles des mines d'Iwami. Traduit du japonais par Laurent Nespoulous

Les formes sous lesquelles apparaissent et se développent les technologies minières entre le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle, jouent un rôle déterminant durant toute l'époque d'Edo. Pour saisir les techniques mises en œuvre dans l'exploitation de minerai au Japon, la mine d'argent d'Iwami – qui connaît alors son pic d'activité –, constitue une bonne entrée en matière, notamment de part son statut pionnier dans l'histoire des techniques.

En Europe, à une exploitation minière optimisée par l'emploi de la force hydraulique ou animale, correspondait un modèle relativement économe en main-d'œuvre. Au Japon l'industrie est bien plus exigeante en force de travail humaine, fonctionne avec une infrastructure moins lourde mais elle atteint pourtant une production de masse. À Iwami, l'approche pluridisciplinaire avec la recherche archéologique de terrain, les techniques d'analyse en laboratoire, l'épigraphie, l'étude du réseau routier, l'ethnologie a fait considérablement progressé la recherche ces dernières années, notamment celle de la technique de coupellation qui naît alors et qui constitue l'opération incontournable dans l'extraction de l'or et de l'argent d'un amalgame en fusion.

OUVERTURE ET EXTRACTION D'UN GISEMENT MINIER

Les stratégies qui président à l'ouverture d'une mine sont élaborées au cas par cas, en fonction de la nature et de la situation du dépôt. L'ouverture du gisement d'Iwami a ainsi connu plusieurs étapes, depuis la simple opération de creusement jusqu'à celle du forage de filons affleurants, puis, plus tard, le creusement des galeries[1]. L'outillage utilisé se compose du ciseau et de la masse, en fer. Ces éléments forment le standard d'un travail essentiellement manuel, qui s'est perpétué jusqu'à l'introduction des foreuses à l'époque contemporaine.

Les galeries constituent une grande innovation grâce aux progrès des techniques d'arpentage : en tenant compte, dans les calculs, de la déclivité de la veine, on pourra pratiquer des « saignées » perpendiculaires à celle-ci, augmentant très fortement le rendement économique de la mine en donnant un accès direct au filon. L'ouverture de galeries non pas dans mais sur le filon, se met en place à

1 D'après les *Mémoires* (« Bankakusho », in *Abe-ke bunsho – Archives de la famille Abe*) de l'an 4 de l'ère Genroku (1691), laissées par un fonctionnaire, Abe Mitsushige, détaché auprès de la mine. Il s'agit du plus ancien document évoquant les techniques employées à la mine.

▾ Sur la montagne, vue du quartier d'Ishigane datant du XVI^e^ siècle où on creusait les filons affleurant. Cliché Nakajima Keiichi.

Les premières cartes européennes du Japon, portugaises et hollandaises, portent une attention particulière aux ressources du pays. Celle d'Iwami (*argenti fodinae* au-dessus du toponyme *Hivami*) est mentionnée vers 1595 par Luìs Teixera. *Iaponiae Insulae Descriptio Ludovico Teisera auctore*, carte d'Abraham Ortelius, d'après Teixera, Anvers, 1608. Collection particulière.

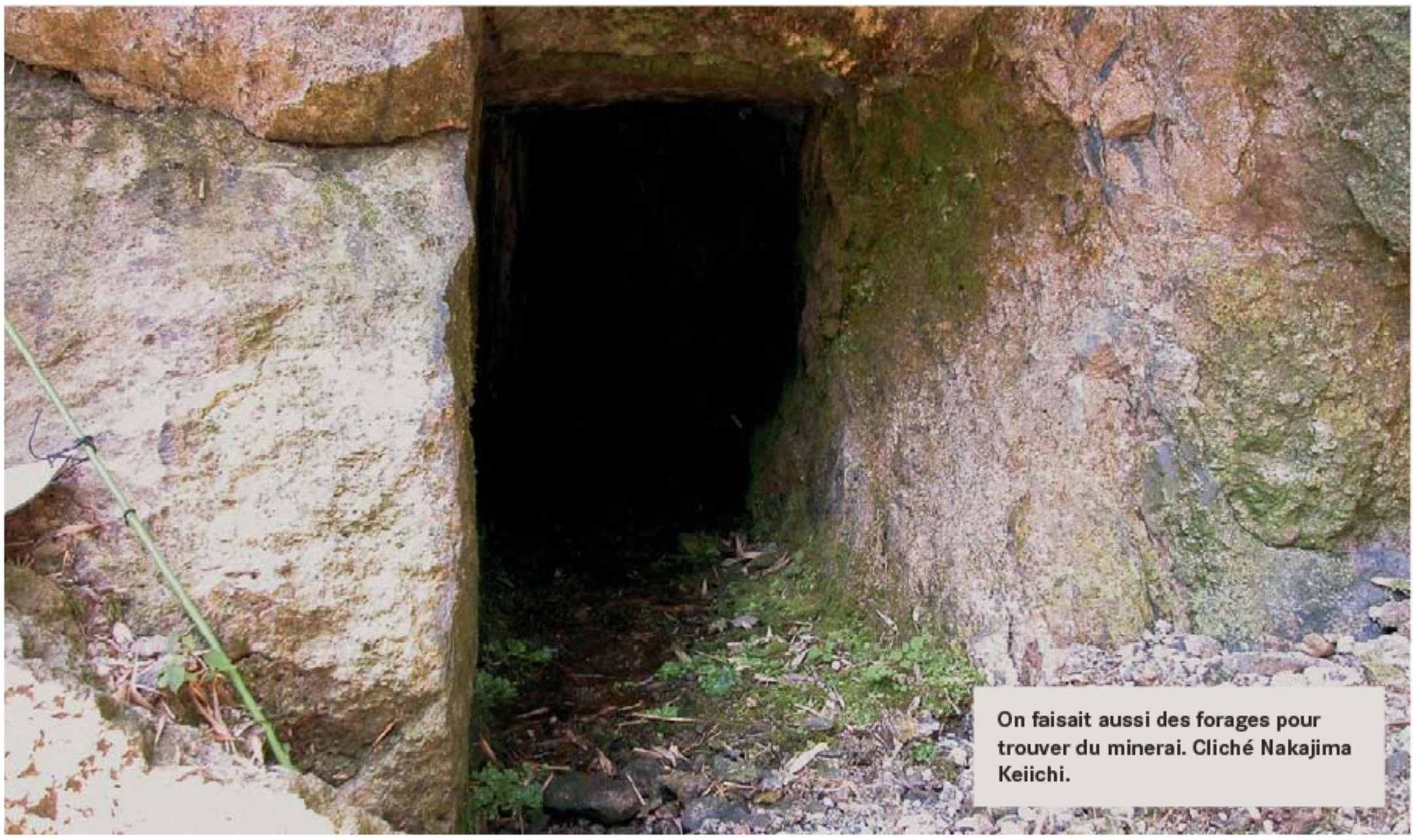
partir du début du XVII[e] siècle[2]. Ces voies d'accès, dans leur version technique la plus aboutie, sont dotées d'une arrivée d'air et d'une sortie d'évacuation des eaux. Elles étaient pratiquées de manière à assurer un espace minimal de travail, lequel devait pouvoir accueillir une petite organisation composée d'un chef de travaux et de ses trois apprentis.

D'une manière générale, l'obtention du minerai après son extraction s'obtenait par un concassage fait à la masse suivi d'une pulvérisation à la meule. Puis on avait recours au courant hydraulique, afin de séparer par différence de densité les éléments contenus dans le minerai brut. Toutefois, la nature du dépôt et du minerai différant d'une mine à l'autre, l'extraction diffère selon les gisements. Ainsi à Iwami, au début du XIX[e] siècle, d'après les archives, avait-on pour pratique de laver le minerai au tamis, puis de le concasser à la pioche au-dessus d'une meule, qui réduisait en miette un minerai qui pouvait encore passer au travers d'une deuxième meule afin de produire une poussière extrêmement fine, laquelle était placée dans des récipients peu profonds à large bord, avant une opération finale de trempage qui permettait de récupérer le minerai argentifère par flottement[3]. L'utilisation d'une meule dans le processus est une des originalités du travail d'extraction à Iwami.

Lors des fouilles dans le secteur Sekine-Fujita, les vestiges imposants d'une canalisation, utilisée sans doute dans la séparation par densité du minerai, ont été retrouvés. Cette canalisation desservait un grand bassin de 14 mètres de côté et de 4,4 mètres de profondeur. Dans les flancs en pente, une arrivée d'eau, dans sa partie mise au jour, constituait un creusement de 2 mètres de large et de 1,5 mètre de profondeur. Dans son fond sont venus lentement se déposer une très fine couche d'argile suivie de rejets séparés du minerai. Ce dernier, plus léger et pur, demeurait, lui, en surface jusqu'à sa récupération. Des traces de planches retrouvées sous la fine couche d'argile inférieure du dépôt, laissent comprendre que le fond de la canalisation était doublé de bois. Toujours dans le même secteur Sekine-Fujita, ce sont près

2 Un texte de l'an 5 de l'ère Keichô (1600), *Règlement de Kaneyama, Yunotsu et Gonandokoro* (*Kaneyama Yunotsu Gonandokoro no sadame*), évoque ces « saignées », mais ne précise pas ce qu'il faut entendre exactement par là.

3 D'après les notes laissées par Yamanaka Momotsugi, fonctionnaire détaché à la mine d'argent, en l'an 7 de l'ère Bunka (1810), dans ses *Certifications* (« Ninsho sashiage hikae », in *Yamanaka-ke bunsho – Archives de la famille Yamanaka*).



On faisait aussi des forages pour trouver du minerai. Cliché Nakajima Keiichi.

▲ À proximité de Kamaya mabu, au pied du mont Sen-no-yama, se situe l'entrée d'Okubo mabu, la galerie qui fut exploitée entre le XVII[e] et le XIX[e] siècle. Cliché Nakajima Keiichi.

◀ Depuis cette galerie, on creusait des filons. Cliché Nakajima Keiichi.

d'une dizaine de bâtiments qui étaient utilisés sans doute à la séparation par densité du minerai, comme en témoignent les dépôts de déchet retrouvés sur les sols ou au fond de fosses et de puits. Il est sans doute pertinent de considérer que cette technologie en relation avec celle de l'extraction du fer alluvionnaire prend des proportions très importantes au cours des XVI[e] et XVII[e] siècles.

LA RÉDUCTION

La coupellation et son implantation

À la mine d'Iwami, on a introduit dans la chaîne de réduction du minerai d'argent, la technique de la coupellation, introduite, si l'on en croit les anciennes chroniques de la mine en 1533[4], date à laquelle de l'argent aurait pour la première fois été obtenu par réduction sur du minerai brut de la mine. L'instigateur de cette innovation, Kamiya Jutei, est un commerçant de Hakata, à Kyûshû, qui, dans le cadre du redéploiement des activités de la mine, fait venir deux « spécialistes », nommés Sôtan et Keiju. Cette nouvelle technologie s'implante quand augmentent les besoins en argent des marchés coréen et chinois, et il faut évoquer ici dans le cadre de cette économie d'échange florissante le rôle de relai que les Portugais et la piraterie des mers de l'Asie orientale entendent occuper. Iwami se trouve alors sous la juridiction du clan seigneurial des Ôuchi, qui a reçu en gestion de

4 D'après le *Recueil sur la mine d'argent de la province d'Iwami* (*Iwami no kuni Kaneyama yôshû*), en l'an 13 de l'ère Bunka (1816).

Vue de l'actuel village d'Omori depuis le Mont Sen-no-yama. Omori était le lieu où se trouvait l'administration de la mine. Cliché Nakajima Keiichi.

Le port de Tomogaura où on embarquait les lingots d'argent d'Iwami. Cliché Nakajima Keiichi.

l'autorité shogunale, le district de Nima où se trouve la mine, avant même que les Ôuchi ne deviennent les seigneurs de la « province d'Iwami » toute entière. De son côté, la famille Kamiya est déjà internationalement impliquée dans le commerce du cuivre. L'exploitation florissante de la mine d'Iwami, l'introduction de la coupellation, l'augmentation de la production d'argent sont autant d'éléments à mettre au compte de la domination du clan Ôuchi.

Concernant la coupellation dans ses détails techniques, les Registres de la dynastie Choson (*Chosôn wanjo sillok*), pour l'an 9 de l'ère Yeonsan-gun (1503), évoquent sa mise en œuvre dans la mine d'argent de Sosan, située dans le nord de la péninsule. Dans un pot en fonte, on chargeait une importante quantité de combustible de bois incandescent, sur lequel on venait placer, dans une forme en terre, une préparation de plomb et d'argent que l'on portait à haute température jusqu'à sa fonte

Cette technologie sera ensuite diffusée par les ouvriers de la mine d'Iwami vers les mines d'or et d'argent de Sado et d'Ikuno, et permettront les innovations à l'origine de l'envol spectaculaire de la production du précieux métal blanc dans l'archipel. Du reste, le facile transfert technique depuis Iwami vers les autres lieux de production montre à quel point le terrain technique japonais était prêt à cette réception

Ce qui reste des installations

En 1997, lors des fouilles archéologiques du secteur Sekine-Fujita de la mine d'Iwami, dans les vestiges d'un bâtiment de la seconde moitié du XVI^e^ siècle, ont été mis au jour les restes d'un récipient en fer utilisé pour la coupellation. L'analyse physico-chimique des résidus de métal et de cendres permit de détecter outre la présence d'argent et de plomb, de l'hydroxiapatite (une des composantes principales des os), alors que des restes osseux de grand mammifère étaient mélangés aux cendres, tout cela laissant, en définitive, penser qu'il s'agissait-là des vestiges du creuset au moyen duquel était pratiquée la coupellation.

▲ **Vue de l'actuel village d'Omori. Cliché Nakajima Keiichi.**

Selon de nouvelles analyses en 2004, le métal trouvé était un alliage, un amalgame fait de plomb et d'argent (plomb argentifère), et du dépôt de cendre, il fut possible de conclure que le creuset avait servi, successivement, lors de plusieurs opérations.

Ce creuset se trouvait en surélévation par rapport au sol de circulation, le foyer sur lequel il était déposé était délimité par des planches, et dans l'espace contigu à cette unité ont été retrouvés des tisonniers. D'autres restes de creuset ont également été mis au jour alentour. Lors des fouilles d'un atelier du début du XVII^e^ siècle en 2002, sur le secteur Miyanomae[5], il a été impossible d'identifier des traces de creuset, mais la présence d'un foyer bien délimité a toutefois pu être attestée : ces foyers délimités selon un plan quadrangulaire étaient en réalité à mettre systématiquement en corrélation avec l'introduction de la coupellation dans les ateliers de production d'argent de la mine d'Iwami. On tassait des cendres d'os dans le creuset qui constituait le centre de gravité de l'unité de réduction, on assurait sa stabilité en l'entourant d'argile, et l'on enserrait encore le tout à l'intérieur d'une aire quadrangulaire marquée par des planches, produisant un espace en surélévation, puis on laissait réduire dans ce fourneau l'amalgame, en utilisant les différence de point de fusion entre les deux métaux afin d'extraire l'argent du plomb. Ce récipient en fonte de fer avait tous les aspects d'un pot de cuisson normal, ce qu'il était en réalité, si ce n'est qu'il avait été détourné de sa fonction première dans les ateliers d'Iwami : il constituait un outil fort pratique afin de maintenir de hautes températures et de récupérer ainsi l'oxyde de plomb absorbé par les cendres.

À Iwami, il devint ainsi possible aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles d'exploiter la couche superficielle d'un dépôt riche en minerai précieux, de l'extraire et d'en tirer, au moyen de la coupellation dans un creuset de fonte, une production massive d'argent.

Quelques points restent obscurs, par exemple le type de cendres et de foyers employés. Il reste également à étudier et construire la généalogie des techniques décrites dans les sources historiques de l'ère Keichô (1596-1615), comme par exemple l'utilisation d'un amalgame au mercure, ou la technique venue de la métallurgie du minerai de cuivre argentifère.

5 Voir le rapport préliminaire de 2002, publié par le Comité éducatif de la ville d'Ôta.

LE SAVIEZ-VOUS ?

Dame Murasaki Shikibu (env. 978-env. 1014 ou 1025) est l'auteur d'un des romans japonais les plus célèbres : *Le Dit du Genji*. Musée culturel de Kyôto. Cliché Wikimedia Commons, 2009.

LE ROMAN DE GENJI

Considéré comme un ouvrage majeur de la littérature japonaise, le *Genji monogatari* (« Le Dit du Genji ») date du début du XI[e] siècle et était sans doute achevé en 1021. Son auteur est une femme, Murasaki Shikibu (env. 978-env. 1014 ou 1025), la « Dame Pourpre » dont nous savons bien peu de choses si ce n'est qu'elle était la fille d'un dignitaire de la cour.

« Le Dit du Genji » est un long roman qui comprend cinquante-quatre cahiers et quelque quatre cents personnages, dont une trentaine de premier plan. Deux parties le composent : la première, la plus longue (cahiers I à XLIV), raconte la vie d'un des princes impériaux d'une beauté extraordinaire, poète accompli et charmeur de femmes, le Genji, qui a été éloigné du trône à la mort de sa mère – la Dame du clos aux paulownia, que l'empereur a aimée passionnément –, et qui, relégué à la vie civile, fait carrière en tant que haut fonctionnaire impérial tout en séduisant de nombreuses femmes de la cour ; le prince Genji en particulier séduit la femme de son père l'empereur, la Dame du clos des Glycines, qui ressemble étrangement à sa propre mère, et dont il aura même un enfant. La seconde, beaucoup plus brève (cahiers XLV à LIV), décrit la destinée de son fils, Kaoru, qui accèdera au trône grâce à son père dont il fera son Grand ministre. Œuvre monumentale rédigée par une habituée de la cour impériale, « Le Dit du Genji » fait une large place à la psychologie des personnages qui apparaissent bien modernes et familiers avec leurs histoires d'amours, d'intrigues, de soif du pouvoir, d'appât de l'argent, de jalousies, etc. La difficulté principale du roman réside dans le fait que presque tous les personnages sont identifiés par leur(s) fonction(s) et/ou leur(s) titre(s), et que ceux-ci évoluent au cours des décennies que durent le roman, rendant leur identification plus ou moins ardue du début à la fin de l'histoire.

LES *IKKÔ-IKKI* AUX XV[E] ET XV[E] SIÈCLES

Le Japon a connu au cours des XV[e] et XVI[e] siècle une série de révoltes populaires (*ikki*) dont certaines, encadrées par les fidèles de la secte amidiste, sont désignées sous le nom de *ikkô-ikki*. Ces mouvements étaient dirigées par des adeptes de la secte bouddhique *Jôdo shin-shû*, l'« École véritable de la Terre pure » (dite secte Ikkô) qui suivait l'enseignement de Shinran (1173-1262), prédicateur amidiste qui rejetait les pratiques et les rituels et prônait la simple récitation de l'invocation au bouddha Amida. Les gens des campagnes qui se soulevaient à cette époque contre les redevances seigneuriales, l'endettement et les ravages des guerres s'organisaient par villages puis groupes de villages, pour résister aux pressions extérieures. Les fidèles conduits par de petits samouraïs locaux et des *myôshu* (paysans aisés) créaient localement des *kô* (confréries) qui constituaient autant de structures de pouvoir capables de se substituer aux anciennes structures domaniales. Les ligues *ikkô* de paysans amidistes constituèrent des organisations militaires redoutables qui parvinrent à tenir des provinces entières, notamment dans le Japon central, pendant plusieurs dizaines d'années entre 1470 et les années 1580. Mais elles ne purent résister aux forces militaires de Oda Nobunaga (1534-1582), puissant *daimyô* et premier unificateur du Japon, et les *ikkô-ikki* durent finalement se soumettre en 1580.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE

Quelques sources :

- Murasaki Shikibu, *Dit du Genji* (traduit par René Sieffert), réédition Verdier 2011.
- *Histoires qui sont maintenant du passé*, traduction, préface et commentaires de Bernard Frank, Connaissance de l'Orient, Unesco/Gallimard, Paris, réédition 1987.
- *Le Dit des Heiké cycle épique des Taira et des Minamoto* (traduit par René Sieffert), réédition Verdier, 2012
- *Le Dit de Hôgen, le Dit de Heiji*, traduit du japonais par René Sieffert, Publications Orientalistes de France, 1988.
- *Gouverneurs de province et guerriers dans les histoires qui sont maintenant du passé*, traduction et commentaires de Francine Hérail, Collège de France, Paris, 2004.

Ouvrages sur l'histoire du Japon

- Jean-Paul Demoule et Pierre-François Souyri (sous la direction de), *Archéologie et patrimoine au Japon*, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 2008.
- Pierre-François Souyri, *Nouvelle histoire du Japon*, Perrin, Paris, 2010.
- Pierre-François Souyri, *Histoire du Japon médiéval, le monde à l'envers*, collection Tempus, Plon, Paris 2013.

À offrir

- François Daudier, Claude Estèbe, *Les derniers samouraïs*, Marval, 2001
- Pierre et Suzanne Rambach, *Le jardin japonais, l'art de dresser les pierres*, Hazan, Paris, 2005.

ARCHÉOTHÉMA
Histoire et archéologie

Abonnement

ABONNEZ-VOUS!

Archéothéma **est devenue l'une des revues francophones de référence pour les amoureux d'archéologie et d'histoire. Abonnez-vous ! Rendez-vous sur www.archeothema.com et ABONNEZ-VOUS EN LIGNE!**

ABONNEMENT

Vous trouverez ci-joint le règlement de mon abonnement à :

❑ **Oui, je m'abonne à la revue *Archéothéma***

1 an, 6 numéros : France 38€, étranger 44€.
À l'ordre d'**Archeodunum SAS**

❑ chèque
❑ mandat postal

À _____ le __/__/____

Signature :

ABONNEZ-VOUS EN LIGNE !
www.archeothema.com

Coupon à envoyer à :
Archeodunum - Archéothéma
500, Av. Juliette Récamier
69 970 Chaponnay
par téléphone : 04 72 89 40 53
par fax : 04 72 89 54 04
e-mail : info@archeothema.com

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
_____
Code postal : _____
Ville : _____
E-mail : _____

Mention AT30

Commande de numéros anciens

www.archeothema.com

ARCHÉOTHÉMA
Histoire et archéologie

AT 17

AT 18

AT 19

AT 20

AT 21

AT 22

AT 23

AT 24

TOUS LES ANCIENS NUMÉROS À 6 € ! *

*frais de port en sus

Visitez notre site internet

Tous les numéros (hors épuisés) sont à la vente sur notre site internet. **www.archeothema.com**

*** Frais de port :**
Pour la France : 1 ex. = 2€ | 2-3 ex. = 3€ | 4-7 ex. = 4€ | 8-10 ex. = 5€
Pour l'Europe : 1 ex. = 4€ | 2-3 ex. = 6€ | 4-7 ex. = 10€ | 8-10 ex. = 15€
Pour toute commande au-delà de 10 numéros ou toute commande **hors-Europe**, veuillez nous contacter à l'adresse : info@archeothema.com

Coupon à envoyer à :

Archéothéma, 500 Av. Juliette Récamier,
69970 Chaponnay
par téléphone : 04 72 89 40 53 | par fax : 04 72 89 54 04
par mail : info@archeothema.com
Je commande les numéros d'*Archéothéma* suivants
au prix de 6€ par numéro (frais de port en sus*) :

__ __ __ __ __ __ __ __ __ __ __

__ __ __ __ __ __ __ __ __ __ __

__ __ __ __ __ __ __ __ __ __ __

❑ chèque (à l'ordre de Archeodunum SAS)
❑ mandat postal

À _____ le __/__/____.

Signature :

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
_____
_____
Code postal : _____
Ville : _____
E-mail : _____

AT 25

AT 26

AT 27

AT 28

> Les Hors-séries d'*Archéothéma*

AT 29

AT HS 4

AT HS 5

AT HS 6

LES NUMÉROS DISPONIBLES

2. La mer Morte
3. La Croatie romaine et médiévale
5. Les judaïsmes au temps de Jésus
6. L'archéologie des cours d'eau en France
7. Cluny, aux origines de la communauté
8. Le renouveau carolingien (730-830)
9. L'archéologie en Arabie Saoudite
10. Le Néolithique sur la façade atlantique
11. Lattes, une cité antique du sud de la Gaule
12. Les Alpes du Néolithique à la conquête romaine
13. Les frontières de Rome
14. Le peuple gaulois des Nerviens
15. Cités de Syrie occidentale et du Liban
16. La médecine à l'époque romaine
17. La Tripolitaine antique
18. L'archéologie navale expérimentale
19. Rome et la Chine
20. La Tapisserie en France
21. Toulouse gauloise
22. Vercingétorix
23. Les châteaux en pays cathare
24. Glanum, la cité des Salyens
25. Les Burgondes
26. Les ponts en France
27. Police scientifique et archéologie
28. Inventions et techniques
29. Marseille
Hors-série n°1. Sainte Russie
Hors-série n°2. Valence
Hors-série n°3 . Cochons de Romains
Hors-série n°4. Alexandre le Grand
Hors-série n°5. Les métiers de l'archéologie
Hors-série n°6. Jeanne d'Arc

KANAZAWA
Aux sources d'une culture de samouraïs

Kanazawa est née dans le grand creuset des guerres et du brassage géopolitique du XVI[e] siècle japonais qui voit apparaître et se fixer de nombreuses villes sous le château seigneurial. Située en bordure de la mer du Japon, elle devient la capitale du puissant fief de Kaga. C'est par son soutien et sa fidélité à Oda Nobunaga, puis à Toyotomi Hideyoshi que Maeda Toshie (1538-1599) se voit attribuer la province de Kaga. Il fut le premier d'une lignée de quatorze seigneurs qui se succédèrent à la tête du fief. Le clan des Maeda sut développer autour de lui des activités raffinées accueillant artistes et artisans.

À partir du 2 octobre, la maison de la culture du Japon à Paris accueille une exceptionnelle exposition, miroir de la culture du Japon pré-moderne. Plus de 120 objets issus des musées, sanctuaire et temples de Kanazawa et de la fondation Maeda Ikutokukai seront exposés pour la première fois en France.

L'exposition est structurée en quatre parties. Un premier espace introductif présente l'histoire du fief de Kaga, de la ville de Kanazawa et du clan Maeda, accompagné d'objets ayant appartenus au clan Maeda ou à ses vassaux. Le cœur de l'exposition est centré sur l'épanouissement de la culture à Kaga avec trois thèmes : la cérémonie du Thé, le monde du *nô* et l'artisanat.

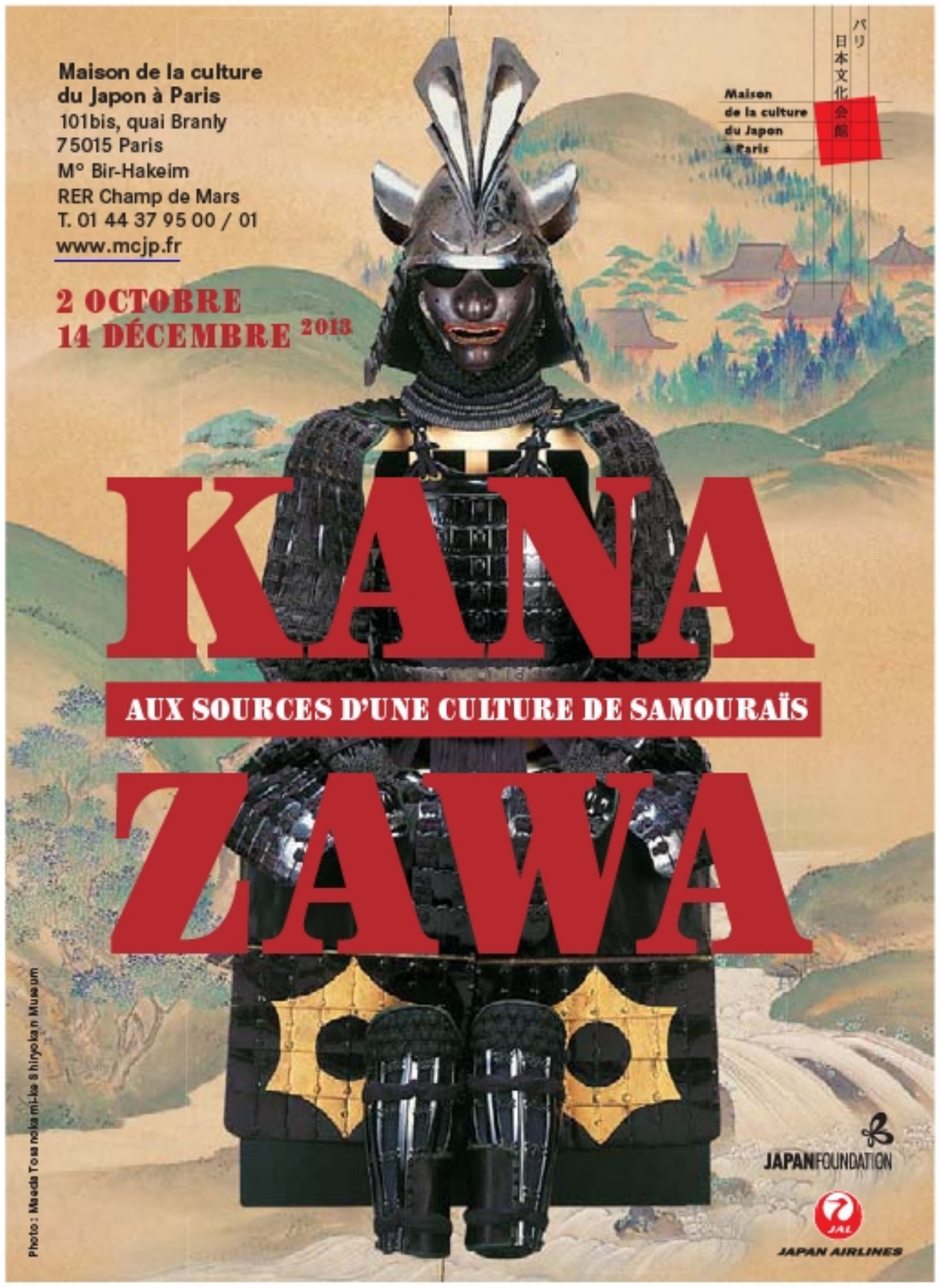
Le *chadô*, la voie du thé, se développe au XVI[e] siècle chez les samouraïs de haut rang. Elle est un acte social, renforçant les liens entre les guerriers, mais aussi entre guerriers et marchands. Les familles seigneuriales collectionnent les objets liés à ce rituel.

↓ **Masque de démon (*Hannya*). Époque Edo (XVII[e] siècle). Rouleau vertical, couleurs sur papier. 21,1 x 16,4 x 10,5 cm (sans les cornes). © Oyama-jinja Shrine.**

Le *nô*, art mêlant chant, danse et musique, fut prisé et apprécié par les seigneurs de Kaga, certains se produisant même sur scène. Ils favorisèrent les acteurs et firent produire des objets fastueux pour cette activité : kimono ornés, masques, éventails.

Si l'une des motivations initiales est sans doute la production de matériels pour les guerres (ornementation des armures), les Maeda firent venir de Kyôto de nombreux spécialistes : orfèvres, maîtres ciseleurs, fabricants de laque, de textiles teints. Kanazawa devint ainsi, et le demeure, un foyer de productions d'artisanat d'art.

Une exposition à ne pas manquer pour enrichir ses connaissances après la lecture du présent *Archéothéma*, ou pour le pur plaisir des yeux ! Elle est accompagnée d'un cycle de conférences, d'ateliers et de spectacles (pour plus de renseignements : www.mcjp.fr)



INFORMATIONS PRATIQUES

Kanazawa. Aux sources d'une culture de samouraïs
Exposition ouverte du 2 octobre au 14 décembre 2013

- **Contact :** Maison de la culture du Japon à Paris. 101bis quai Branly, 75015 Paris. 01 44 37 95 00. www.mcjp.fr
- **Horaires :** Du mardi au samedi, de 12h à 19h. Nocturnes le jeudi jusqu'à 20h. Fermé les jours fériés.

Histoire de lentilles

Les restes carbonisés de lentilles les plus anciens ont été retrouvés au Proche-Orient et datent du Néolithique (soit vers 6000 ans av. J.-C.). La migration les amène en Europe du Nord vers 5000 / 4000 ans av. J.-C et sur le pourtour méditerranéen de la péninsule ibérique vers 4000/2000 av. J.-C

Parmi les légumes secs, la lentille se fait la plus discrète dans les données historiques. Tous les historiens conviennent qu'elle est un aliment essentiel pour nourrir l'homme. Cette plante, comme ses semblables (fèves, pois, pois-chiches), est riche en protéines et de longue conservation. Columelle (I^er^ s. ap. J.-C) affirme déjà qu'elles sont (avec les autres légumineuses) les légumes « les plus agréables et les plus utiles à l'homme ». O. Leclerc-Thouin, en 1835, écrit : « On en fait en France une consommation assez considérable ».

On comprend bien, par ces témoignages, quelle est la part de ce légume dans l'alimentation des hommes. Toutefois, les données recueillies sont trop diffuses pour être mesurables.

Qu'en est-il de la lentille dans les traités culinaires ? La plus ancienne préparation connue nous vient de l'agronome carthaginois Magon (IV^e^ siècle av. J.-C). Les grains sont tout d'abord rôtis, puis pilés avec du son pour en faire une bouillie. Dans l'Antiquité, on associe fréquemment la lentille à d'autres légumes. Apicius (I^er^ s. ap. J.-C) donne la recette de la *tisanam barricam*, une bouillie faite de pois chiches, pois, lentilles et orge mondé. Ce mélange est aromatisé avec des herbes fraîches : poireau, coriandre, fenouil, bette, mauve, pousse tendre de choux. La crème est accompagnée d'une sauce faite de pousses de choux, de livèche, de graines de fenouil, d'origan, de *silphium* (suc d'une férule), le tout travaillé au *garum* (sauce de poisson). Il cuisine aussi les lentilles avec des châtaignes ou des cardons. Pline préconise de les manger avec des bettes.

Au Moyen Âge, le vinaigre et les aromates sont toujours associés aux plats de lentilles (menthe, persil, sauge, poivre, cumin, safran). Ceci s'impose par la nature même de la légumineuse qui est considérée, par les principes nutritionnels de l'époque, comme un aliment froid et sec qui doit donc être compensé par des ingrédients chauds et humides.

À partir du XVI^e^ s., la lentille se décline en purée, potage et fricassée. Cette dernière suppose une cuisson moins longue, puisque après avoir cuit les grains à l'eau, on les fait revenir au beurre ou au saindoux avec sel et poivre et de fines herbes (ciboulette, persil). Au XIX^e^ s., on les cuit, comme encore aujourd'hui, en une seule cuisson, dans de l'eau ou dans un bouillon de légumes.

Dans l'ouvrage de 1843, *la cuisinière de la campagne et de la ville*, de L-E. Audot, on trouve un plat de lentilles à la provençale avec des cuisses d'oie et du petit-salé. Peut-être déjà l'annonce du petit-salé aux lentilles dont l'Auvergne s'est faite la spécialité, cuisinée avec les fameuses lentilles vertes du Puy .

Par Sylvie Campech et Amélie Rullier

Le saviez vous.

• Au Mésolithique, il fallait 100 000 lentilles sauvages pour obtenir 1 kg.

Recette
Lentilles d'Apicius

I^er^ siècle ap. J.-C.

Ingrédients

200 g de lentilles
1/2 blanc de poireau
1/4 c. à c. de miel
2 c. à soupe de vinaigre
1/2 verre de vin cuit
1 c. à c. de Nùoc mam
1 c. à c. de coriandre en poudre
1 c. à c. de cumin en poudre
3 c. à c. de menthe
2 c. à c. de rue
1,5 c. à c. de coriandre frais haché
huile d'olives

- Cuire les lentilles à l'eau.
- Faire revenir à l'huile le poireau haché grossièrement, rajouter la coriandre fraîche.
- Déglacer au vin cuit, ajouter le Nùoc mam, le vinaigre et le miel.
- Ajouter les lentilles, les épices et aromates pillées et un filet d'huile.
- Faire mijoter 10 mn, poivrer et servir.

Pratique et savoir-faire

Depuis l'Antiquité, les lentilles étaient préalablement mises à tremper la veille pour les réhydrater et les attendrir. Jules Gouffé, en 1867, préconise pour éviter le trempage, de verser dans la casserole le quart d'un verre d'eau froide toutes les demi-heure, sans dépasser sur le total la quantité d'un verre. Il faut alors faire repartir le feu après chaque rajout d'eau froide.

Côté cuisson, L-E. Audot, en 1843, précise qu'il faut toujours commencer la cuisson à l'eau froide. Les deux grands chefs de la fin du XIX[e] et du début du XX[e] s., J. Gouffé et A. Escoffier, s'accordent sur une cuisson en deux temps, une ébullition courte et puis, à couvert, une cuisson lente et douce sur le coin du feu.

Cliché © Amélie Rullier

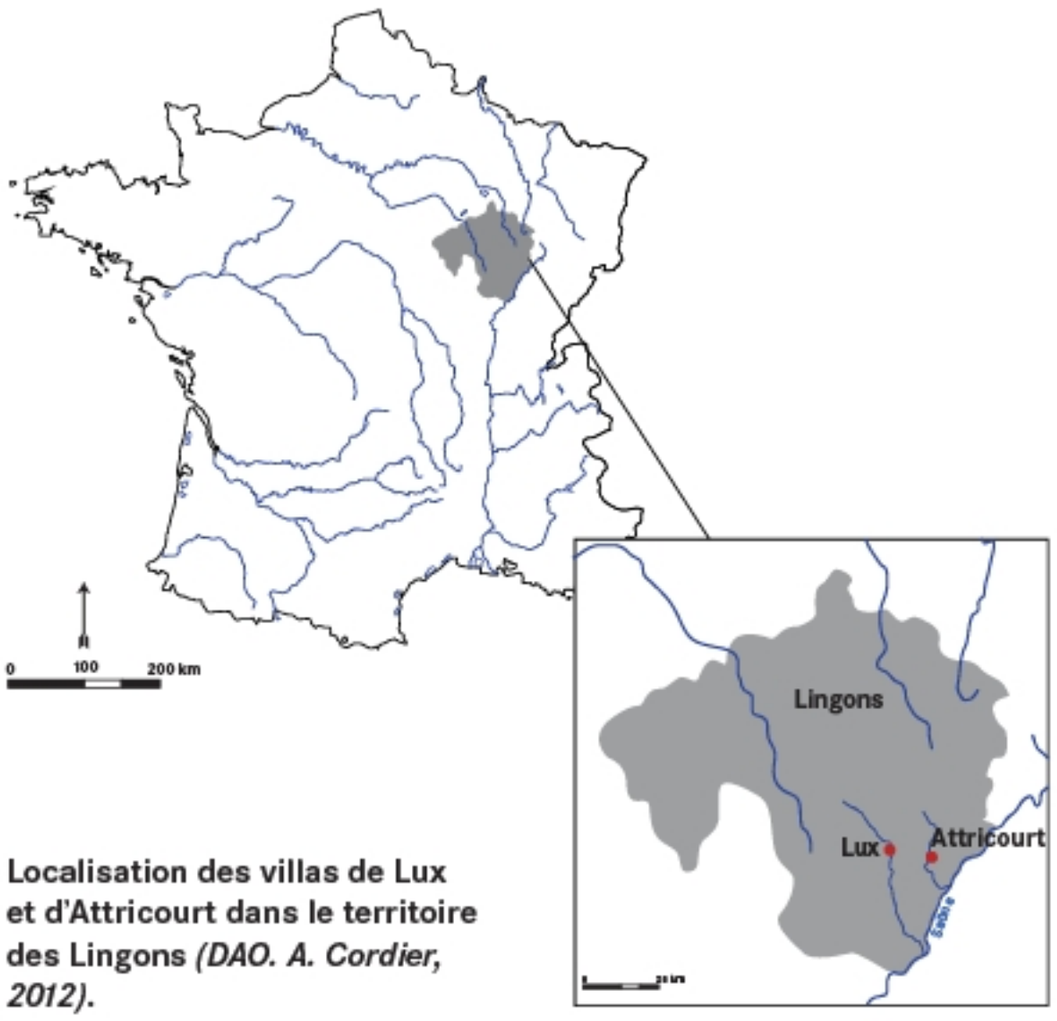
PRÉCISION. Cet article est le résumé d'un texte dont vous trouverez la version intégrale sur notre site internet : **www.archeothema.com**

Deux villas d'exception en pays lingon

Lux sur la Tille, Attricourt sur la Vingeanne

Par **René Goguey,** Archéologie Aérienne, UMR 6298 ArtéHis,
Avec la collaboration d'**Alexandra Cordier,** doctorante,
Université de Bourgogne, UMR 6298 ArtéHis.

De nombreux établissements gallo-romains ont été enregistrés par photographie aérienne à partir de Dijon depuis plus de 50 ans. Les ensembles maçonnés vont de la modeste ferme à portique de façade à la grande villa dont la confortable *pars urbana* est accompagnée des bâtiments agricoles de la *pars rustica*. Deux d'entre elles émergent de cette série, non par leurs dimensions – entre huit et dix hectares – mais par leur architecture. Celle de Lux, organisée vers un commerce fluvial par la Tille entre le blé des Lingons et Rome, et celle d'Attricourt, dont la maison du *dominus* est plus réduite et le « sanctuaire » sans équivalent. Toutes deux font partie de ces « villas palatiales » qui ont été signalées en Gaule et en Bretagne.



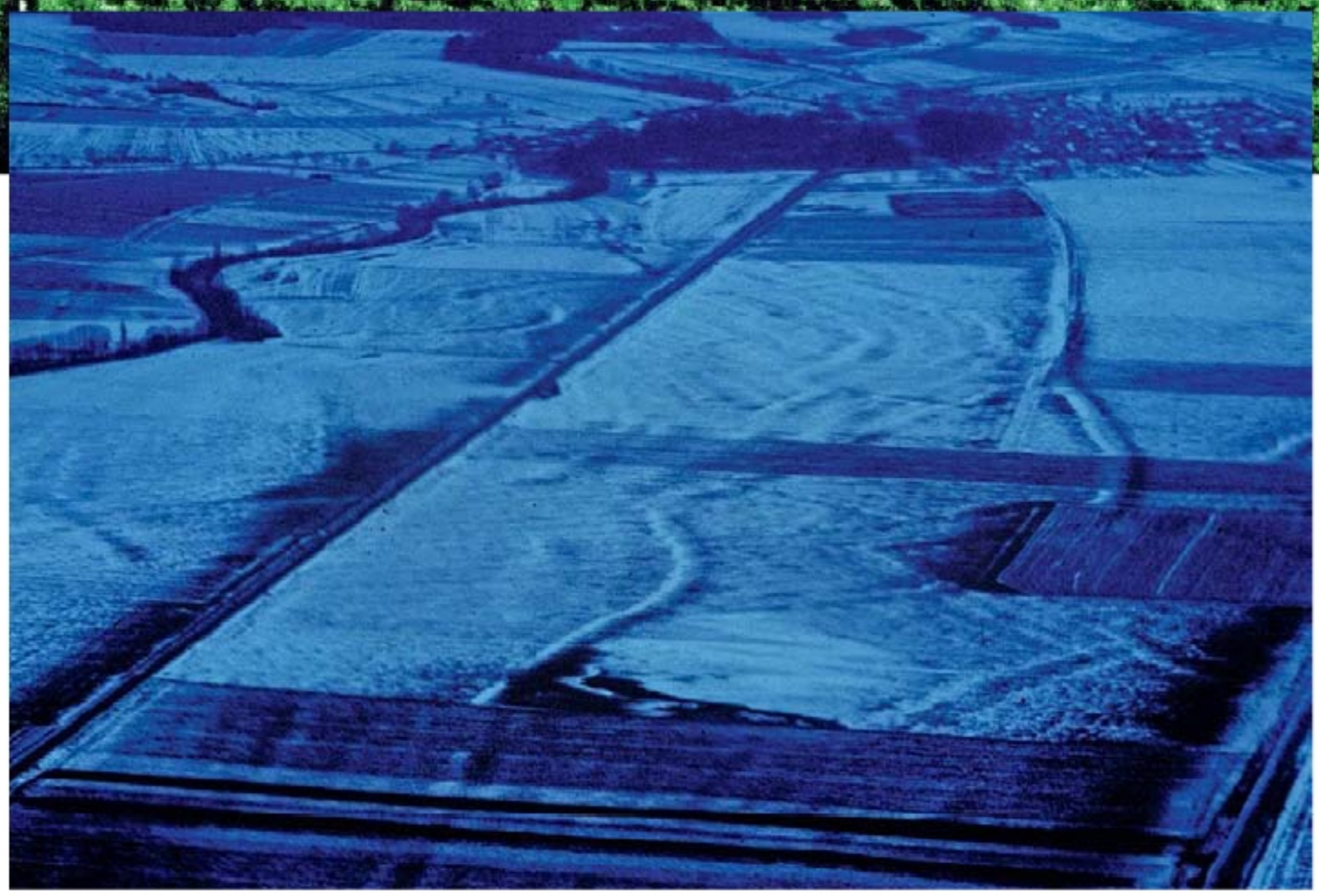
Localisation des villas de Lux et d'Attricourt dans le territoire des Lingons ***(DAO. A. Cordier, 2012).***

LA VILLA DE LUX SUR LA TILLE : COMMERCE ET PRESTIGE

Née de trois vallées captant une multitude de sources, renforcée par l'Ignon, la Tille joua un rôle important dans l'installation des communautés qui se succédèrent sur le territoire de Lux. Sa richesse en poissons (truites en particulier) jusqu'au milieu du XX^e^ siècle n'y est sans doute pas étrangère. En dehors des périodes de sécheresse, son lit large et abondant fut vraisemblablement utilisé pour la navigation vers la Saône et le Rhône. La position de Lux sur les voies terrestres n'est pas moins favorable, avec un axe protohistorique reliant Vertault, dans le Châtillonnais, à Mirebeau et à Pontailler-sur-Saône. Elle est à moins de 3 km à l'est de la voie romaine Lyon – Trèves. L'importance de Lux avait déjà été mise en évidence par la découverte sur la rive gauche de la Tille d'une grande enceinte fossoyée circulaire, d'un village à trous de poteaux, d'une avenue encadrant l'espace rituel des Pertes de la Venelle et d'une ferme celtique.

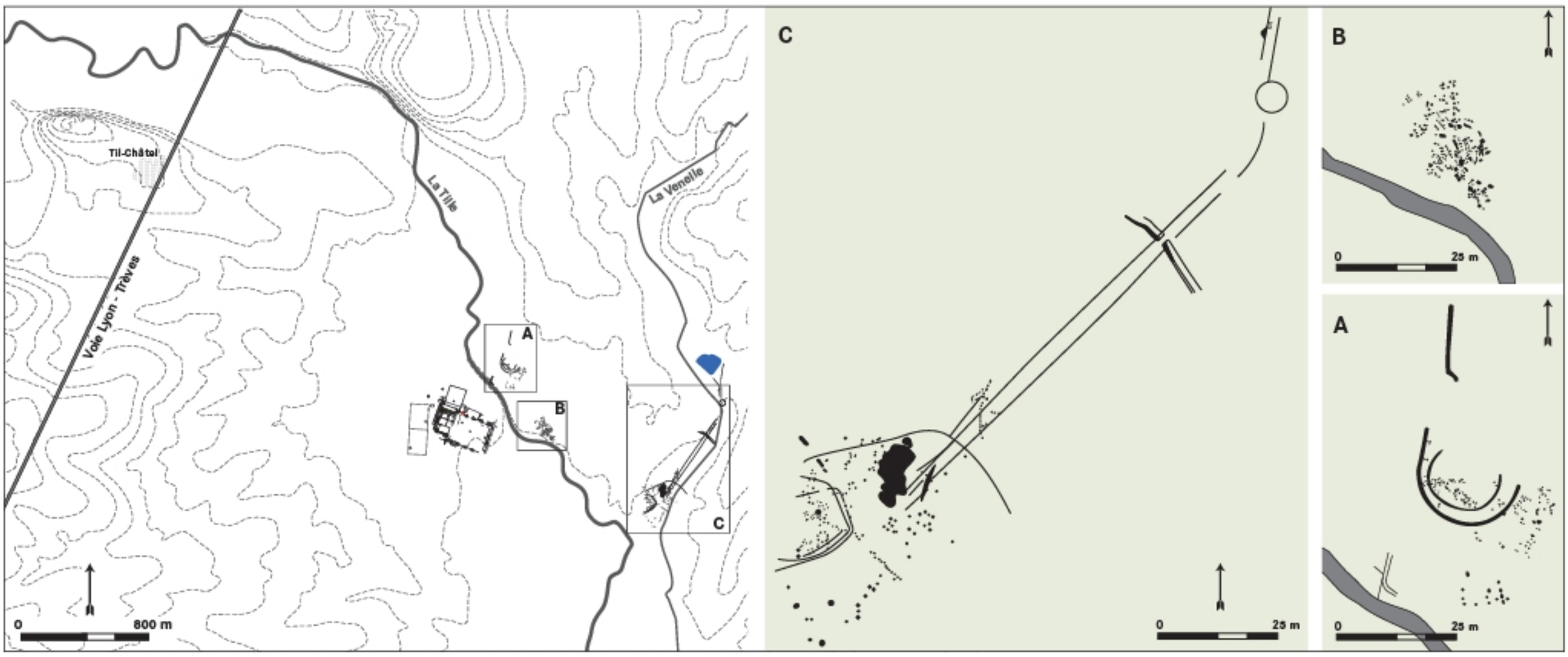
↑ **Lux. L'une des rares photographies qui montrent l'ensemble de la villa, au nord et au sud de la route. Les lignes de murs et les plaques de sols ou sous-sols donnent l'image de la *pars urbana* et de ses annexes, redressée sur le plan de la p. 89 *(Aérophoto. R. Goguey, 30 juin 1989)*.**

→ **La vallée de la Tille en amont de Lux. La neige accentue les rides des divagations qui encadrent l'emplacement de la villa *(Aérophoto. R. Goguey, 15 février 1978)*.**



Lux. L'aile nord de la *pars rustica* avec ses pavillons, ses bassins, sa canalisation, la trace des carrés de Wheeler des fouilles de 1980 à 1983 *(Aérophoto. R. Goguey, 6 juillet 1991 ; interprétation A. Cordier)*.

Lux. Le traitement poussé de l'image (infra-rouge – contrastes et couleurs – négatif) aboutit à ces lignes de murs et aux sols en noir sur fond clair, faisant ressortir plus clairement le plan de la résidence « palatiale » *(Aérophoto. R. Goguey, 30 juin 1989)*.



Lux et la photographie aérienne

C'est en 1965 que les vols sur l'axe Dijon/Langres permettent de repérer les premiers indices d'habitat gallo-romain au Val d'Ogne. L'importance du site justifia la multiplication des prises de vue à moyenne et basse altitude, malgré les difficultés causées par le carrousel d'avions de chasse à l'entrée du champ de tir d'Épagny. Les photographies sur neige, en décembre, en janvier, en février et en mars d'années différentes firent ressortir les variations de l'hydrologie autour de la villa. C'est en 1967, 1973, 1986, 1989 et 2002 que les images les plus révélatrices furent obtenues aussi bien pour les plans d'ensemble que pour les détails les plus fins.

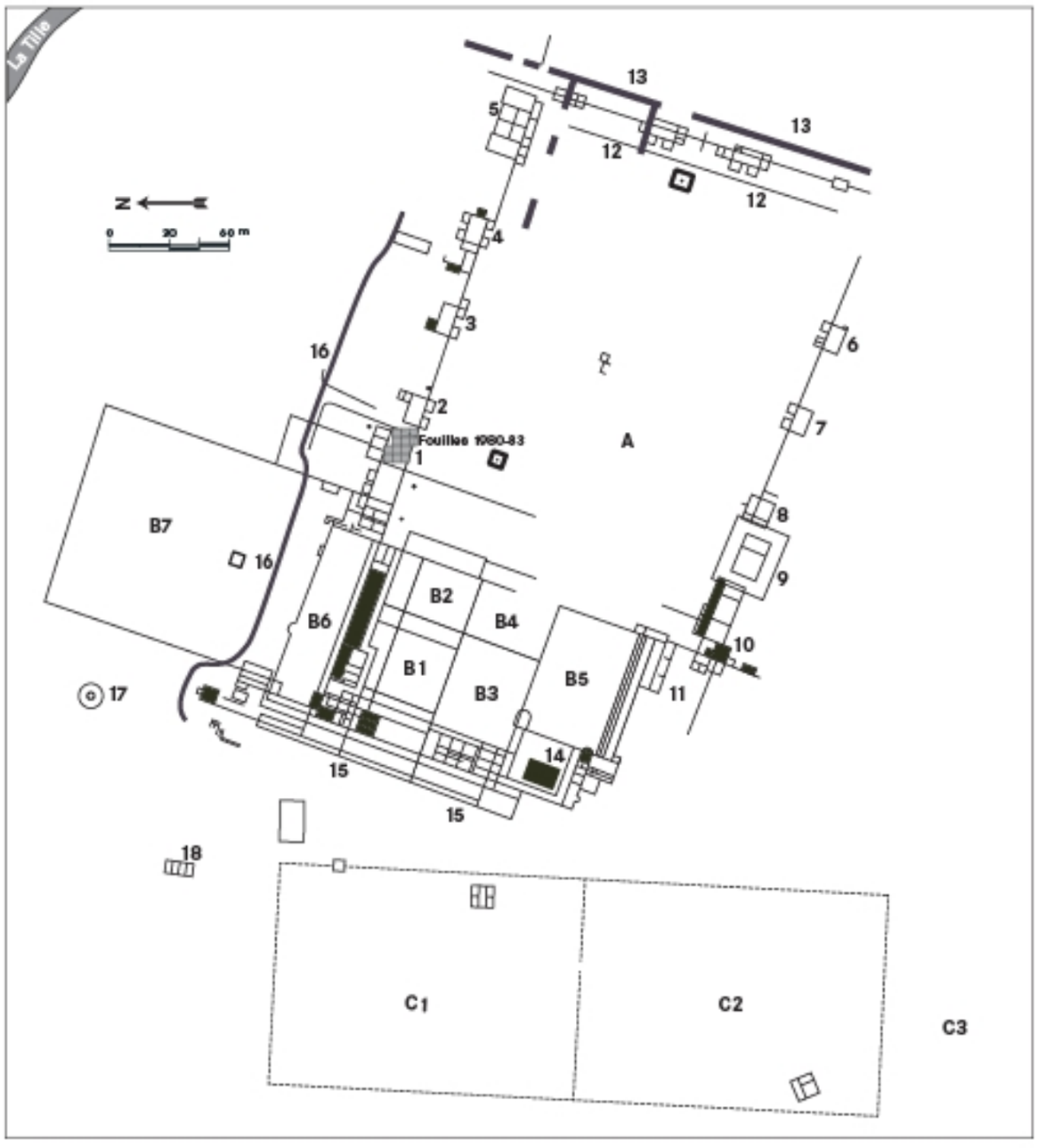
L'essentiel de la villa s'inscrit dans un rectangle long de 350 m, large de 235 m, soit approximativement 8 hectares. Son axe principal est orienté du nord-ouest pour la *pars urbana* au sud-est pour la *pars rustica*. Avec 260 m x 225 m, la *pars rustica* (A), couvre 6 hectares. Deux bassins, dont l'un avec entrée (abreuvoir ?), sont visibles dans cette cour, que traverse en biais une canalisation. Celle-ci peut être un aqueduc venant du sud-ouest, ou un égout se déversant dans la rivière. Sur le côté nord, on distingue six bâtiments dont le plus important (n° 1), avec cour et portique, est interprété comme le logement de l'intendant. Les trois pavillons suivants (n^{os} 2, 3 et 4), habituels dans une cour agricole, sont alignés à l'extérieur du mur d'enceinte, avec leur façade en saillie sur la cour. Le dernier (n° 5), plus important, est divisé en six pièces.

On retrouve sur le côté opposé trois petits pavillons (n^{os} 6, 7 et 8), mais ce dernier (n° 8) empiète sur un édifice en double rectangle centré (n° 9) qui lui est donc antérieur. L'hypothèse d'un temple a été suggérée : mais les références font défaut. Le bâtiment n° 10 empiète aussi sur le n° 9 et marque un décrochement de la cour agricole (hypothèse d'entrée latérale ?) (n° 11)

Le troisième côté de la cour agricole est en partie masqué par des zones de pierraille qui en rendent la lecture difficile. Ainsi, les photographies verticales sur neige n'en montrent-elles que la masse. En juin-juillet, la végétation révèle un alignement de pavillons (n° 12) et une bande interrompue parallèle à un ancien bras de la Tille (n° 13).

↑ Situation de la villa de Lux dans son contexte topographique et archéologique. À 2 km au nord-ouest, la station routière de Til-Châtel (*Tilena*) constitue une étape sur l'axe routier reliant Lyon à Trèves. Sur la rive gauche de la Tille se développe une occupation protohistorique : en A, une grande enceinte fossoyée circulaire ; en B, un village à poteaux plantés ; en C, une ferme celtique et une grande avenue menant aux Pertes de la Venelle *(DAO. A. Cordier, 2012)*.

↓ Plan de synthèse de la villa de Lux à partir des interprétations d'A. Violot-Richeton et du redressement sous QGis de photographies obliques *(DAO. A. Cordier, 2012)*.



← **Lux. La masse des bâtiments de l'angle nord-est de la *pars rustica* est visible dans la neige, face au bras fossile de la Tille qui n'est pas encore comblé *(Aérophoto. verticale R. Goguey, Armée de l'Air)*.**

L'architecture de la *pars urbana* présente un plan inhabituel. D'ordinaire, la *pars urbana* est nettement séparée de la cour agricole, soit par un portique du quatrième côté d'une cour péristyle comme à Attricourt, soit par un mur et une tour-porche comme dans les villas de la Somme. Ce qui devrait être la cour d'apparat est divisé à Lux en cinq cours secondaires (B1, B2, B3, B4, B5) qui en rompent l'unité. Une telle organisation est comparable à celle de la villa de Wordchester en Angleterre. Mais par ses dimensions, la *pars urbana* de Lux atteint le double de celle de Wordchester. Tout ne pouvait être occupé par le logement du *dominus* et de sa famille. L'habitat est rejeté à l'ouest et au nord, prolongé par un espace quadrangulaire à portique sur trois des côtés, absides et structure centrale (n° 14). Ce pourrait être un bassin, attenant à un ensemble thermal. La façade occidentale est ouverte sur une galerie (n° 15). On notera le nombre inhabituel de longs « couloirs », qui évoquent des *horrea*, ces greniers où l'on conservait le blé dans les sites portuaires comme celui de Vienne – Saint-Romain-en-Gal. Au nord, un espace rectangulaire (B6) limité par un mur à abside et exèdre quadrangulaire est vraisemblablement un jardin. L'ensemble de la villa est protégé des inondations par une digue (n° 16) dont le bourrelet de terre est visible sur quelques photographies.

Entre cette digue et la Tille, une enceinte quadrangulaire B7, avec petit bassin, semble particulièrement favorable à l'une des activités essentielles de toute *villa rustica* : l'élevage. Deux petits édifices *extra-muros* peuvent être considérés comme une dépendance de la villa : l'un en double cercle concentrique (n° 17) donne l'image d'un *fanum*, qui pourrait être lié à la série de quatre logettes (n° 18) que l'on trouve souvent dans les sanctuaires. Mais avec d'aussi faibles dimensions, il peut s'agir du mausolée de l'un des riches propriétaires du *fundus*. Cette équivoque a été rencontrée à Norges-la-Ville, le long de la voie Lyon – Trèves, et elle a été signalée à Montmirat. Plus récemment, deux minimes structures en double carré centré ont été découvertes à proximité d'une grande villa établie à la limite orientale du pays lingon (Cordier 2012).

Dans le proche environnement de la villa ont été décelés des éléments de parcellaire quadrillé par des murs (C1, C2 et partiellement C3), avec dans chacun un modeste pavillon. Cette organisation du territoire agricole, autour de la villa, avec répartition de la main-d'œuvre servile, est logique mais rarement démontrée. Cependant celle de Lux présente une anomalie : son axe est nettement différent de celui de la villa. Une telle divergence, aussi près des bâtiments gallo-romains, est difficile à expliquer. Elle correspond d'ordinaire à une période antérieure, mais on voit mal un tel basculement du plan d'un niveau à un autre.

→ **Lux. Les limites de la *pars rustica* avec large entrée, ouverte sur le lit fossile de la Tille *(Aérophoto. R. Goguey, 18 juillet 1979 ; interprétation A. Cordier)*.**

Une unité de production, de commerce et de prestige

Unité de production, la villa de Lux s'est établie dans le couloir alluvial de la Tille, dont la terre argilo-calcaire est particulièrement fertile. Au sud et à l'est, le sol est favorable à la culture des céréales. Les prairies conviennent à l'élevage des bovins alors que plus à l'ouest, sur le plateau calcaire, les troupeaux de moutons ont longtemps été majoritaires. Vraisemblablement partagé entre de multiples fermes à l'âge du Fer, le territoire a été groupé autour de grandes villas et d'exploitations plus modestes. Un *fundus* important pouvait donc dépendre de la villa de Lux.

Unité de commerce, Lux l'est par son architecture, qui excède les besoins d'une production locale. Les locaux allongés rappelant les *horrea* sont adaptés au stockage des céréales, attendant leur commercialisation. Celles-ci, accumulées en été, pouvaient être expédiées en hiver par bateaux à fond plat vers la Méditerranée et vers Rome. Le côté oriental de la *pars urbana*, parallèle à un ancien bras de la rivière sur lequel il est ouvert, est un indice de cette activité. Mais la Tille était-elle réellement navigable ? Quelques arguments viennent à l'appui de cette hypothèse, notamment un texte de Claudien (vers 100-149 apr. J.-C.) dans l'*Éloge de Stilicon* qui mentionne ce commerce fluvial entre les Lingons et Rome.

Unité de prestige, la villa de Lux l'est par la place accordée à la *pars urbana*. Sa façade occidentale se développe sur une longueur, hors tout, de près de 200 mètres. Ces dimensions ne préjugent pas de la surface bâtie ni de la qualité de l'architecture, mais à titre de comparaison, à Dijon, l'emplacement du Palais des Ducs de Bourgogne, avec ses trois cours, atteint 170 mètres. En archéologie militaire, on retrouve ce souci de montrer la puissance de Rome par l'architecture de la porte prétorienne, conduisant par la voie prétorienne aux *principia* dont la façade monumentale dépasse rarement 100 mètres.

Attricourt. Cette photographie est l'une des premières qui aient révélé les traces de la villa dans les céréales. En cette année trop humide, les « crop marks » sont inversées : le champ de blé est « versé », sauf à l'emplacement des bâtiments qui se dessinent en relief *(Aérophoto. R. Goguey, 6 juillet 1974).*

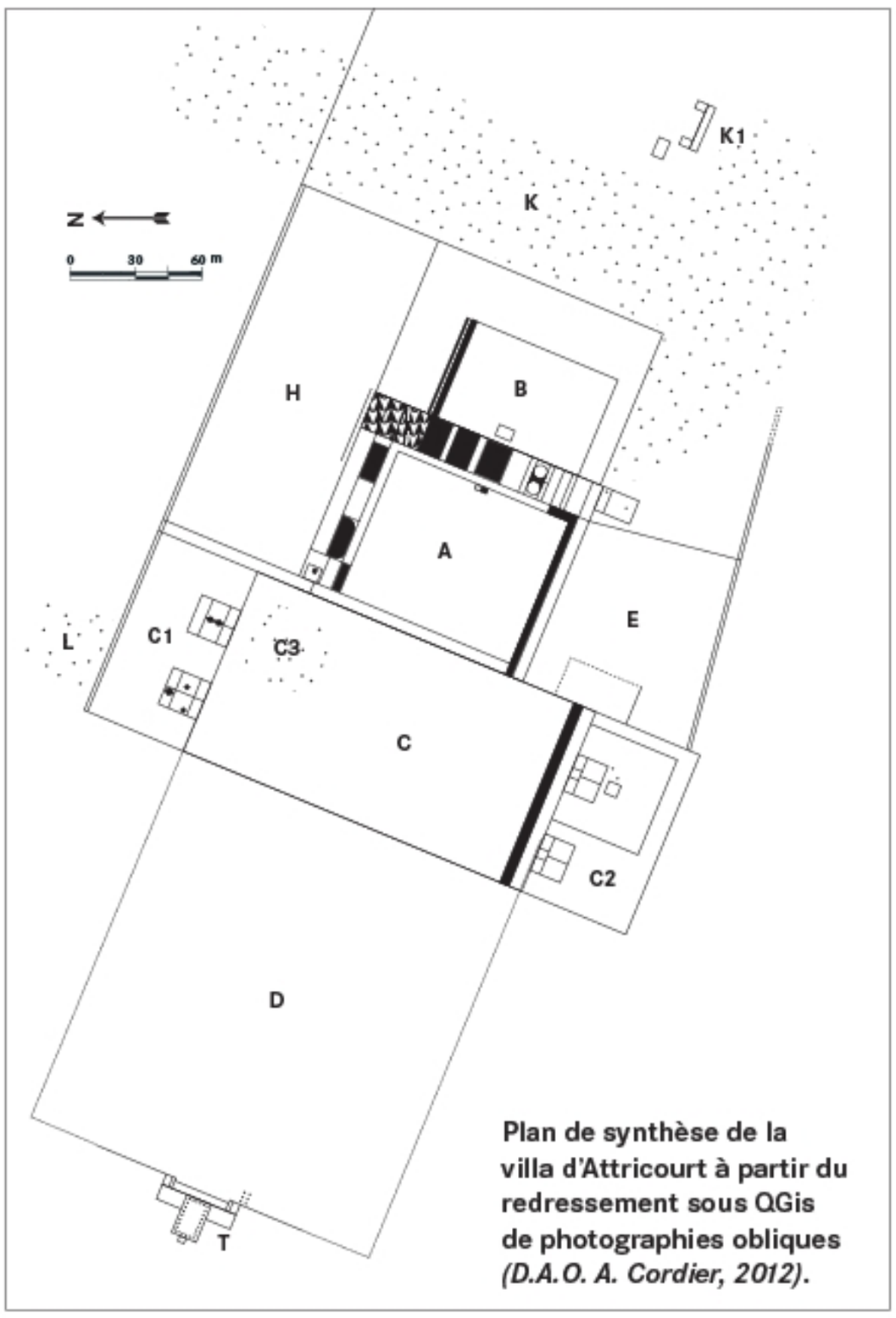
LA VILLA D'ATTRICOURT SUR LA VINGEANNE : QUALITÉ DE LA VIE ET CULTE ?

Comme sa parallèle la Tille, La Vingeanne prend sa source sur le plateau de Langres. Elle serpente vers le sud-est en une multitude de petits méandres, dans une vallée fertile de pâturages et de céréales, en partie encore couverte de forêts. Elle rejoint la Saône après s'être divisée en multiples chenaux.

La villa gallo-romaine d'Attricourt en Haute-Saône fait partie de la série de grands établissements ruraux détectés lors des vols de « strafing[1] » sur les vallées des affluents de la rive gauche de la Saône. Les premiers indices ont été photographiés le 4 juillet 1974. Leur étendue témoignait d'un site exceptionnel, qui fut attentivement suivi d'année en année.

Une cité d'Ates dans l'histoire régionale

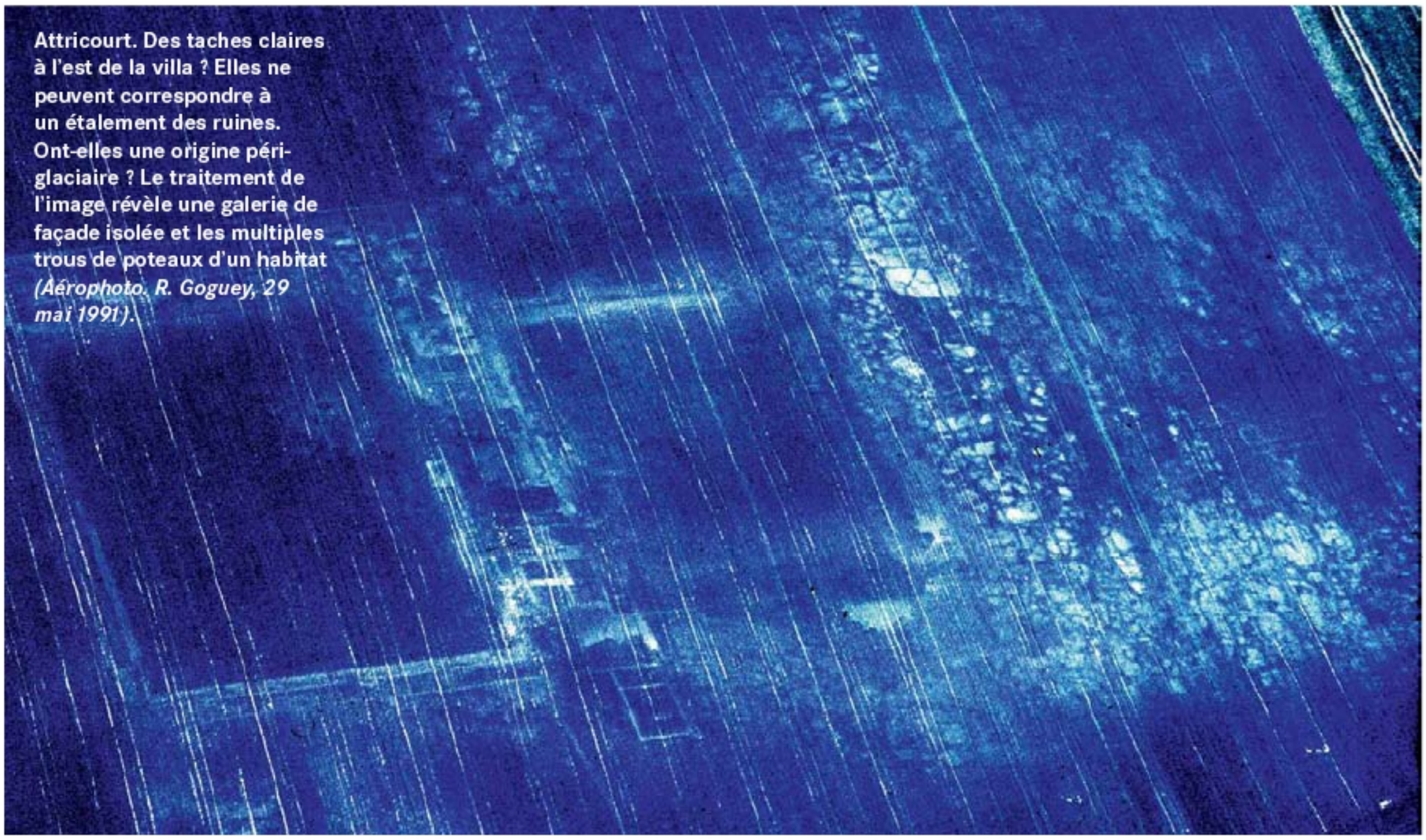
Si pour l'archéologie aérienne Attricourt était une découverte, son site gallo-romain n'avait été oublié ni des cultivateurs qui en exhumaient les vestiges, ni des historiens renseignés par la Chronique de Bèze. De celle-ci il n'est pas toujours facile de démêler la part de vérité de la légende. Des fouilles furent menées en 1820 par le propriétaire du terrain sur les murs qui arrêtaient le soc de la charrue. Elles mettent au jour des mosaïques, des peintures murales, des frettes de canalisations en bois, « des fondations qui paraissaient avoir soutenu des magasins ou greniers d'abondance », des fûts de colonnes décorés, des médailles d'or, d'argent et de bronze… Des recherches plus précises sont menées en 1865-66 par



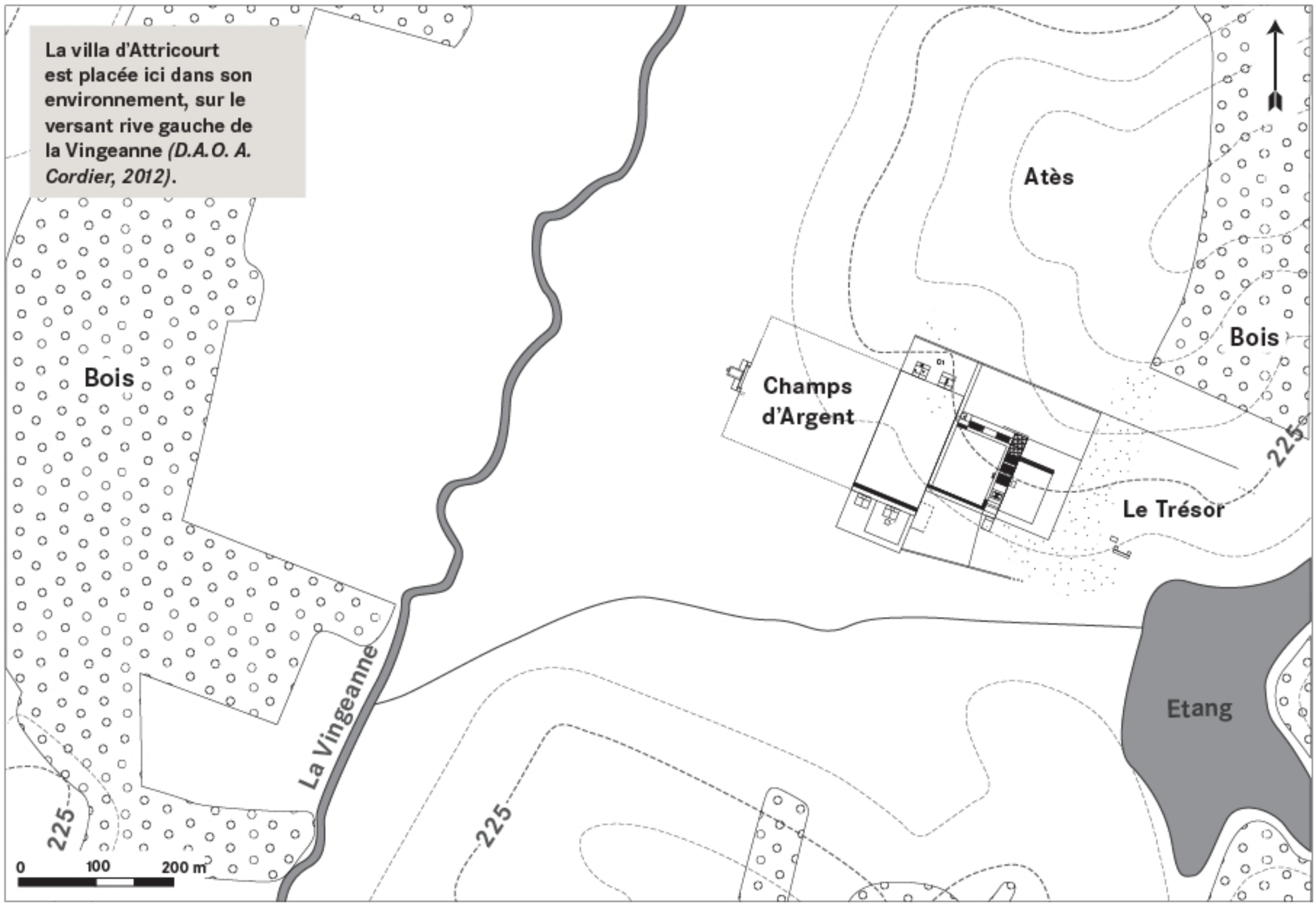
Plan de synthèse de la villa d'Attricourt à partir du redressement sous QGis de photographies obliques *(D.A.O. A. Cordier, 2012).*

1 *Strafing* : vol de recherche d'objectifs militaires à basse altitude sans itinéraire imposé.

Attricourt. Sur ce film infrarouge se dessine le plan de cet édifice en T interprété comme un sanctuaire. L'élément principal est un péristyle rectangulaire sur lequel débouche une fontaine (nymphée ?). Deux pièces quadrangulaires (cellas ?) l'encadrent. L'ensemble débouche sur une galerie de façade que prolonge le mur d'enceinte de la cour D. En 1976 subsistait un bosquet limité par un fossé *(Aérophoto. R. Goguey, 24 juin 1976)*.



Attricourt. Des taches claires à l'est de la villa ? Elles ne peuvent correspondre à un étalement des ruines. Ont-elles une origine périglaciaire ? Le traitement de l'image révèle une galerie de façade isolée et les multiples trous de poteaux d'un habitat *(Aérophoto. R. Goguey, 29 mai 1991)*.



La villa d'Attricourt est placée ici dans son environnement, sur le versant rive gauche de la Vingeanne *(D.A.O. A. Cordier, 2012)*.

l'abbé P. D. Mouton, curé du proche village de Poyans. Le plan qu'il publie est celui d'une « maison romaine » longue de 121 m, large de 16 m, divisée en 23 pièces (qu'il va jusqu'à identifier) souvent décorées de mosaïques « recouvertes d'une couche de cendres et de débris calcinés ». Elle est longée sur ses façades par deux portiques, donnant sur une « esplanade » en laquelle il croit voir « le forum de la ville antique d'Ates ». Ses éléments d'architecture et de décor font ressortir le confort et la richesse de cette demeure gallo-romaine, que l'on croit être celle d'un gouverneur du « canton attuarien ». D'un abondant mobilier, on peut retenir monnaies, accessoires de bains, dés, amulettes phalliques en bronze que l'abbé fait disparaitre pour ne pas choquer ses paroissiens.

Les révélations de la photographie aérienne

Comme c'est ordinairement le cas, la vision directe en vol du paysage dans lequel s'inscrivent les « crop marks » a permis d'identifier le site. L'aspect général est celui d'un espace divisé en vastes cours quadrangulaires, sans aucune voie qui puisse justifier l'hypothèse d'une cité. L'organisation est celle d'une villa gallo-romaine. Son axe est orienté nord-ouest/sud-est.

L'une des cours (A sur plan p. 91), quadrangulaire, est encadrée d'un portique. Avec 70 x 85 m, elle couvre près de 6000 m². Elle est limitée à l'est par une bande continue de constructions qui correspondent à la « maison romaine » fouillée au XIX^e^ siècle par l'abbé Mouton. Sa mise en parallèle avec la photographie aérienne fait ressortir quelques divergences, qui peuvent être dues aux destructions provoquées par les fouilles ou à des erreurs du plan primitif. La façade occidentale ouvre par un portique sur ce qui n'est pas « le forum de la ville antique », mais la *pars urbana* de la villa. Au nord, l'aile est divisée en quelques bâtiments allongés et d'une structure en double carré centré. Au sud, une galerie continue accompagne le portique. À l'ouest, ce qui semble être un portique donne accès à la *pars rustica*. Hormis quelques taches claires inorganisées, la *pars urbana* paraît vide, sans trace de bassin. La façade orientale des bâtiments, soulignée par un portique, donne sur la cour B, dont la surface initiale est réduite sur trois des côtés par un mur orthogonal. Ce mur est accompagné sur le seul côté nord d'un portique. Les points de colonnes et les lignes d'un petit édifice pourraient correspondre à l'entrée principale de la villa. Cet espace B était-il un jardin ? Sa limite orientale est perturbée par un tapis de taches claires dont l'origine est vraisemblablement périglaciaire.

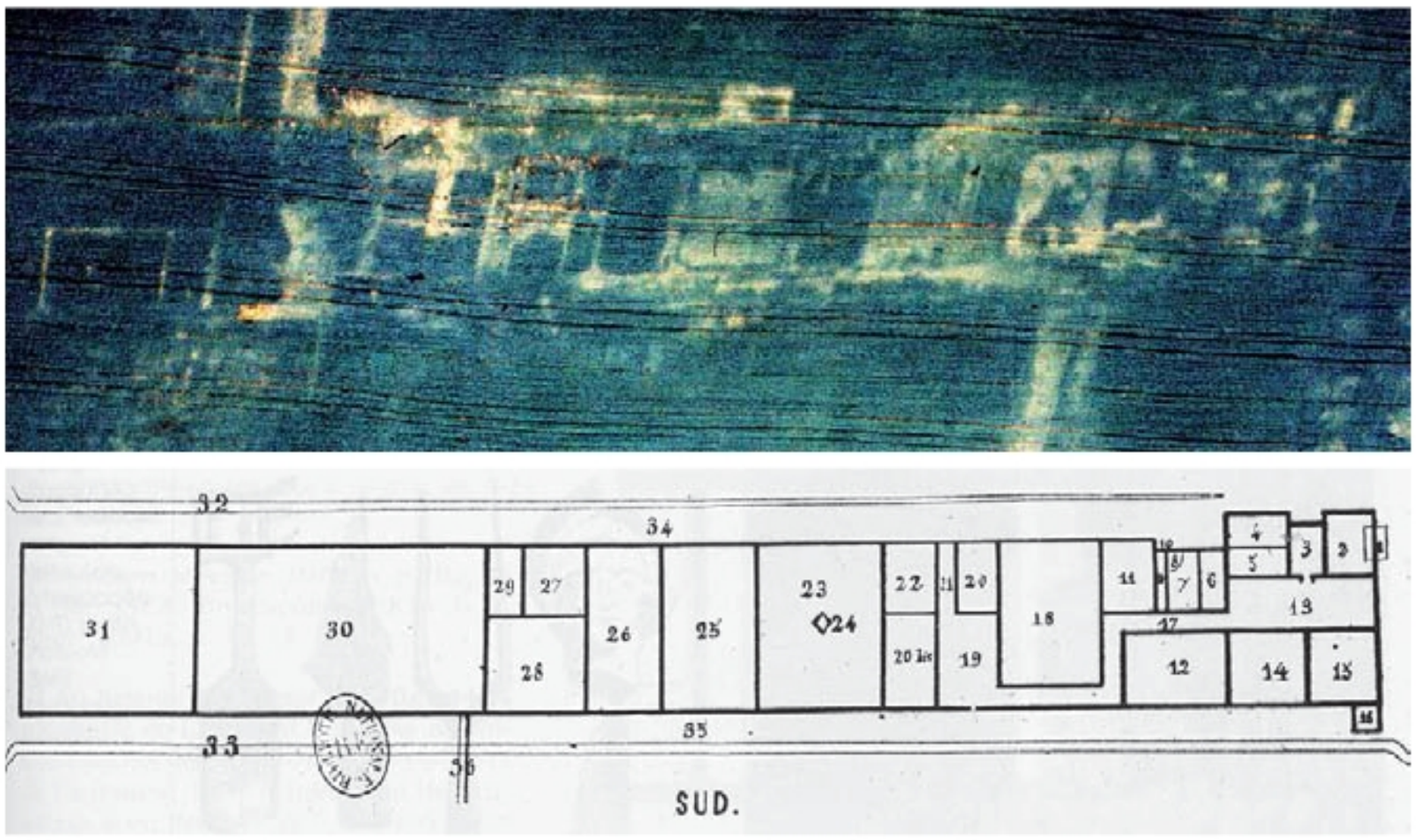
À l'ouest, la *pars rustica* (C), rectangulaire, mesure 175 m sur 90 m, soit près de 1,6 hectares. Contrairement aux plans habituels, son axe est perpendiculaire à celui de la *pars urbana*. Il correspond aux rares exemples de cours résidentielles et de cours agricoles d'axes perpendiculaires. À chacun des petits côtés sont accolés deux pavillons cloisonnés (C1 et C2), dont la fonction artisanale semble établie pour deux d'entre eux : les traces internes évoquent four de potier ou de métallurgie. Ils sont eux-mêmes inclus dans deux petites cours annexes. Apparemment, la grande cour agricole est vide. Mais elle porte quelques traces claires divergentes comparables à celles qui marquent l'extrémité orientale de la villa.

Cet ensemble résidentiel et agricole se prolonge à l'ouest

Attricourt. Cette vue, proche de la verticale, précise les lignes du « sanctuaire ». Le bosquet a été coupé. A son emplacement, une enceinte trapézoïdale. Mais on ne peut affirmer qu'il s'agit là d'un *lucus*, ou bois sacré *(Aérophoto. R. Goguey, 27 août 1988).*

Attricourt. Cette photographie sur film haute définition donne l'image complète du site. Organisées sur un plan axial (cadré en diagonale sur le cliché), ses cours se succèdent jusqu'au « sanctuaire » en T que longe un ruisseau *(Aérophoto. R. Goguey, 24 juin 1976).*

par un ensemble vraisemblablement cultuel dont un temple – ou supposé tel – est le principal élément (T). Son plan a la forme d'un T dont la branche principale, rectangulaire, mesure environ 22 m sur 18 m. Un péristyle comporte – d'après ce qui est décelable – onze colonnes sur le grand côté, six sur le petit. Moins probante, la trace de ce qui pourrait être un nymphée est visible sur le côté occidental, de même que la présence d'un bassin. Deux pièces quadrangulaires encadrent la partie orientale de cet édifice. L'ensemble ouvre sur une galerie de façade, longue de 30 m, limitée par deux petites structures carrées. Il se prolonge par le mur d'enceinte de la cour D de la villa. Mais une incertitude demeure quant aux dimensions de cette cour, les deux côtés latéraux étant peu visibles. En 1976, un bosquet quadrangulaire subsistait près du « sanctuaire ». Ce bosquet a été détruit entre 1976 et 1988 sans qu'aucune découverte fortuite ait été signalée. D'autres espaces clos sont accolés aux deux cours résidentielles, l'un au sud (E sur plan p. 91), l'autre au nord (H sur plan p. 91). Compte tenu de tous ces éléments, l'emprise de la villa peut être estimée à 445 m sur son axe est-ouest, 270 m sur son axe nord-sud. Elle s'étendrait donc sur une surface approximative de 9,7 hectares.



↑ Attricourt : la mise en parallèle des deux documents fait ressortir les points communs, mais aussi les divergences : elles peuvent provenir des destructions causées par les fouilleurs du XIXe siècle, mais aussi de la richesse des informations visibles sur la photographie aérienne ***(en haut : Aérophoto. R. Goguey, 4 juin 1991 ; en bas : d'après Mouton 1867).***

Une villa d'exception

Dans la longue série des établissements ruraux étudiés en Italie, en Gaule Belgique, en Germanie, en Espagne, en Bretagne insulaire, la villa d'Attricourt occupe une place originale. Elle n'est ni la plus vaste, ni la plus complexe, mais elle est une des rares à présenter un plan aussi dépouillé. Avec ses deux portiques en façade, elle tient de la « portikusvilla » des Allemands, ou de la « winged corridor house » des Britanniques. Elle offre, dans sa forme élémentaire, des similitudes avec les *pars urbana* des grandes villas – Estrée-sur-Noye, Warfusée Nord,... – décrites par Roger Agache dans la Somme. En même temps elle étend son habitat sur l'aile perpendiculaire septentrionale de ce qui est parfois appelé « cour d'honneur », généralement péristyle. La présence de colonnes n'est ici attestée par les fouilles que sur la façade de la résidence.

Un deuxième élément d'originalité tient à la symétrie de son architecture : son image est celle de vastes espaces quadrangulaires tracés autour d'un axe qui va de la cour B au temple, mais comparé à celui des villas d'Orbes ou de Yvonand, le plan d'Attricourt en offre une image épurée...

Sur 157 m de long, 90 m de large, la *pars rustica* semble vide. Les quatre pavillons agricoles ou artisanaux sont répartis deux par deux dans des cours adjacentes. Où sont les logements du personnel, les granges, les étables ? Sont-ils rassemblés dans les enclos externes (enclos trapézoïdal E par exemple) comme pour laisser à la *pars rustica* un espace dégagé qu'elle n'a pas d'ordinaire ?

Contrairement à la plupart d'entre elles, la villa d'Attricourt a été l'objet de fouilles sur la plus grande partie de son habitat, et les éléments recueillis en ont révélé la richesse. Mais est-elle l'une des plus somptueuses *villae* romaines du Centre Est ? Le nombre et la qualité des mosaïques en est un élément. On peut donc classer Attricourt dans la série des villas de haut niveau architectural : mais à l'inverse de beaucoup d'autres – Lux, Rouvres-en-Plaine, Argilly... où les sols ont été détruits – Attricourt doit à la configuration du terrain d'avoir conservé des superstructures qui permettent d'en apprécier la richesse. Cette recherche d'une qualité de la vie en milieu rural, loin de petites villes comme Langres et Dijon qui n'ont rien des embarras de Rome, est-elle vraisemblable ? Partout dans le monde romain, on retrouve ce souci de construire à la tête des domaines agricoles des bâtiments qui ne sont pas de simples fermes utilitaires. Dès que son enrichissement le lui permet, le propriétaire fait édifier autour de la *pars urbana* de luxueux logements. Même si peu d'entre eux offrent les paysages d'Attricourt, ils n'en apprécient pas moins cette qualité de la vie décrite par Pline en Italie.

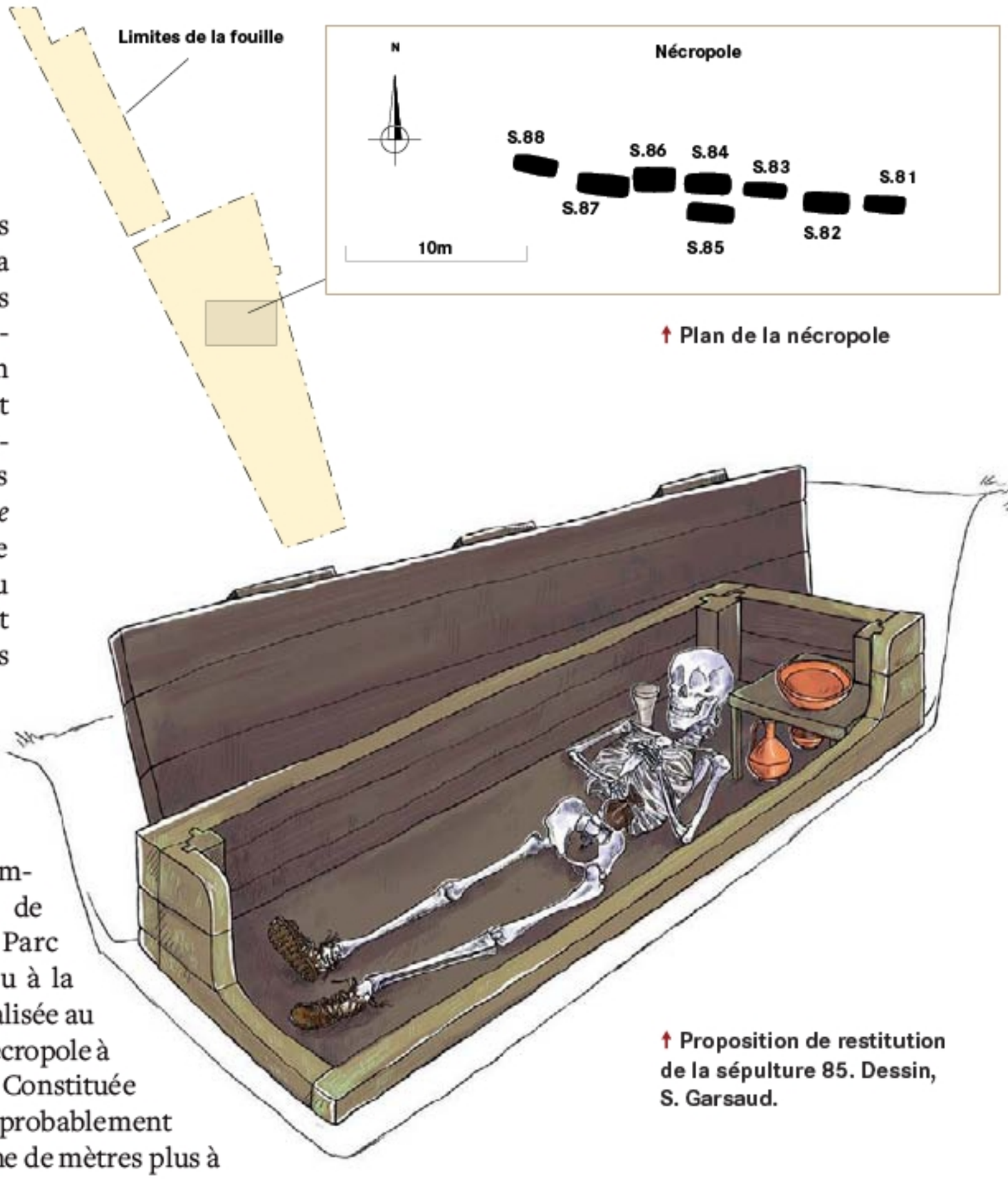
Les informations apportées par la photographie aérienne – complétée par l'imagerie satellite et par le lidar – sont maintenant bien connues. Mais on doit être conscient de leurs limites. Seules les fouilles peuvent donner une connaissance précise du terrain. Que savons-nous de l'énigmatique « sanctuaire » d'Attricourt, en dehors de son plan et des emplacements de colonnes trouvées au XIXe siècle ? À Lux, les fonctions des différents éléments de la *pars urbana* restent inconnues. Il est malheureusement probable que leurs vestiges continueront à être pulvérisés par les travaux agricoles et pillés par les chercheurs clandestins de trésors.

Sépulture double dans laquelle sont inhumés un adulte (probablement une femme) et un enfant, âgé d'environ 5 ou 6 ans (Sép. 84). De part et d'autre se trouvent les clous du cercueil, effondrés en place.

> FAREINS (AIN)
Une nécropole romaine de l'Antiquité tardive (IVe s. apr. J.-C.)

Dans les campagnes lyonnaises, les ensembles funéraires datés de la fin de l'Antiquité sont relativement rares et mal documentés : à quelques exceptions près, comme la nécropole du Pillon à Marennes (Rhône), ils se présentent souvent sous la forme de tombes isolées, aménagées en marge de domaines ruraux. À l'est de Lugdunum, les *villae* fouillées sur les sites La Boisse (Ain), de La Dent à Mézieu (Rhône) ou encore du Vernai à Saint-Romain-de-Jalionas, ont livré des sépultures plus ou moins riches qui attestent une perduration de l'occupation jusqu'au IVe siècle de notre ère.

Ce dossier vient de s'enrichir d'une découverte inattendue, effectuée sur la commune de Fareins (Communauté de Communes Porte Ouest de la Dombes, Ain). L'aménagement du Parc d'Activités de Montfray y a donné lieu à la prescription d'une fouille préventive réalisée au printemps 2012, qui a révélé une petite nécropole à inhumation datée de la fin de l'Antiquité. Constituée de huit sépultures, cette nécropole est probablement liée à un habitat rural fouillé une centaine de mètres plus à l'ouest (fouille B. Julita, Archéodunum).



↑ Plan de la nécropole

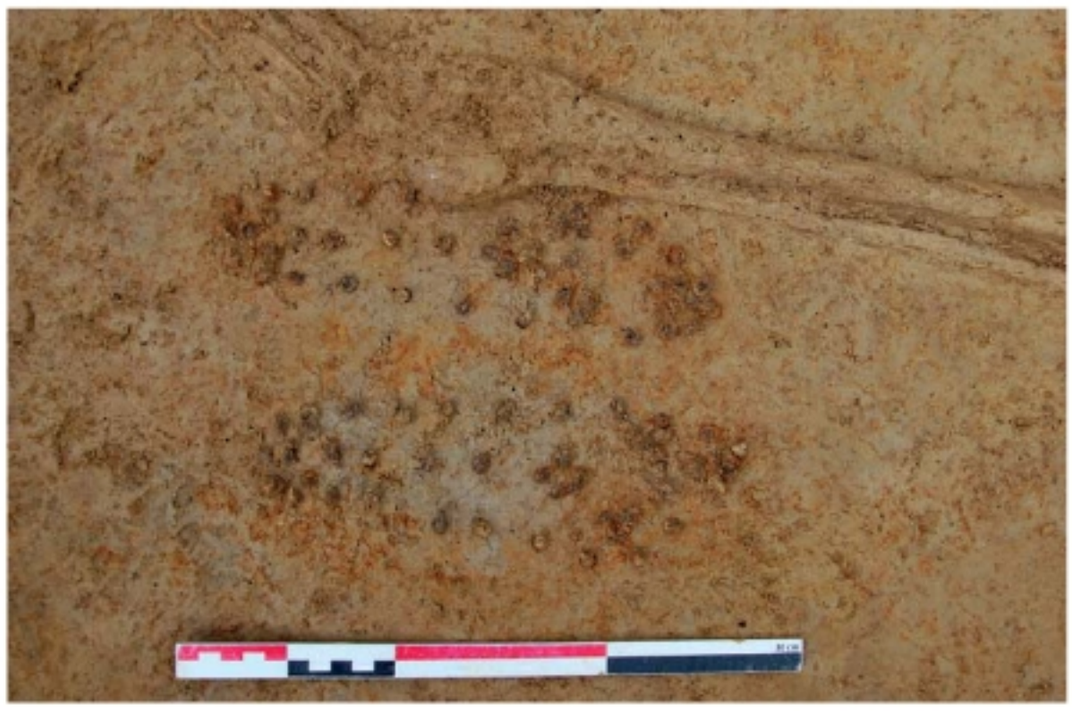
↑ Proposition de restitution de la sépulture 85. Dessin, S. Garsaud.

Une nécropole familiale ?

Les huit tombes mises au jour forment un chapelet de 23 m de long, orienté selon un axe est-ouest. Leur disposition très resserrée permet de penser qu'elles étaient sans doute enserrées, à l'origine, par un dispositif de clôture de type palissade ou fossé qui a été effacé par l'érosion. Six des tombes sont alignées en enfilade tandis que la sépulture centrale est doublée, au sud, par une tombe parallèle. En raison du mauvais état de conservations des ossements, il n'est pas possible de déterminer si cette disposition renvoie à une logique particulière, régie par des liens familiaux, ni même, si les inhumations sont contemporaines ou non. Ces huit sépultures, très proches du point de vue de leur contenu et de sa datation, sont probablement liées à l'habitat dégagé simultanément une centaine de mètres plus à l'ouest, occupé lui aussi au cours du IVe siècle.

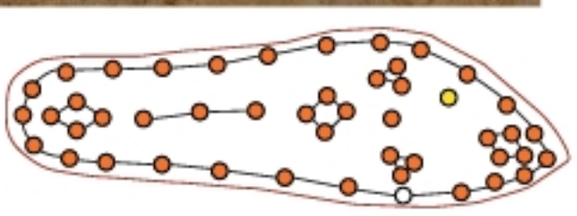
Bien que les squelettes soient très mal conservés, ces tombes offrent un état de conservation remarquable. L'humidité ambiante du terrain a notamment préservé les empreintes liées à la décomposition des matières organiques (cercueils, chaussures, vêtements). Il s'agit d'inhumations simples contenant un seul individu, à l'exception de l'une des deux inhumations centrales dans laquelle ont été découverts une femme adulte et un enfant, vraisemblablement âgé de 5 ou 6 ans. Neuf personnes au total ont donc été inhumées,

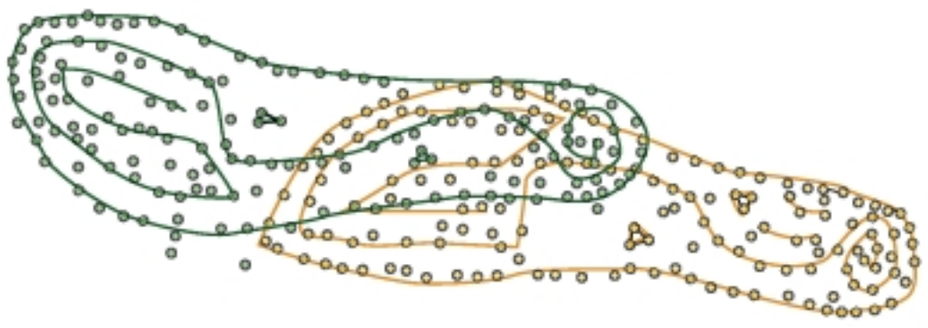
↓ Écuelle et vase miniature en céramique et gobelet en verre (Sép. 83).

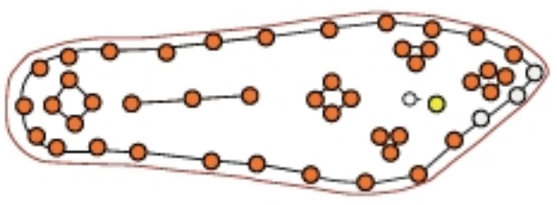


↑ Chaussures du défunt (le cuir a disparu, seuls les clous sont conservés) déposées l'une sur l'autre à côté des pieds (Sép. 83).

↑ Chaussures du défunt (le cuir a disparu, seuls les clous qui renforçaient la semelle sont conservés) (Sép. 84).







←→ Restitution des dessins formés par les clous sous la semelle des chaussures : petites sandales à brides ou des chaussures à semellage de femme (Sép. 84) et chaussures de grande taille, certainement portées par un homme (Sép. 83) (restitution et dessins : M. Volken).

dont au moins deux hommes et deux femmes. En raison du mauvais état de conservation des os, l'étude anthropologique n'a pas permis de déterminer le sexe des autres individus.

La moitié des contenants sont des coffres en planches assemblées et fixées entre elles à l'aide de clous en fer, retrouvés en place dans la tombe. Leur position en périphérie des corps a permis de restituer avec précision l'architecture des cercueils. La sépulture 81, qui marque l'extrémité orientale de la nécropole, renfermait un cercueil très étroit mesurant, parois comprises, quarante centimètres de large, déposé de biais par rapport aux parois de la fosse. Une grande cruche en céramique, écrasée en place à droite du crâne du squelette, se dressait initialement à l'intérieur du cercueil. Un bracelet en bronze et trois monnaies, qui devaient se trouver dans une bourse en matériau périssable (cuir, tissu), accompagnaient également le défunt.

Un riche mobilier d'accompagnement

La présence systématique d'un riche mobilier d'accompagnement déposé soit dans les cercueils, soit à l'extérieur de la tombe, permet de retracer les gestes du rituel funéraire accompli lors de l'inhumation des défunts : vaisselle en céramique et en verre, quartiers de viande, monnaies, parures, chaussures, etc. Toutes les sépultures ont livré des récipients en céramique complets, au nombre de un à trois vases (écuelle, cruche...). Dans six d'entre elles, le défunt était accompagné de une à quatre monnaies, renvoyant à la pratique du « denier à Charon ».

Il est intéressant d'observer, du point de vue de l'organisation de la nécropole, que la tombe centrale, doublée par la sépulture double contenant une femme et un enfant, est aussi la plus riche. Elle a conservé les traces du cercueil en bois, réalisé dans une essence particulière, distincte de celle utilisée dans les autres sépultures. Trois vases sont regroupés à gauche de la tête, en position désordonnée (cruche, jatte et écuelle à pâte rouge). Tous ont été déposés à l'intérieur du cercueil. La jatte devait se trouver sur une étagère ou sur un meuble bas aménagé à l'intérieur. Le crâne repose à droite, sur un gobelet en verre écrasé en place. À gauche du crâne figure une petite perle en verre bleu de forme polyédrique, qui correspond sûrement à une boucle d'oreille. La main droite du squelette, qui repose bras fléchi sur le bassin, contient deux monnaies en bronze empilées. La moitié ouest de la sépulture, enfin, a livré deux ensembles de petits clous en fer, dont la disposition caractéristique dessine les chaussures du défunt restées en place.

Chaussures neuves et derniers repas

Les clous de chaussures retrouvés dans les tombes ont été étudiés par Marquita Volken (Centre de Calcéologie *Gentle Craft*, Lausanne). Trois tombes contenaient chacune une paire de chaussures. Seule l'une d'entre elles, retrouvée au niveau des pieds, était portée par la défunte. Les deux autres ont été déposées auprès du corps ou en dehors du cercueil. Les clous ne comportent aucune trace d'usure, mais des traces de martelage liées à leur fabrication qui prouve que les chaussures ont été

↓ Vue de la nécropole en fin de fouille (les sépultures ont été vidées).

Sépulture 85

abandonnées à l'état neuf. La tombe 83 comportait une paire de chaussures de grande taille, certainement portées par un homme. Les tombes 84 et 85 renfermaient de plus petites sandales à brides ou des chaussures à semellage léger, généralement attribuées à la sphère féminine.

Les morts de Fareins ont été enterrés avec leurs vêtements, chaussures et bijoux personnels, probablement portés au quotidien. On sait en revanche que la vaisselle découverte dans les tombes ne correspond pas à la panoplie de cuisine utilisée par les défunts de leur vivant. Généralement interprétées comme un « viatique d'éternité » censé permettre au mort de survivre symboliquement dans l'au-delà, elles sont également liées à la pratique du banquet funéraire. Lors de l'enterrement ou de fêtes commémoratives organisées aux abords de la sépulture, les proches du mort lui rendent un dernier hommage en partageant avec lui un repas appelé *silicernium*. Ces pratiques sont matérialisées par des écuelles utilisées pour manger, des cruches et gobelets utilisés pour le service et la consommation des boissons, ainsi que les restes de volailles retrouvés dans deux des sépultures. Cette espèce constitue, avec le porc, la majorité des offrandes de viande déposées dans les tombes à la fin de l'Antiquité.

↑ Tuile (imbrex) utilisée comme «coussin» funéraire (Sép. 88).

↓ Gobelet en céramique découvert dans la sépulture 82. Ce récipient a été déposé sur le cercueil fermé au moment de l'inhumation

Prospérité et conservatisme

Cette petite nécropole aménagée en périphérie d'un domaine rural occupé dès le Haut-Empire, qui demeure pour une large partie inconnue, apporte un nouvel éclairage sur le devenir des campagnes lyonnaises durant l'Antiquité tardive. L'abondance et la diversité des mobiliers déposés dans chaque tombe permettent, en effet, de les comparer aux ensembles funéraires les plus riches connus à cette époque dans la région, comme la sépulture de La Boisse ou certaines tombes de Marennes-Le Pillon. Elle confirme que certains domaines ruraux ont survécu aux troubles militaires et économiques qui ont affecté cette partie de la Gaule dans la seconde moitié du III^e^ siècle. Demeurés prospères, ils ont manifestement été habités et exploités au cours du siècle suivant, par des populations jouissant encore d'un niveau de vie relativement élevé. La nature des rites funéraires et le choix des objets déposés auprès des défunts, inscrits dans le prolongement d'une tradition remontant à plusieurs siècles, semblent par ailleurs indiquer qu'elles sont relativement peu concernées par les processus de christianisation mis en évidence dans les centres ville de Lugdunum et de Vienne.

par Audrey Pranyes, Archeodunum. Images © Archeodunum.

> CHÂTEAUNEUF-DE-GALAURE (DRÔME)

À découvrir, le couvent franciscain de Charrière

À proximité des sites mythiques et célèbres qui constituent la part importante de notre patrimoine historique et religieux, des monuments moins connus, qui ne bénéficient pas d'appui particulier, peuvent nous apporter un riche témoignage sur notre passé. Ces sites méconnus ont souvent été sauvés de la destruction par des passionnés d'histoire qui ont su, à leur façon, les préserver et les sauvegarder. Le couvent franciscain de Charrière à Châteauneuf-de-Galaure dans la Drôme est un exemple parmi d'autres de ces sauvetages réussis.

C'est au XIVe siècle qu'apparaît dans les sources écrites le prieuré de Charrière. C'est à l'époque un petit monastère bénédictin dépendant de la prestigieuse abbaye de Cluny. Les moines de Manthes (Drôme) de qui il dépend directement ne s'occupent guère de lui que pour les revenus qu'il peut leur apporter. Au XVe siècle, les bâtiments à l'abandon intéressent des Franciscains de Montluçon cherchant un site d'implantation. Il s'agit de Franciscains de la Stricte Observance qui s'appliquent à conserver tous les caractères de pauvreté de cet ordre mendiant. Il leur faudra l'appui des sires de Montchenu, les seigneurs locaux, pour que leur soit accordée la possibilité de redonner vie à ce couvent rural. Les périodes les plus heureuses ainsi que celles plus troubles des guerres de religion ou de la Révolution ont chacune laissé leur empreinte dans la pierre.

Le premier sentiment que l'on éprouve en arrivant à Charrière est une impression de simplicité correspondant à l'idéal franciscain. Vus de l'extérieur, les bâtiments sont sobres, les murs de la chapelle avec des ouvertures aux remplages gothiques sont renforcés par deux modestes contreforts. En poussant la porte, on aperçoit, côté nord, un mur rappelant la construction romane de l'époque bénédictine, puis en s'avançant, la décoration du chœur apparaît. Les fresques du XVe siècle illustrant la vie de Saint François d'Assise, serment aux oiseaux et stigmatisation, montrent une richesse que l'on ne soupçonnait pas. Elles témoignent, tout comme le cadran d'horloge du mur nord, des largesses que les seigneurs fortunés pouvaient accorder aux moines franciscains. À côté, la cour du cloître n'est désormais plus entourée de ses galeries dont ne subsistent que les corbeaux qui les soutenaient. À la manière d'une traboule lyonnaise, l'ancien chemin public traverse le monastère et témoigne, avec les autres bâtiments, de la vie passée...

La sauvegarde de ce site n'est pas encore achevée. Le couvent de Charrière, tout comme des centaines d'édifices qui ont bien failli disparaître, mérite que l'on s'intéresse à lui, pour le sauver définitivement d'un oubli qui, il y a quelques années encore, semblait inévitable. **Par Jean-Jacques Vidal, historien** (*Images © J.-J. Vidal*)

Poutre décorée, XV^e s.

Fresques du XV^e s. de la chapelle.

En France

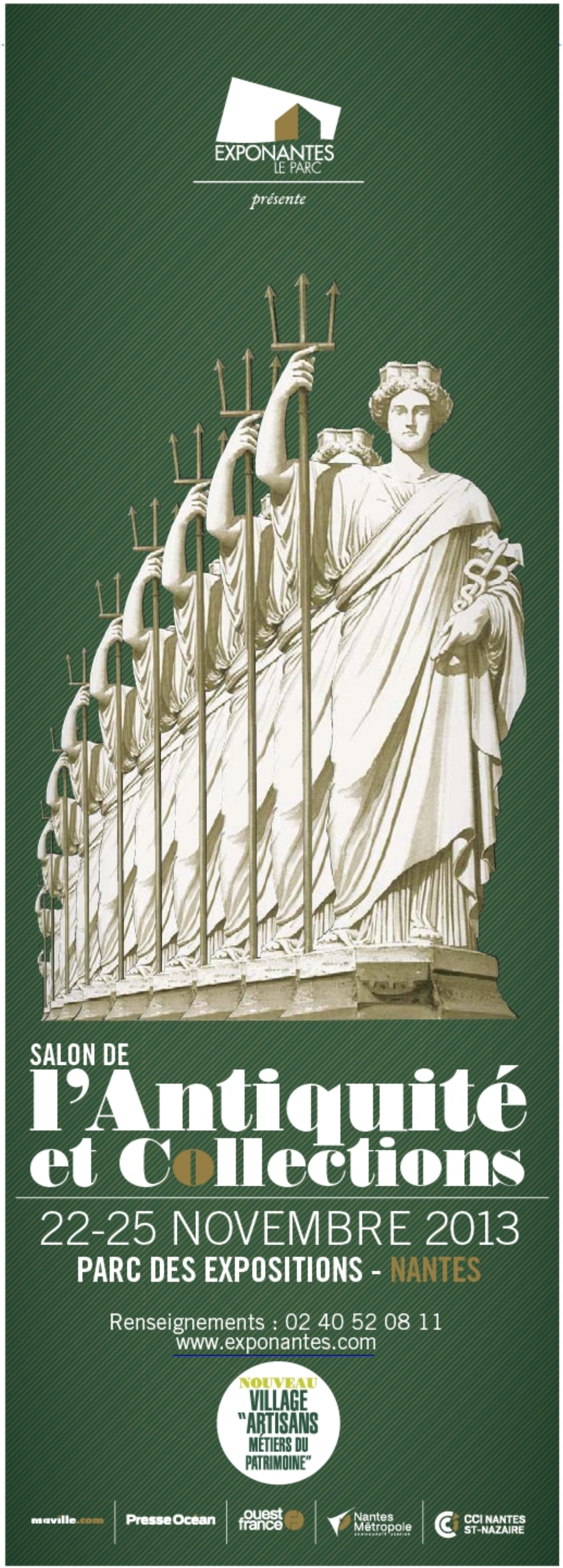
> **Journées européennes du Patrimoine.** N'oubliez pas la trentième édition des journées du patrimoine qui se tiendront les 14 et 15 septembre prochains. Cliquez sur le lien pour savoir ce qui se passera près de chez vous ici : http://www.journeesdupatrimoine.culture.fr

© Dream On_MCC

> **Paris.** Une équipe de l'Inrap, dirigée par Xavier Peixoto, a menée des fouilles sur l'île de la Cité, à l'emplacement du nouveau centre d'accueil de la préfecture de police de Paris, et a déterminé qu'il y a un peu plus de 2000 ans, l'île était hors crue et que rien ne s'opposait à une occupation humaine. C'est ainsi que les archéologues ont repéré l'emplacement de sept poteaux sur une dizaine de mètres carrés, ainsi que des tessons de poteries et autres objets, signes d'une occupation très dense juste après l'occupation romaine. Cerise sur le gâteau, la découverte d'un fragment de mur de l'église mérovingienne construite au VII^e siècle par saint Éloi ! **Source Inrap**

> **Montpellier.** Cette année, la campagne de fouilles du site archéologique de Lattara a permis de mettre au jour un foyer décoré gaulois du IV^e siècle avant notre ère. Après une boulangerie, mise au jour l'année dernière lors de la campagne de fouilles archéologiques estivale, c'est un foyer décoré de 85 x 85 cm (décors géométriques) qui a été découvert dans la pièce d'une maison située sous les maisons à cour. Ce foyer sera prélevé et consolidé afin d'être conservé dans les collections du musée et exposé lors de la rénovation du musée. Il rejoindra les trois exemplaires parfaitement préservés actuellement conservés par le musée. Ces foyers en argile permettaient de faire un feu et de cuire les aliments dans les habitats. Ils sont souvent décorés d'incisions géométriques dans la plaque d'argile, mais rarement entièrement conservés. Cette découverte est donc exceptionnelle. **Source *Montpellier Agglomération***

> **Ponteau.** À Ponteau (commune de Martigues), à 40 km à l'ouest de Marseille, dans une zone située entre la centrale EDF et le complexe pétrochimique de Lavéra, datant des alentours de 2900 avant notre ère (Néolithique final), ont été fouillés quelque 4000 m². D'après les découvertes, plusieurs dizaines de familles néolithiques auraient occupé cette zone. Les archéologues ont en effet mis au jour des bâtiments à vocation communautaire et domestique : des maisons, une grande bergerie, un atelier de broyage et de torréfaction des graines (une accumulation d'environ 200 000 graines brûlées sur à peine 2m² a été relevée), et un atelier de poterie. On serait donc en présence d'un des premiers villages de Provence. Près de 400 outils ont également été mis au jour, notamment des pointes pour travailler le cuir. Des silex d'Apt et de Forcalquier, de la roche polie des Alpes, une parure en jadéite du Mont Viso (Alpes italiennes) mettent en avant les échanges et la circulation qui existait à cette époque. **Source *La Provence.com***



AT > EXPOSITIONS

↑ Archéologues au travail © Inrap / Cliché équipe de fouille.

← Applique représentant Jupiter Ammon © Musée gallo-romain de Lyon - Fourvière / J.-M. Degueule.

INFORMATIONS PRATIQUES

« Archéologues au travail, recherches à Décines (Rhône) »
Exposition ouverte du 7 juin 2013 au 6 janvier 2014

- **Contact :** Musée gallo-romain de Lyon – Fourvière. 17 rue Cléberg. 69005 Lyon. 04 72 38 49 30. fourviere@rhone.fr
- **Horaires :** Du mardi au dimanche, de 10h à 18h. Fermetures : 1er janvier, 1er novembre et 25 décembre
- Renseignements : www.musees-gallo-romains.com

ARCHÉOLOGUES AU TRAVAIL

De juillet à décembre 2011, les archéologues de l'Inrap ont réalisé une fouille préventive à l'emplacement du futur stade des Lumières à Décines, en périphérie est de Lyon. Comme le musée de la civilisation gallo-romaine en a l'habitude depuis une quinzaine d'année, une exposition présente les résultats de cette opération récente au plus grand nombre. Au lieudit « Montout » a ainsi été mis au jour un habitat ou un lieu de culte allobroges (vers 120-50 avant notre ère). Il est caractérisé par la présence d'un large fossé limitant un enclos quadrangulaire. Dans l'un des angles ont été découverts une série d'armes (boucliers, lance, épée, associés à deux crânes humains) : il pourrait s'agir d'un trophée. À l'époque romaine, le site voit l'implantation d'un petit temple rural de type *fanum*. Au Ve siècle, il perd toute vocation religieuse avec l'installation d'une forge et d'un four. Au cours du Moyen Âge, le site est probablement en périphérie d'habitat et sert de lieu de stockage, avec la présence de 230 fosses-silos.

« Archéologues au travail, recherches à Décines (Rhône) » est en réalité une exposition double, capable de toucher un public éclectique, et particulièrement adaptée à une visite en famille ou dans un cadre scolaire. La deuxième partie de l'exposition est en effet consacrée au travail des archéologues avec des mises en scènes, du terrain au laboratoire, accompagnées de vidéos présentant les différents métiers de l'archéologie.

CÉLÉBRATION DU 500E ANNIVERSAIRE DE LA CARTE MONDIALE DE PIRI REIS

« La Carte du Monde » dessinée en 1513 par Piri Reis, célèbre amiral et cartographe turc, est considérée de nos jours par les scientifiques comme un chef d'œuvre de l'Histoire de la Marine. Intégrée dans le programme 2013 de l'UNESCO, le 500e anniversaire de la carte mondiale de Piri Reis sera célébré par le biais de diverses activités.

Des expositions, impression des monnaies de souvenir et préparation de diverses publications seront mis en place durant la deuxième moitié de l'année 2013. Actuellement, les passionnés peuvent visiter l'exposition « Piri Reis à Tersane-i Amire après cinq siècles » à l'étage Kayıkcılar du batiment Tersane au Musée Rahmi Koc à Istanbul.

L'exposition qui a débuté le 7 juillet sera ouverte au public jusqu'au 20 octobre 2013. Des œuvres de céramique inspirées de Piri Reis et de ses travaux sont présentées dans l'exposition conçue par Ali Rıza Isipek. L'exposition « Piri Reis et ses cartes » se déroulera au mois d'octobre au Musée Maritime d'Istanbul. Les visiteurs de l'exposition auront l'occasion d'expérimenter les vidéos de présentation, un logiciel interactif permettant de comparer sur écran tactile les cartes actuelles avec celles de Piri Reis et autres animations.

Toujours au mois d'octobre, un documentaire mettant en avant la personnalité scientifique de Piri Reis sera à l'écran. Des activités consacrées à Piri Reis sont également prévues lors de l'Organisation Internationale Maritime qui accueillera 170 pays du 25 novembre au 4 décembre 2013 à Londres.

POUR EN SAVOIR PLUS

- Services de la Culture et de l'Information de l'ambassade de Turquie à Paris, 102 Champs Élysées, 75008 Paris.
Tél. 01 46 62 78 68
www.infosturquie.com

↑ **Détail de la carte de Piri Reis, 1513.**

À l'étranger

> **Belgique.** Après des remparts, une tour médiévale a été découverte à Mons sur le chantier de la future gare, à quelques mètres du ring. Les fondations d'une tour médiévale en forme de fer à cheval, « La Tour Saint-Georges », datent du XIIIe siècle. Malheureusement, l'équipe a peu d'espoir concernant l'intégration de cette découverte dans le projet. Ils vont signaler le monument aux entrepreneurs mais rien n'oblige ces derniers à intégrer le monument dans les plans de la future gare de Mons. **Source *RTBF***

> **Turquie.** La découverte d'une sculpture romaine endommagée près du village d'Uzunalan, dans le district de Kaynarca, a poussé les autorités locales a entreprendre des fouilles plus étendues. En effet, c'est au cours d'un sondage que les archéologues ont mis au jour cette sculpture à laquelle il manque les bras et la tête. Mais selon le directeur du musée de Sakarya, Mursit Yazıcı, la qualité de l'œuvre permet d'affirmer qu'elle appartenait sûrement à un aristocrate romain. Des études sont en cours. **Source *Daily News***

> **Turquie.** La restauration de deux maisons à Éphèse (*Yamaç Houses*) a été achevée a annoncé le Dr Sabine Ladstaetter, directeur des fouilles autrichiennes du site. Il s'agit de maisons luxueuses dont les murs étaient décorés de peintures magnifiques. Sept maisons de ce type ont été dégagées par les fouilleurs, mais deux seulement ont fait l'objet de restauration. Chacune d'elles possède 78 pièces et plusieurs murs peints, dont huit ont été restaurés : ils datent des Ier et IIIe siècles de notre ère. **Source *Daily News***

> **Canada.** L'équipe d'archéologues qui fouille le Fort d'Odanak vient de mettre au jour des éléments de palissade révélés par des traces de poteaux massifs mesurant 20 à 25 centimètres de diamètre. Ceci vient confirmer l'existence du village fortifié construit vers 1704 par les Abénakis à la demande de Louis XIV le long de la rivière Saint-François. Les fouilles ont également permis la découverte de dizaines de fosses caractéristiques des planchers de maisons-longues et plusieurs traces de piquets qui indiquent la présence d'aménagements domestiques comme des banquettes de couchage, des plates-formes d'entreposage, des supports pour la cuisson. Les fosses creusées dans le sable contenaient des quantités importantes d'ossements d'animaux très bien conservés, des ornements de cuivre, des perles de verre, d'os, d'argilite rouge. *Vous pouvez suivre l'évolution du projet grâce au Journal de bord Fort d'Odanak au www.museedesabenakis.ca.* **Source *Le courrier du Sud***

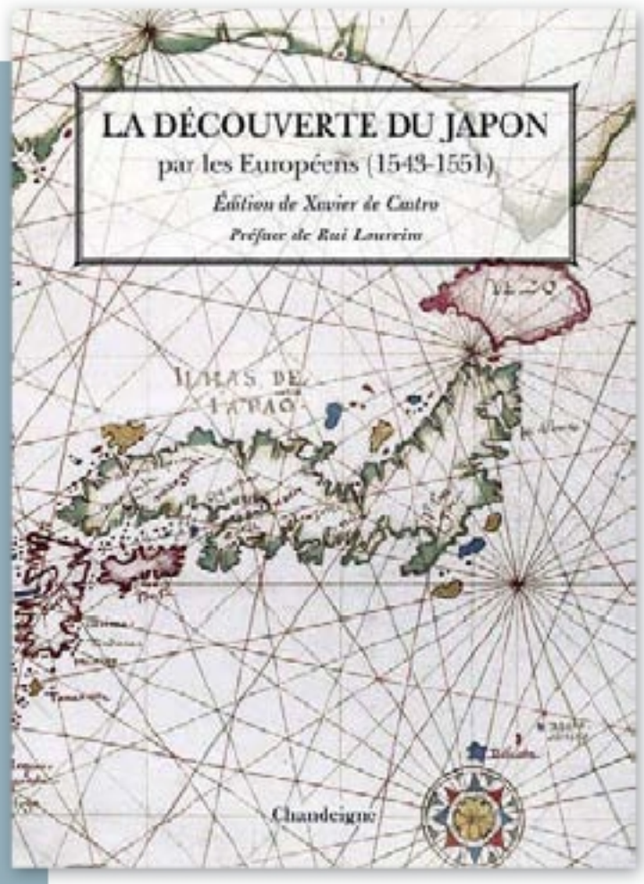
> **Guatemala.** Une gigantesque fresque stuquée a été découverte dans une pyramide maya souterraine à Holmul : elle mesure près de 9 m de long et 1,8 m de haut, et a conservé ses couleurs d'origine. Les premières études la situent vers les années 590 de notre ère. Elle a été découverte sur le côté d'un escalier et représente trois hommes portant des coiffes en forme de tête d'oiseaux et des bijoux en jade, assis les jambes croisées, sur la tête d'un esprit des montagnes. Elle a été peinte en rouge avec des détails en bleu, jaune et vert. Il s'agit probablement de la représentation du couronnement d'un nouveau dirigeant. La pyramide abritait aussi la tombe d'un personnage très important. Il avait les dents remplies de perles de jade et était entouré de céramiques représentant les neuf dieux mayas du monde souterrain. **Source *Design&trend.com***

▸ Coup de cœur

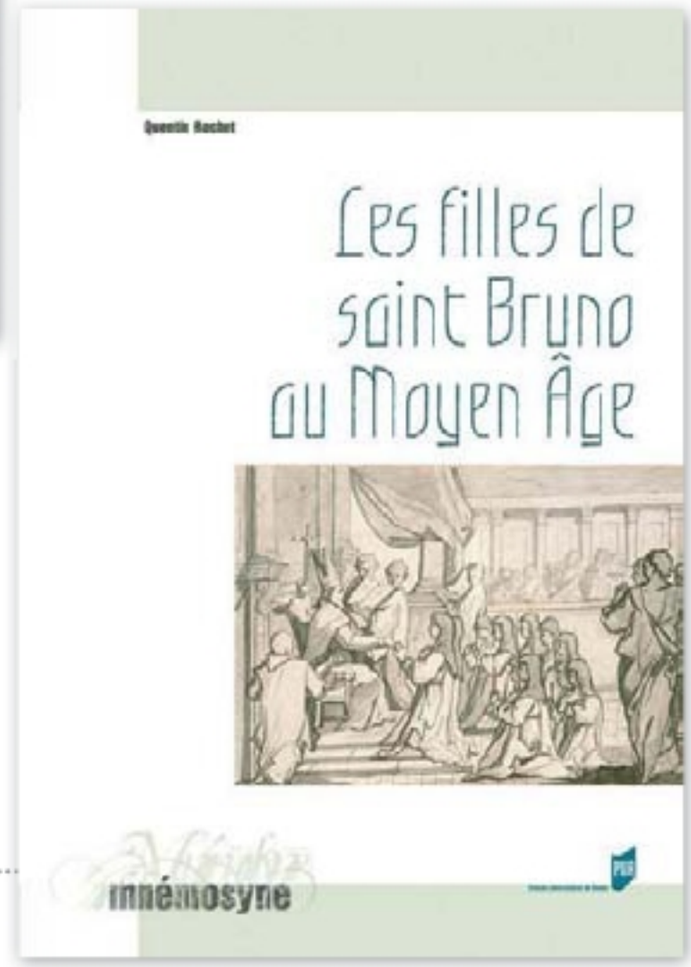
UN NOUVEAU MONDE POUR L'EUROPE : LE JAPON 1543-1551

Par Xavier de Castro, préface de Rui Loureiro

Avec *La découverte du Japon par les Européens*, la collection magellane s'enrichit d'un nouveau titre passionnant qui permettra aux lecteurs intéressés par le présent numéro d'*Archéothéma* de prolonger le plaisir de la découverte. En 1543, des marchands et marins portugais débarquent sur une « nouvelle » terre lointaine. Elle est rapidement identifié à la mythique *Cipango* de Marco Polo, et des échanges commerciaux se mettent en place, en particulier pour des armes à feu. Les jésuites, avec François-Xavier et ses compagnons, accompagnent dès 1549 ces premiers contacts, rapportant de nombreuses informations sur le pays, étudiant sa langue. Précédé d'une introduction efficace et d'un riche dossier sur la cartographie de l'île tant par les Asiatiques que par les Européens, l'ouvrage rassemble les premiers témoignages européens sur le Japon. De la *Cipango* qui hanta Christophe Colomb au témoignage des marins et religieux qui fréquentèrent l'île, c'est un portrait vivant d'un monde étrange, « si loin si proche », que décrivent les textes présentés. On notera en particulier la traduction de la *Chronique de l'arquebuse*, texte japonais narrant l'un des premiers échanges avec les « Barbares du Sud ». Ces témoignages sont riches d'enseignement sur un pays alors en pleine transformation.



← Xavier de Castro (éd.), Rui Loureiro (préface), *La découverte du Japon par les Européens (1543-1551)*, éditions Chandeigne, Paris, 2013, ISBN : 978-2-915540-95-6, 416 pages, 29,00€



→ Quentin Rochet, *Les filles de saint Bruno au Moyen Âge*, Presses universitaires de Rennes, Collection Mnémosyne, Rennes, 2013, ISBN 978-2-7535-2750-8, 192 pages, 16€

▸ Universitaires, curieux

Les filles de saint Bruno au Moyen Âge

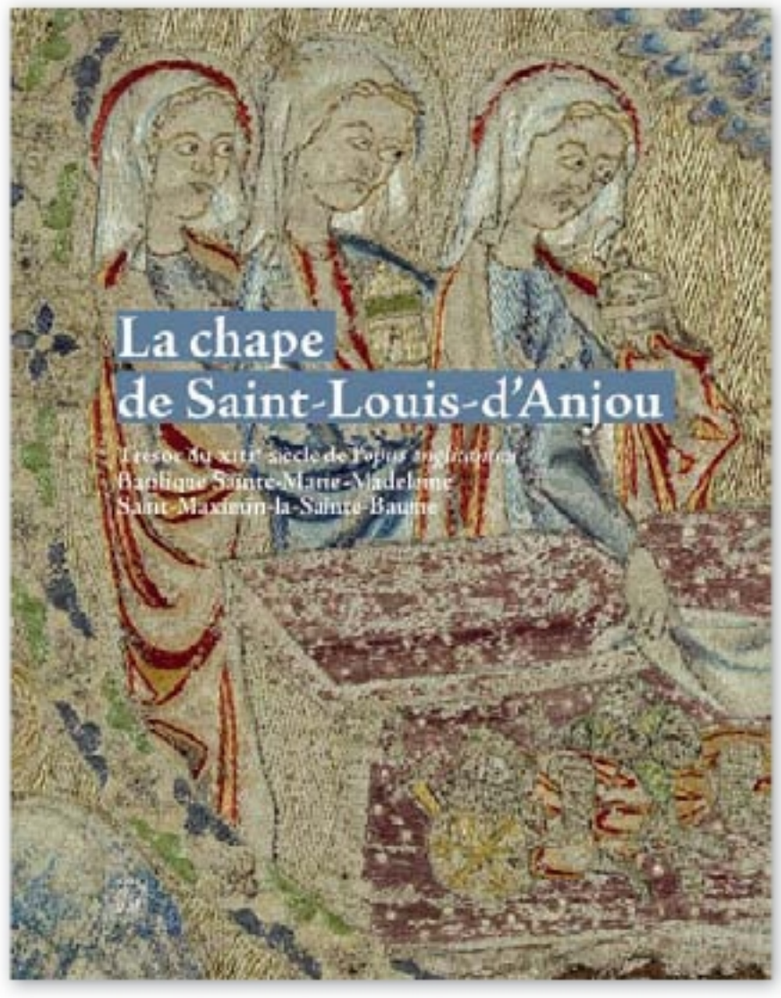
Par Quentin Rochet

Les premiers travaux de recherche – certes souvent inégaux – font très ou trop rarement l'objet de publication. Avec le prix Mnémosyne, des travaux consacrés à l'histoire des femmes peuvent connaître une édition aux Presses universitaires de Rennes. Avec la floraison de nouvelles formes de monachisme que connaît l'Europe au Moyen Âge central, l'ordre chartreux n'est pas celui qu'on imagine le plus enclin à accueillir des femmes. Son élitisme et sa pratique religieuse solitaire sont bien éloignés de l'image des femmes que se font les hommes du Moyen Âge, et plus encore les clercs. Quelques communautés féminines s'essayent pourtant, entre le XII^e^ et le XIV^e^ siècle, à cette forme de vie religieuse. Les chartreux ne toléreront cependant qu'une dizaine d'établissements, interdisant ensuite toute nouvelle fondation. Originalité du monachisme féminin médiéval, adaptation d'une règle érémitique à un public féminin, épiphénomène ou branche à part entière de l'ordre chartreux, les questions soulevées par l'expérience des moniales cartusiennes sont nombreuses. Cet ouvrage tente d'y répondre et de dresser un tableau de cette branche féminine, de l'apparition de la première maison jusqu'à la fin du Moyen Âge. Il se penche un peu plus avant sur le cas d'une chartreuse en particulier, celle de Prémol, fondée en 1234, par la Dauphine Béatrice de Montferrat, dans un massif de Belledonne, voisin de la Chartreuse.

Passionnés, curieux

La chape de saint Louis d'Anjou

Par Françoise Sur



→ Françoise Sur, *La Chape de saint Louis d'Anjou. Trésor du XIIIe siècle de l'opus anglicanum. Basilique Sainte-Marie-Madeleine, Saint-Maximin-la-Sainte-Baume*, Somogy éditions d'Art, 2013, 112 p., 25€

La basilique Sainte-Marie-Madeleine de Saint-Maximin-la-Sainte-Baume (Var) conserve un trésor patrimonial remarquable : une chape (vêtement liturgique) richement brodée d'or et de soies polychromes de la fin du XIIIe siècle. Cet objet hors-norme ayant traversé les siècles fait dans le présent ouvrage, agréablement illustré, l'objet d'une présentation détaillée, tant de son décor, de son mode de fabrication que son histoire. Sur ses trois mètres d'envergure, se développent trente médaillons avec des scènes de l'enfance de Marie et Jésus, de la Passion du Christ, et de la Gloire de la Vierge Marie… Il a été réalisé pour un personnage lui aussi hors-norme : saint Louis d'Anjou. Il est le fils de Charles II, comte de Provence et d'Anjou, roi de Naples, Jérusalem et Sicile (et petit-neveu du roi Saint-Louis). Mais ce prince vécut les vingt premières années de sa vie en captivité dans les forteresses du roi d'Aragon. Ayant retrouvé sa liberté à 21 ans, il fit le choix d'une vocation religieuse. Épris d'un idéal de pauvreté, il se fait franciscain. Sacré évêque en décembre 1296, il décède 8 mois plus tard. Fabriqué en Angleterre, probablement sur commande du Pape Boniface VIII ou d'un membre de la famille de saint Louis d'Anjou, évêque de Toulouse, cette chape de prix – paradoxale pour un frère mineur – était destiné à magnifier la liturgie (ses fils d'or captant la lumière).

ZOOM JAPON

Le mensuel 100% Japon

Actualité
Dossier
Culture
Cuisine
Voyage
Petites annonces

Abonnez-vous et recevez chaque mois l'essentiel de l'actualité nipponne.

www.zoomjapon.info

Envie d'apprendre le japonais ?

Cours de japonais tous niveaux, de débutants complets à confirmés

Cours réguliers trimestriels

La méthode conçue par Espace Japon est basée sur la compréhension et la pratique orale de la langue avec des mises en situation concrète d'apprentissage.

Formation professionnelle DIF

Espace Japon est habilité à dispenser les cours dans le cadre de la formation professionnelle.

Formation à distance en e-learning

Vous ne pouvez pas assister au cours à cause de vos horaires ou de la distance ?
Choissisez le e-learning avec jeparlejaponais.com

Retrouvez toutes nos activités

cuisine - manga - origami - calligraphie - soroban - sumié - ikébana etc...

sur www.espacejapon.com

espace Japon

12, rue de Nancy 75010 Paris
Tél : 01 4700 7747 - Fax : 01 4700 4428
Métro : lignes 4 / 5 / 7 / 8 / 9 / 11

▸ Public averti

AGGLOMÉRATIONS SECONDAIRES ANTIQUES

Sous la direction de Christian Cribellier et de Alain Ferdière

Ce volume de supplément de la *Revue archéologique du Centre de la France* présente une douzaine de contributions issues d'une table ronde conduite à Orléans en 2004. Il faut ici saluer l'acharnement éditorial qui a permis à ce projet d'aboutir. Si les interrogations et recherches sur les agglomérations antiques « secondaires », leur statut, leurs structures et leur évolution ont progressé depuis 10 ans, certaines réflexions demeurent d'actualité. Les exemples et études de cas sont certes régionaux (Touraine, Loiret...) mais présentent une portée plus large, ne serait-ce que par la qualité des études. Utilisant les sources textuelles, topographiques et toponymiques, les thématiques étudiées portent sur les limites de cités, l'artisanat, les espaces funéraires ou encore l'évolution des agglomérations antiques au haut Moyen Âge. Plusieurs contributions portent aussi sur la confrontation entre les données archéologiques et la terminologie utilisée à partir du VI^e^ siècle (en particulier chez Grégoire de Tours) pour les désigner : *vicus, castrum, castellum*.

Christian Cribellier, Alain Ferdière (sous la direction de), *Agglomérations secondaires antiques en région Centre, actes de la Table Ronde d'Orléans*, FERACF [42^e^ supplément à la Revue Archéologique du Centre de la France], Tours, 2012, 187 p., 22€

▸ Public averti, curieux

L'ARCHÉOLOGIE AU LABORATOIRE

Sous la direction de Stéphanie Thiébault et de Pascal Depaepe

L'archéologie n'est pas la quête de trésors (sauf ceux des savoirs) : elle exhume et interprète les indices que recèle le sol pour connaître les sociétés humaines du passé. De longue date les archéologues recourent aux avancées des autres sciences pour interpréter, analyser, dater, restituer ou conserver leurs découvertes. Les géosciences, les sciences de la vie, les sciences environnementales, les sciences chimiques et physiques permettent le décodage des éléments les plus ténus. Mais la recherche ne s'arrête pas à la fouille et se prolonge par un intense travail de laboratoire. Cet ouvrage réunit une vingtaine de contributions de scientifiques confirmés et de jeunes chercheurs pour présenter de manière abordable des travaux novateurs. La paléogénétique permet ainsi d'étudier les lignées humaines, les réseaux de parenté (chez les Néanderthaliens par exemple), les migrations, etc. Les analyses isotopiques nous renseignent sur l'environnement des individus (climat, alimentation etc.). Les traces les plus infimes peuvent être mises à contribution comme des résidus organiques ou encore les traces d'usure et d'utilisation sur les poteries. L'analyse des métaux permet de travailler sur leurs chaînes opératoires, leur provenance et leurs réseaux de distribution. Les drones, la caractérisation des sols ou encore l'apport des outils de restitution informatique figurent parmi les nombreux sujets abordés, nous brossant un portrait d'une archéologie en mouvement, inscrite dans son époque.

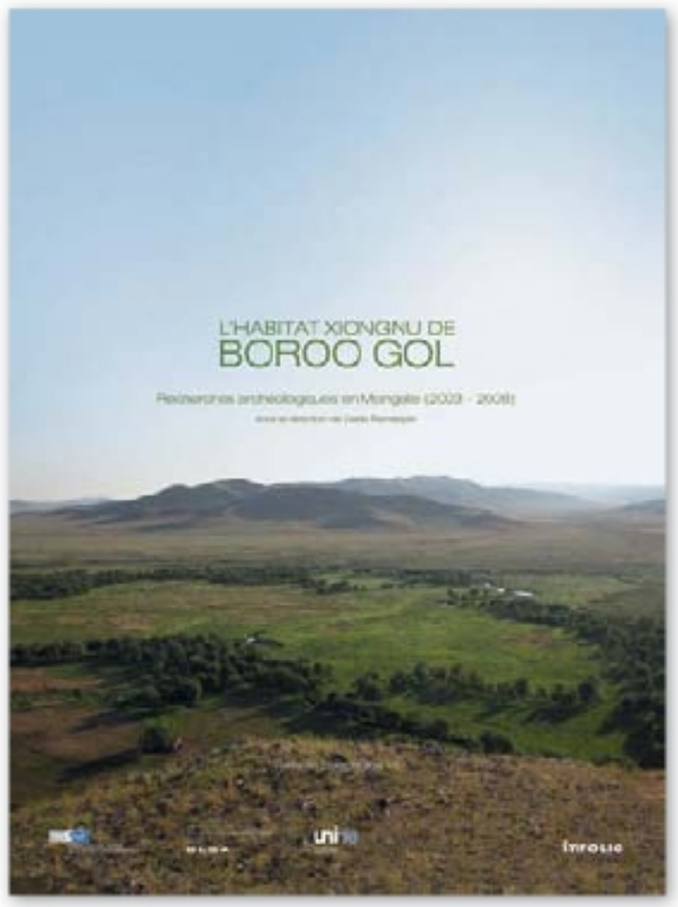
▸ Universitaires, curieux

Habitat des steppes : les Xiongnu de Boroo Gol

Sous la direction de Denis Ramseyer

Si la grande muraille de Chine est un monument célèbre, on méconnaît en général le peuple dont l'expansion motiva l'une des premières phases de construction au III^e^ siècle avant notre ère : les Xiongnu. Ils furent le premier peuple connu de la Mongolie, développant un empire en Asie centrale jusqu'au premier siècle de notre ère. Cet ouvrage présente les résultats des fouilles conduites à Boroo Gol. Il s'agit du premier véritable site xiongnu fouillé sur territoire mongol. Il a livré six maisons d'habitation semi-enterrées munies d'un ingénieux système de chauffage à air chaud aménagé le long des parois. La qualité des vestiges a permis de mettre en évidence les activités pratiquées dans le village : production de céramiques, artisanat du cuir, de l'os, métallurgie, élevage et agriculture. Si le cheptel est identique à celui que l'on connaît aujourd'hui dans les steppes mongoles, la pratique de l'agriculture céréalière est une découverte inédite qui relance le débat sur le mode de vie nomade des Xiongnu. Cette publication expose des résultats scientifiques, mais elle sera agréablement et utilement consultée par le plus grand nombre, grâce à son abondante illustration et par la présence d'un très large chapitre sur la Mongolie et le peuple Xiongnu.

→ **Denis Ramseyer (sous la direction de), *L'habitat xiongnu de Boroo Gol, recherches archéologiques en Mongolie*, collection Terra Archaeologica VII, Infolio éditions, Gollion, 2013, 240 p., 76€**



← **Stéphanie Thiébault, Pascal Depaepe (sous la direction de), *L'archéologie au laboratoire*, éditions La Découverte, Paris, 2013, 277 p., 28,50€**

7 > 10
NOV 2013
CARROUSEL
DU LOUVRE
PARIS

SALON INTERNATIONAL DU PATRIMOINE CULTUREL

THÈME 2013 :
PATRIMOINE ET TERRITOIRES

www.patrimoineculturel.com

Art&Décoration metronews Connaissance des arts ATELIERS D'ART DE FRANCE ANOUS PARIS LE FIGARO MAGAZINE

LA GUERRE

16E RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE BLOIS - 10/13 OCT. 2013

SALON DU LIVRE - DÉBATS - CINÉMA - EXPOSITIONS ENTRÉE LIBRE WWW.RDV-HISTOIRE.COM

Archéothéma est soutenu par

Avec le soutien du CNL Centre national du livre